NUMÉRO 1089 — 1er Mai 1954

MERCVRE DE FRANCE

ANDRÉ CHAMSON... ... ... Page 5 ... ...Les yeux d'enfants voient des choses invisibles.

EUGÈNE DELACROIX.. ... ... Page 32 ... ... .Une lettre inédite.
Présentation de Camille Bernard

GILBERT TROLLIET... ... ... Page 44 ... ... Poèmes.

JOSEPH ZOBEL.. ... ... Page 46 .Le mangeur de soleil, *nouvelle.*

J. DE ROMILLY. ... ... Page 71 ... ... Légendes grecques et théâtre moderne.

RAYMOND DATHEIL... ... ... Page 88 ..La fable de l'homme, *poèmes.*

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE. Page 91 ..Deux inédits de Saint-Simon.

MERCVRIALE

PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt* : Le Mois de Paris, p. 105. — MAX-POL FOUCHET : Lettres, p. 108. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 116. DUSSANE : Théâtre, p. 123. — LUCIE MAZAURIC : Arts, p. 126. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 131. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 135. JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 143. — S. DE SACY : Histoire littéraire : p. 149. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 157. — R.-L. WAGNER : Linguistique, p. 161. — MARIA KOSTROWICKA-DABROWA : Variétés, p. 167.

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le n° : 2,25 francs suisses).

Les yeux d'enfants voient des choses invisibles

par ANDRÉ CHAMSON

UNE ÉBAUCHE DE LA MORT

Malgré l'école de Malivert et la découverte des poètes, j'étais un petit garçon malheureux qui trouvait le monde mal fait. Les cheveux ras ou coiffés aux Enfants d'Edouard, selon les fantaisies de ma mère, le crâne un peu gros, les jambes trop maigres et trop longues, je marchais vers mes dix ans dans la crainte de l'avenir. Les raisons d'être méfiant ne me manquaient pas! Rêveur éveillé qui ne se détachait pas de ses rêves, papa nous faisait toujours côtoyer le bord des abîmes. Tout ce que j'aimais pouvait m'être retiré d'un coup, et je le savais. Je savais que nous pouvions être obligés de déménager, de quitter la maison Lautier, d'un jour à l'autre, pour quelque maison sans soleil et sans jardin, de nous séparer d'Anna, de changer toute notre vie.

Combien de fois avais-je entendu ces sinistres prophéties quand, accroupi sous la table, j'écoutais ce que disaient mes parents, après le repas du soir!

— S'il le fallait, disait maman en baissant la voix, nous pourrions prendre un appartement plus petit... On

peut très bien vivre avec deux pièces et une cuisine... une chambre pour nous, une chambre pour André...

— Mais que ferais-tu d'Anna? répondait mon père, comme si cette question avait dû rester sans réponse et ruiner tous les plans que nous pouvions ébaucher.

— Il faudrait nous séparer d'elle... Oui, je sais que ce serait dur! Elle m'a dit souvent qu'elle ne quitterait jamais la maison... Elle est prête à rester chez nous sans gagner un sou. Mais ce n'est vraiment pas possible... Du reste, il ne s'agirait que d'un mauvais moment à passer... Une fois le cap franchi...

— Oui, oui... le capapasser! répondait papa et, comme elle le faisait toujours pour cette plaisanterie, maman se mettait à rire.

— Le capapasser! répétait-elle.

Ces menaces qui pesaient sur notre vie matérielle n'étaient pas mon seul souci. Ce que je craignais, avant tout, c'était d'être obligé d'abandonner mes études, de ne plus pouvoir aller au lycée. Mes parents ne parlaient jamais de ce désastre. Ils les envisageaient tous, sauf celui-là, mais je savais qu'il pouvait fondre sur moi, d'un jour à l'autre. J'avais déjà vu quelques-uns de mes camarades nous abandonner, au cours de l'année, chassés du lycée par un revers de fortune ou par la mort de leur père. L'école primaire avait été leur refuge. En quelques jours, nous les avions oubliés et la vie avait continué comme s'ils étaient partis dans un autre monde.

Tout dépendait donc de l'argent, dans ce monde heureux qui ne faisait pas le bonheur de tout le monde. Car l'argent ne réglait pas seulement l'existence de chaque jour, les notes de l'épicière et du boucher. Il réglait aussi, souverainement, les choses les plus sacrées, comme le souffle angoissé de ma mère et les battements de cette maladie de cœur dont elle devait mettre un quart de siècle à mourir.

Nos ennuis d'argent et les crises d'étouffement de ma mère se sont confondus, pour moi, pendant toute mon enfance, comme la fumée et les flammes d'un incendie.

Quand nos ennuis n'étaient pas trop graves, maman éprouvait seulement une gêne, une angoisse diffuse qui lui faisait chercher l'air en tordant la bouche et porter les mains à sa gorge.

— Madeleine! disait papa.

Le visage de maman devenait blême. Ses yeux se voilaient. Sa gorge était rouge. Elle respirait lentement, comme si elle avait avalé du feu.

— Ça passe! disait-elle au bout d'un moment.

Mais quand elle était accablée par les soucis, ses crises se prolongeaient. Il lui fallait plus longtemps pour retrouver un souffle normal et nous regarder en ébauchant un sourire. Papa répétait alors en prenant ses tempes dans ses mains :

— Madeleine! Madeleine!

Un jour — c'était un jeudi, je n'étais pas allé au lycée — elle perdit entièrement connaissance et, pendant un moment, sembla morte. Depuis plusieurs soirs, elle avait refait cent fois les mêmes comptes, d'une voix de plus en plus sourde. Pendant la journée, elle était passée plusieurs fois à côté de moi, sans me voir. Vers 4 heures, elle était allée dans sa chambre et s'était effondrée au pied de son lit.

Ce fut sa première crise solennelle, la première ébauche de sa mort. Anna criait et n'arrivait même pas à dire le nom de la Sainte Vierge. Papa répétait, en allant de la porte à la fenêtre :

— Madeleine! Madeleine! Madeleine!

Je m'étais précipité dans le couloir. Cachant mon visage dans mes mains, je me traînais à genoux et je suppliais le Tout-Puissant, le Dieu des Armées, Celui qui a fait le ciel et la terre, de laisser vivre maman, comme je le lui demandais pour moi-même, dans mes crises de terreur.

Pendant ce temps, alerté par les cris d'Anna, le lieutenant Butsch était allé chercher le docteur, au pas de course. Il était ancien élève de Joinville et nul ne pouvait le faire plus vite que lui. Des gens se bousculaient déjà dans notre couloir. Une odeur d'éther passait sous les

portes. Fantôme noir qui portait une longue fiole à col étroit, Mme Courty passait devant moi et remportait aussitôt son eau de mélisse, en soupirant. M. Dalbèze qui n'était jamais monté chez nous, s'avançait jusqu'à la cuisine... Enfin, le Dr Saix arriva, avec son gibus et sa petite trousse d'urgence. Il regarda maman, secoua la tête en faisant tourbillonner ses cheveux et demanda une casserole d'eau bouillie.

— De l'eau bouillie? De l'eau bouillie? répétait Anna sans rien faire. Il demande de l'eau bouillie?

Il fallut que Julienne aille en préparer sur sa cuisinière à gaz. Le Docteur nous avait aussi demandé une serviette. Ce fut Mme Courty qui sut la trouver, au fond d'un tiroir. Je revois le docteur se lavant les mains d'un air grave, en répétant, d'un ton désolé :

— Une syncope... une véritable syncope...

Il fit une piqûre à ma mère et je le regardai, d'un coin de la chambre, les yeux paralysés de terreur.

— Les soucis et les rétrécissements mitraux font mauvais ménage, disait-il en faisant claquer la serviette, au bout de ses mains. Il faudrait beaucoup de calme à notre amie.

— Ce n'est rien, répondit maman, revenue à elle.

— Chut! Chut! Ne parlez pas, disait le docteur.

— C'est passé, répondait maman. Vous savez... Mais elle se figea tout d'un coup, la bouche tordue par l'angoisse, et porta les mains à sa gorge, comme si sa crise avait été sur le point de revenir, et ce fut au tour du docteur de lui dire, en battant la mesure avec ses mains :

— Ce n'est rien, c'est passé... Ne bougez pas d'un moment.

Anna m'avait fait sortir de la chambre. Elle me tirait par le bras et me faisait mal. Le feu noir qui ne s'allumait que pendant nos visites du cimetière brillait au fond de ses yeux.

— C'est la Sainte Vierge qui l'a sauvée! me dit-elle en m'écrasant un baiser au coin de la bouche. Il faut que tu croies en elle... Je t'apprendrai les prières.

— C'est le Bon Dieu, répondis-je avec fureur.

— Non! C'est la Vierge Marie... Mais pourquoi tu dis que c'est le Bon Dieu? me demanda-t-elle avec une brusque inquiétude.

— Si je le dis, c'est que je le sais.

— Comment le sais-tu? reprit-elle en me regardant avec méfiance.

— Je le lui demande, des fois.

— Et tu le lui as demandé?

— Parfaitement.

Anna semblait frappée de terreur.

— Vous le dérangez tout le temps, me dit-elle après un petit moment de silence. Il finira par ne plus vouloir vous répondre... Il vaut mieux passer par la Sainte Vierge.

Papa raccompagnait le docteur jusqu'à la porte. En arrivant près de moi, M. Saix fit glisser sa main sur la brosse courte de mes cheveux.

— Mais non, mais non, disait-il, les ennuis n'ont jamais donné de rétrécissement mitral à personne. C'est une maladie congénitale... mais elle n'est pas héréditaire, ajouta-t-il aussitôt en serrant ma nuque entre ses doigts.

— Vous en êtes sûr? Vous en êtes vraiment sûr, demandait papa d'une voix coupable.

— Je suis formel... Les soucis n'y sont pour rien... Mais ils sont contre-indiqués au moment des crises.

— Contre-indiqués, murmurait mon père en ouvrant les bras.

— Le diagnostic n'est pas aussi sombre que ces crises le donnent à croire. Nous avons des thérapeutiques efficaces... La nature, d'abord... Compensé par de l'insuffisance aortique, ce rétrécissement devient un état. Ce sont des maladies qui traversent toute une vie. Sédation, grand repos, sérénité de l'esprit, tels seront nos meilleurs remèdes. Je vous le répète et c'est toute mon ordonnance : il faudrait beaucoup de calme à notre amie.

Pendant longtemps, je n'avais été qu'un enfant humilié, anxieux de son avenir. Mais la terreur que je ressentis, ce jour-là, fit de moi un petit garçon ravagé par le sentiment de l'injustice. Pourquoi, Dieu Vivant, ma

mère avait-elle cette maladie qui demandait tant de calme, alors qu'elle était toujours accablée par les soucis? Comment le Dieu des Armées pouvait-il supporter une chose pareille? N'était-il donc pas le plus fort? N'était-il pas le seul Maître de ce monde?

L'AME DES CHOSES ET L'AME DES BÊTES

— C'est plein d'esprits! me disait Anna en laissant traîner autour d'elle un regard soupçonneux.

Je me recroquevillais dans mon coin, les yeux fixés sur la grande armoire de la cuisine qui craquait dès qu'on éteignait la lumière.

— C'est plein d'esprits! répétait mon Italienne. « Il y en a dans chaque pièce de la maison, dans le jardin, dans les arbres... »

— Ils sont méchants?

— Pas tous. C'est moitié-moitié... plus un.

— Et celui-là, qu'est-ce qu'il est?

— Bon! C'est même lui qui fait pencher la balance.

— Les maladies, ce sont aussi des esprits?

— Les plus mauvais... Ils ne savent rien que faire mourir.

— Oui... mais le Bon Dieu les en empêche.

— Quand il veut. Il peut les chasser de notre corps.

— La Vierge aussi?

— C'est à lui qu'elle le demande... mais il fait tout ce qu'elle veut.

— Comment ils sont, ces esprits?

— Comme des démons qu'on ne peut pas voir.

— Alors, Anna, c'est plein de choses qu'on ne voit pas? demandais-je en plaquant mon dos contre la muraille.

Plein! répondait Anna avec un air de triomphe. « Plein! » reprenait-elle en faisant crever une bulle de salive, au coin de sa lèvre.

L'armoire craquait. Je la regardais avec épouvante. Quel esprit se cachait dans ce meuble noir qui avait plus

de cent ans? Quel esprit habitait dans notre couloir? Quels esprits rôdaient dans notre grenier et dans les jardins? Je croyais parfois les sentir. Ils surgissaient dans mon dos, si près de moi qu'ils touchaient le bord de mon épaule et je me mettais à courir pour leur échapper.

— Ça t'arrive de les voir? demandais-je à la fille du mineur de Rochebelle.

— Oui, parfois, mais ils n'ont pas de figure, me répondait-elle en frissonnant.

J'eus vite fait de m'habituer à ces présences. Bienveillantes ou mauvaises, elles se mêlaient autour de moi et je faisais parfois des détours, dans notre maison ou dans le jardin, pour ne pas traverser le domaine des plus terribles. Je tournais alors comme un chien qui suit une piste, crochetant à droite et à gauche ou revenant sur mes pas.

— Quel drôle d'enfant! murmurait papa qui n'a jamais soupçonné de quel labyrinthe je m'efforçais de sortir.

Mais, plus que dans notre maison d'Alès ou dans le jardin de cette maison, c'est dans le chemin du Champ que je sentais ces présences. C'était un chemin étroit, bordé de grands murs derrière lesquels s'étendaient des parcs déserts. Les esprits m'y suivaient en se collant à mon dos. Je me retournais brusquement, mais ils se glissaient derrière moi et je les sentais souffler sur ma nuque. Si je me mettais à courir, ils couraient aussi jusqu'à la porte du Champ qu'ils ne pouvaient pas franchir. Les esprits qui vagabondaient sur cette terre étaient mes amis, même ceux qui habitaient au pied du cyprès qui marquait l'emplacement d'une ancienne tombe.

Anna mise à part, je ne pouvais parler à personne de ces présences. Finiels n'y croyait pas et s'était moqué de moi, à plusieurs reprises. Quand à grand-mère, elle m'avait dit simplement :

— Ce sont les mystères!

— Alors, tu y crois?

— Je crois aux démons qu'a chassés Notre-Seigneur Jésus-Christ!

— Mais aux démons d'aujourd'hui?

— Ne t'inquiète pas des démons. Tu n'as qu'à croire à sa Grâce.

— Mais ils existent quand même?

— Lis la Bible, me disait-elle, et tâche de la comprendre. Elle répond à tout.

Je voyais bien qu'elle croyait aux esprits, mais ne voulait pas me le dire. C'était un mystère dont il valait mieux ne pas parler. Les esprits n'en rôdaient pas moins autour de nous. Il fallait donc s'entendre avec eux et, d'abord, faire amitié avec ceux qui ne voulaient pas nous nuire. J'ai souvent tenté de me concilier ceux qui se tapissent dans les fontaines. Mais ils m'échappaient et, parfois, devenaient méchants. Ils fuyaient avec les eaux en laissant un souffle de glace sur mes doigts et sur mes joues.

— Les esprits qui nous aiment sont dans les bêtes, me disait Anna qui craignait aussi les esprits des eaux.

Un chien, un merle et un chat me le firent voir, l'un après l'autre.

Le chien était un bâtard aux poils rouges, aux longues oreilles, un chien perdu qu'Anna avait ramené de Rochebelle, un dimanche soir où son père n'avait pas bu. Ce chien avait les mêmes yeux qu'elle, le même regard un peu fou. Mes parents n'avaient pas voulu de lui dans l'appartement. Nous l'avions logé au grenier. En quelques jours, il devint comme l'ombre de ma servante et m'aimait parce qu'elle m'aimait. Il s'allongeait auprès d'elle et je me couchais près de lui. Nous étions, à nous trois, comme une seule personne.

Mon attachement pour ce chien était devenu si violent que mes parents prirent peur. Un beau jour, le bâtard disparut de la maison. J'en fus malade à prendre le lit. On me jura que mon chien était parti de lui-même, comme un vagabond qu'il était. J'eus la fièvre. Papa me disait : « Il va revenir, peut-être... » mais je surpris maman en train de se disputer avec lui. « Non, non, et non, lui répétait-elle, nous ne devons pas céder. On aurait dit qu'il était amoureux de cette bête. C'était

répugnant à voir! Je ne pouvais plus le supporter... Je ne comprends pas que tu sois si faible. »

— Amoureux d'un chien! répondait mon père en riant.

— C'est plus compliqué que ça! lui disait ma mère.

Mon chien rouge dont les yeux ressemblaient aux yeux de mon Italienne ne revint jamais à la maison. Je ne l'oubliai qu'après avoir attrapé un jeune merle tombé du nid. J'étais alors au Vigan, en vacances chez grand-mère. J'avais ramassé cet oiseau dans le raccourci des quatre chemins, vers le temps de Pâques. Il avait une aile abîmée et ne cherchait pas à fuir. Je l'installai dans ma chambre et lui donnai la becquée. En quelques jours, nous fûmes amis. Je me fis oiseau comme lui et sus parler son langage. Au coup de sifflet, il se posait sur ma tête ou sur mon épaule. Il allait se percher où je lui disais de le faire. Je m'enhardis jusqu'à lui permettre de me suivre dans le jardin. Il entrait au lavoir, pour boire une goutte d'eau comme nous croquons une prune, fouillait les terres humides grouillantes d'insectes, revenait se percher sur mon épaule et remontait avec moi dans ma chambre, sans chercher à s'échapper.

J'étais devenu Merlin l'Enchanteur. J'avais l'impression d'avoir appris des secrets. Mon pouvoir tenait à des sortilèges dont j'ignorais l'origine. Ce merle n'était pas, comme avait été mon chien rouge, mon intermédiaire auprès d'une autre personne que j'aimais à travers lui. Ce n'était qu'un messager que j'envoyais à mon gré où je ne pouvais me rendre moi-même. Il était le lien qui m'unissait à l'espace. En quelques jours, il avait retrouvé l'usage de son aile et filait maintenant jusque sur les arbres du parc d'Assas, de l'autre côté de notre jardin. Il se posait parfois au bord du fronton qui domine la façade du château. Au coup de sifflet, il me revenait pourtant, sans me faire attendre.

— C'est un vrai merle savant! disait Mme Reynaud qui me regardait de la porte de sa cuisine.

— Il a dû le faire dresser par quelque sorcier! répondait cousine Sarah qui se méfiait de ce merle.

— Trois fois! Trois fois! Il n'obéit qu'à moi seul... Il se moque bien des sorciers...

Un jour, pourtant, je fus battu par l'espace. Mon merle ne répondit pas à mon appel. C'est en vain que je le sifflai sur toutes les notes, en vain que je montai sur le toit pour me faire mieux entendre de lui. J'avais perdu mon pouvoir. Je ne savais plus me servir de mes sortilèges. Méralou ne revint jamais.

Je remplaçai par un chat le merle infidèle. Ce chat ne fut plus mon messager à travers le monde, mais comme une image de moi-même, une petite vie d'allégresse et de fureur qui ressemblait à la mienne, un témoin dans lequel je me retrouvais. Il était noir, avec une liste blanche sous la gorge et des touffes de poils blancs qui chaussaient le bout de ses pattes. Il semblait indifférent mais savait se mettre en rage dès qu'il s'agissait de sa vie, de son sommeil, de sa nourriture ou de ses jeux.

— Il est vivant comme moi... Tant qu'il vivra, je vivrai, me disais-je en le caressant.

Il se battait avec tous les chats de Goulsou, chassait des oiseaux, des mulots et des serpents. Il installait des garde-manger pour les mauvais jours, dans les creux des murs, et faisait parfois de longs voyages, vers la Maison Rouge ou vers Cauvalat, mais s'en revenait toujours dormir à côté de notre maison. Quand je sortais, le matin, il me suivait comme un chien, à travers les vignes.

— C'est un diable, disait grand-mère.

— Un petit renard, répondait Finiels. Intelligent comme un singe de la foire... Il pourrait faire la classe à des hommes.

Je l'aimais. Il m'aimait, autant qu'un chat peut aimer un jeune garçon.

AME CANDIDE ET MAGIE NOIRE

Un matin, je trouvai mon chat mort devant la porte, un œil entrouvert, une goutte de sang au bout du nez. J'essayai vainement de réchauffer ce cadavre, d'assouplir sous mes doigts ses membres déjà raidis. Ce fut en vain. Il fallut penser aux funérailles. D'une caisse vide qui traînait à la cuisine, je fis un cercueil et, d'un mouchoir découpé dans un ancien drap, un bout de suaire. Je creusai la fosse moi-même, à côté du noisetier, avec une pioche de Finiels, et je présidai la cérémonie funèbre où je fus le fossoyeur, le croque-mort et le principal affligé.

La fosse comblée, je fus pris par une terreur panique. Il me semblait que j'allais mourir comme cette petite bête dont la vie avait ressemblé à ma propre vie. Le premier jour, j'attendis la mort, sans rien dire. Le second, je fus étonné d'être en vie. Le troisième, il me vint l'espoir d'échapper à ce maléfice et, le quatrième jour, au matin, je pensai, en me retrouvant vivant comme à l'habitude, que mon chat n'était pas mort, lui non plus.

— En tout cas, on peut le ressusciter, me disais-je en oubliant mes angoisses.

Quand ma cousine Alice arriva, avec sa mère, comme elle le faisait chaque jour, mon plan était fait. Cousine Sarah s'installa sous le laurier-rose, avec les grandes personnes, et ne s'occupa plus de sa fille. Alice pouvait jouer avec moi, à condition de ne pas sortir du Champ.

— Viens! lui dis-je en la prenant par la main.

— Où veux-tu qu'on aille? Chercher des figues?

— Non! On va sur la tombe de mon chat.

— Toujours ton chat, reprit-elle en faisant une grimace. Voilà quatre jours qu'il est mort... Il faut l'oublier.

— Non, répondis-je en l'entraînant vers le noisetier, et je vais te dire quelque chose... Ecoute bien... Mon chat n'est pas mort! On l'a cru, mais il devait faire semblant.

— Ton chat a fait semblant d'être mort?

— Il a fait semblant!

— Comment le sais-tu?

— S'il était mort pour de vrai, je serais mort, moi aussi.

— Tu serais mort, toi aussi?

— Oui... mais, puisque je suis en vie, c'est que mon chat n'est pas mort.

— Si fait! Il l'est, maintenant.

— Et pourquoi il serait mort?

— Ça fait quatre jours qu'il est dans la terre.

— Il est peut-être sorti, quand il a vu qu'il était vivant.

— On ne reste pas vivant, dans la terre.

— On ne reste pas vivant, dans la terre? Oh là, là! c'est les filles qui le disent... Mais la terre est pleine d'esprits.

— Les esprits ne sont pas vivants!

— Et les taupes, alors? Elles ne sont pas vivantes?

— Ah, les taupes... dit-elle, à moitié convaincue.

Nous étions arrivés devant la petite tombe.

— Il n'est pas sorti! dit Alice en montrant le tertre du doigt.

— Eh bien, tant pis! Nous allons le ressusciter.

— Le ressusciter? balbutia-t-elle en faisant deux ou trois pas en arrière.

— Oui, parfaitement. Le ressusciter.

— Mais tu es fou! cria-t-elle.

— Je suis fou? Tu vas voir... Tu vas voir si je suis fou.

Le matin, j'étais venu cacher une pelle sous le banc du noisetier. Je la pris et me mis à creuser la terre.

— Si je faisais ça tout seul, les esprits me tireraient par la jambe... Mais ils n'oseront pas sortir quand ils verront qu'on est deux.

Alice était blême de terreur et me regardait déblayer la fosse en mordant le bout de ses doigts. J'eus vite fait de découvrir la petite caisse.

— Il sent! hurla ma cousine en écrasant son nez dans ses mains ouvertes. Il est déjà tout pourri!

— Lazare aussi, répondis-je avec fureur. Grand-mère me l'a raconté. L'odeur ne fait rien. Ça n'empêche pas de revivre.

J'avais fait sauter le couvercle. Il me sembla que le linceul remuait.

— Tu vois bien qu'il est mort! répétait Alice.

— Non, non... Il n'est pas tout à fait mort, répondis-je en tirant le morceau de toile qui enveloppait la dépouille. Un épouvantable bourbier, un magma de poils noirs, collés par des filets de sanie, dégoulina sous mes mains, mais je répétais avec rage :

— On peut le ressusciter... Il suffit de savoir les mots.

— Quels mots?

— Les mots qui font revivre les morts.

— On a des mots pour faire revivre les morts?

— Parfaitement.

— Mais tu ne les connais pas.

— C'est toi qui le dis... Mais je vais te faire voir.

— Si tu sais les mots, dis-les!

J'avais ouvert les deux mains sur l'affreux fourmillement et la chaleur de la vie coulait au bout de mes doigts.

— Dis les mots! répétait Alice.

— Je viens de les dire.

— Menteur! Tu n'as même pas dit : « Notre Père... »

— Pas besoin de dire : « Notre Père... » C'est la prière pour quand les morts sont bien morts.

— Alors c'est quoi?

— C'est ce que je viens de dire.

— Je te dis que tu n'as rien dit.

— Si fait!

— Non pas!

— Si fait... Il faut dire ces mots dans sa tête.

— En tout cas, ton chat reste mort.

Nous étions au plein de l'été. Le feu du soleil tombait dans la fosse ouverte et semblait rejaillir sur nous en éclaboussures puantes. Je les sentais comme de petits

grumeaux, collés au coin de mes lèvres. Alice avait envie de vomir et faisait des efforts en mordillant son mouchoir.

— Referme la caisse... suppliait-elle. Nous allons attraper la peste.

Mais, pour la première fois de ma vie, je n'avais pas peur de la peste. Il me semblait que la masse informe au-dessus de laquelle j'ouvrais les mains, ruisselait de vie et ne demandait qu'à revivre.

— J'ai redit les mots... Tiens, tu vois?

— Tu es dégoûtant... Tu es fou... Je vais le dire à ma mère. Tu verras si c'est permis de s'amuser avec des charognes.

— Tu ne veux pas qu'il revive... Tu veux m'empêcher de ressusciter mon chat.

— Eh bien, ressuscite-le!

Halluciné par l'espoir, j'avais mis la main sur la chose informe et je sentais sous mes doigts une répugnante liqueur. Je m'obstinais, pourtant, à dire des mots absurdes en pensant que les mots magiques viendraient tout seuls sur mes lèvres.

— Il est crevé... deux fois crevé... trois fois crevé... quatre fois crevé, aujourd'hui, criait maintenant Alice, et, si tu ne t'arrêtes pas, ça sera ton tour de mourir.

Je n'avais pas peur de la mort. Je me sentais plus fort qu'elle. Tout grouillait de vie, autour de moi. Un lombric se tortillait, au fond de la fosse, un vol de mouches bourdonnait autour de mes mains, deux bousiers faisaient des culbutes, sur une motte de terre, un frelon tournait autour de ma tête... Pourquoi toute cette vie ne faisait pas revivre mon chat?

Ma cousine sanglotait, sans faire de bruit, sans oser bouger de sa place, pétrifiée, ahurie et terrifiée par les gestes que je faisais au-dessus de la bête morte.

— Menteur! Menteur! Sale menteur! hoquetait-elle. Tu ne sais rien faire, avec les morts.

Insensible à sa terreur, je continuais ma messe noire, gesticulant, imitant le pasteur en train de bénir les fidèles,

imposant solennellement les mains sur l'amas de pourriture qui grouillait dans le soleil.

— Si mon Anna était là, elle saurait les mots qu'il faut dire, murmurais-je avec désespoir.

— Elle ne risque pas de le faire... Elle est restée à Alès... Ferme cette caisse et allons-nous-en!

— Attends, attends... je crois que je sais les mots... Il faut dire doucement...

— Qu'est-ce que tu vas dire encore?

— Revis, chat... ou si tu ne revis pas... c'est nous autres qui mourrons...

Ma cousine hurla, fit un tour sur elle-même, et partit à fond de train à travers la vigne. Il ne lui fallut que quelques instants pour ameuter la famille.

— Il ressuscite le chat! hurlait-elle à travers ses larmes. Il veut nous faire mourir, si le chat ne finit pas d'être mort.

Marraine, grand-père, maman, cousine Sarah, se pressaient autour de moi et regardaient le petit amas de pourriture sur lequel je tenais mes mains ouvertes.

— Quels instincts! dit maman, d'un air désolé.

— C'est un démon! hurla brusquement cousine Sarah. Maintenant, voilà qu'il s'amuse avec des charognes... Ma petite sera malade. Il va tous nous empoisonner... Fabricant de peste et de choléra, tu ne resteras jamais tranquille? »

— Quels instincts! répétait maman en poussant de petits soupirs. Où va-t-il chercher des idées pareilles? Il n'a pas dû trouver ça tout seul!

— Il vous en fera bien d'autres! grondait cousine Sarah. Passez-lui ses fantaisies. Vous verrez de quoi il est capable.

Maman me gifla. Elle allait me gifler encore, mais je m'envoyai deux coups de poings en pleine figure, en la regardant dans les yeux. Sa main resta suspendue sur ma tête.

— Allons, laisse-le, dit grand-mère. Ce n'est pas la peine de le punir. Il vient de voir que nous ne sommes rien par nous-mêmes... Quelle leçon ajouter à cette leçon?

— C'est ça! C'est ça! répondit cousine Sarah en prenant sa fille par la main et en l'entraînant vers la maison. Il n'a plus qu'à mettre les os du chat dans la soupe... Tout lui est permis. Vous pourrez en faire un croque-mort!

— La corruption ne possédera point l'incorruptibilité! murmurait grand-mère.

— Quels instincts! répétait une fois de plus maman.

— Laissez-le faire! hurlait cousine Sarah, de l'autre côté de la vigne.

— Ferme la caisse, me dit doucement grand-mère, restée seule à côté de moi. Les corps morts doivent demeurer dans le sépulcre... La poudre retourne à la poudre... Notre Dieu est le Père des vivants et non pas le Dieu des morts.

Je tremblais de tous mes membres en ajustant le couvercle. Une écharde m'avait piqué le bout des doigts et je m'y repris à deux fois pour la retirer. Mes yeux étaient embués de larmes, mais j'eus pourtant vite fait de combler la fosse.

— Maintenant, il faut dire la prière?

— Non, dit grand-mère, pas sur une tombe de chat.

Elle me prit par la main et me ramena vers la maison, le long de la treille où mûrissaient les œillades. Les araignées se balançaient dans leurs toiles. Des colonnes de fourmis traversaient le petit chemin. Un merle tournait dans les boules du sureau. Tout était vivant... Mon chat était mort.

— Va te laver les mains, me cria ma mère. Je te désinfecterai avec du vinaigre.

Ni le savon de Marseille, ni le vinaigre de vin, n'empêchèrent mon doigt de s'infecter. Dès le lendemain matin, il était rouge et tuméfié. Un petit point sombre me brûlait comme un éclat de phosphore. J'avais mal jusque sous le bras. Maman m'inonda de vinaigre et fit appeler le docteur.

— Voyons, voyons, murmurait M. Olivet en glissant la main sous ma chemise. Mais il a des ganglions sous les aisselles... Avec quoi s'est-il donc piqué?

— Avec le chat! répondit maman, rouge de honte.

— Pas de traces de griffes... disait le docteur en palpant mon avant-bras.

— Non, non... c'est avec un chat crevé.

— Un chat crevé? Crevé depuis quand?

— Depuis quatre jours, répondit grand-mère.

— Depuis quatre jours? hurla le docteur. Vous avez laissé cet enfant jouer avec des charognes? Mais c'est insensé! Comment voulez-vous que je sache où nous allons? C'est une piqûre anatomique... un foyer de putréfaction.

Je fus malade dix jours et martyrisé par le fer et par les cautères. Mon doigt puait comme un cadavre de chat. Le docteur parla d'appeler en consultation un professeur de la Faculté de Montpellier. Toute ma famille était en larmes. J'étais le seul à ne pas me sentir en danger.

— Il est en fer! disait M. Olivet en rangeant ses bistouris.

— Froussard comme il est! grondait cousine Sarah.

— Froussard? Froussard? Je voudrais vous voir à sa place... Je vous dis qu'il est en fer et je sais de quoi je parle.

J'étais peut-être en fer, mais pour des raisons absurdes et dépourvues d'héroïsme. Il me semblait que mon chat me protégeait.

— Nous avons évité la forme diffuse, disait le docteur, assis devant moi et serrant mes jambes entre ses genoux. Le mal est circonscrit... La Nature fera le reste.

Comme il était ignorant! Il parlait de la Nature, mais la Nature, c'était mon chat, même pourrissant, même enfermé dans la terre. Mon chat mort en savait plus long que tous les docteurs Olivet et que tous les professeurs de la Faculté de Médecine. C'était lui qui m'avait guéri. Finiels m'en donna la preuve un jour que j'étais assis à côté de lui, pendant qu'il taillait nos vignes.

— Alors? Tu avais voulu ressusciter ton chat? Il n'a pas besoin de toi pour le faire.

— Mon chat est ressuscité?

— Je pense bien... Tiens, regarde...

D'un coup de sécateur, Finiels avait fait tomber une jeune pousse. Une goutte de sève fit une bulle de nacre et de soleil, au bout du rameau.

— Tu vois? C'est ton chat qui fait voir le bout de son nez. On ne meurt jamais tout à fait, dans ce monde... Un petit chat de crevé, ça fait des raisins ou des pêches...

MAMAN PARLAIT-ELLE AVEC LES MORTS?

Mon Italienne, amoureuse des cimetières, m'avait révélé la présence des esprits. Mon imagination avait fait le reste. J'en avais découvert partout, dans notre maison, dans les arbres du jardin, dans le chemin qui montait au Champ, dans l'eau des fontaines et dans le cadavre de mon chat. Mais j'avais d'autres raisons de croire au monde invisible. Ma mère avait aussi un commerce avec l'au-delà et, sans jamais m'en parler, me donnait des raisons d'y croire. Il lui est souvent arrivé d'être avertie à distance de la mort d'un être cher et de nous l'annoncer brusquement, presque sans savoir ce qu'elle faisait.

Sensible à ces avertissements mystérieux, elle ne croyait pas aux esprits de la même façon qu'Anna et faisait ce qu'elle pouvait pour me détourner d'y croire. Elle croyait seulement à l'âme immortelle, à la communion des vivants avec les morts.

Un soir d'hiver — je devais avoir six à sept ans — elle se figea brusquement et dit d'une voix qui ne ressemblait pas à la sienne :

— Quelque chose vient d'arriver... quelque chose de terrible!

Mon père s'était levé. Il avait dit : « Madeleine! » comme il le disait quand ma mère avait ses crises de cœur. Celle-ci avait murmuré quelques mots à son oreille.

— Mais voyons, tu n'y penses pas, je l'ai vu encore avant-hier! Il était en pleine santé... C'est parfaitement impossible, répondit mon père.

— C'est affreux, murmurait maman.

Mon père essaya de plaisanter. Son rire sonnait faux et semblait se perdre dans le silence.

— Je te dis que je l'ai vu, répétait-elle à mi-voix. Mais il n'était plus de ce monde.

Qu'avait-elle vu? Qui n'était plus de ce monde? Je cherchais en vain à l'imaginer. Je comprenais seulement que c'était quelque chose de terrible... Ma nuit fut affreuse et sans sommeil. Je plongeai dans ces cauchemars qui n'étaient pas de vrais rêves. Ils n'arrivaient pas à prendre forme et me réveillaient, quand je commençais à m'assoupir, en m'écrasant de leur poids.

Le lendemain, j'allai quand même au lycée et, quand j'en revins, à midi, hagard d'avoir mal dormi, mon père m'entraîna dans notre salon et me prit sur ses genoux :

— Notre vieil ami Fernand ne reviendra plus jamais nous voir, me dit-il en mettant sa joue contre la mienne. Il est mort... mort, tu sais... mort comme M. Courty... Pense un peu à lui mais, surtout, n'en parle pas à ta mère.

Ce vieil ami habitait à Nîmes. Il avait travaillé avec mon grand-père, au Valgaron. Une amitié, comme on n'en voit plus guère aujourd'hui, les avait liés l'un à l'autre. Cet athée qui ne voulait croire qu'à la matière s'était retrouvé en Dieu avec mon aïeul. Ces amitiés se passaient du père au fils, comme un héritage, et mes parents en avaient reçu leur part. Depuis le désastre de l'usine, ils n'avaient pas cessé de revoir cet ami, même après la mort du grand-père. Le fidèle Fernand venait leur rendre visite, une fois par mois, le dimanche. Je crois qu'il avait dû les aider, bien souvent, et pas seulement avec ses conseils. Ma mère avait posé sa photographie sur le secrétaire du salon. Je le revois, avec son front chauve et sa blouse blanche, car il était chimiste au laboratoire municipal. Une main dans sa grande barbe, un peu penché en avant, il avait l'air d'observer quelque chose d'invisible, comme un magicien bienveillant.

— Tu vois, c'est lui qui surveille les microbes, me disait Anna. Il empêche les gens de mourir.

Personne ne m'a dit, à ce moment-là, que c'était la

mort de cet ami dont ma mère avait parlé, à l'oreille de mon père, quand elle avait annoncé qu'un événement terrible venait d'arriver. Je l'ai soupçonné, sans en être tout à fait sûr et, bien plus tard, vers ma quatorzième ou vers ma quinzième année, quand mes parents me parlèrent librement de ce souvenir, je suis resté prisonnier de mes anciens doutes. Je les traîne encore aujourd'hui! Nous pouvons croire au hasard, mais le merveilleux nous épouvante. Je doute encore et revois pourtant ma mère changée en statue de sel. J'entends le son de sa voix. Elle n'avait rien de la prophétesse ou de la sibylle des anciens temps. Ce n'était qu'une femme bouleversée par une terrible nouvelle... Mais quel messager lui avait parlé à l'oreille?

Ces avertissements se sont répétés plusieurs fois. Un an plus tard, dans des circonstances identiques, ma mère a pressenti la mort subite d'un de nos parents. C'était un des frères du cousin Paul. Pasteur pendant quinze ans, il s'était détourné de son ministère, mais continuait à vivre pour Dieu en fondant des œuvres charitables. De passage dans notre ville, il avait passé la soirée à la maison. Eloquent, gai, vivant, il était parti vers minuit pour aller coucher chez des amis, car nous n'avions pas de chambre à donner. Je ne sais plus pourquoi, il avait pris le fou rire en prenant congé de mes parents. Du fond de mon lit, je l'avais entendu crier, avant de fermer la porte.

— Je m'invite à déjeuner pour demain...

Mais, le lendemain, encore plongée dans le sommeil, ma mère est transpercée par l'angoisse.

— Il est arrivé quelque chose à notre cousin!

Aussitôt, elle part avec mon père, à peine habillée, traverse la ville, arrive chez nos amis. Il était huit heures du matin. Le cousin dormait encore. On ne l'avait pas entendu remuer. On se moque de ma mère. On la persuade d'attendre qu'il soit neuf ou dix heures, avant de déranger le dormeur. Ma mère insiste. On la traite comme un enfant qui fait un caprice mais on finit cependant par frapper à la porte de la chambre. Un terrible silence se

fait dans la maison. On frappe encore. Le silence se fait plus lourd. Mes parents poussent la porte et trouvent le cousin mort, souriant, immobile au fond de son lit, foudroyé pendant son sommeil.

J'ai passé mon enfance au milieu de ces histoires que l'on discutait devant moi en pensant que je ne pouvais pas les comprendre. Mon père y croyait sans y croire. Ma mère y croyait avec une sorte d'épouvante qui la faisait douter d'elle-même. Grand-mère n'y croyait pas, mais pensait que Dieu pouvait tout et que tout était possible... Pour ma part, je m'explique mal l'étrange pouvoir de ma mère. Cette acuité de ses sens tenait-elle à sa maladie? Ce n'est pas impunément qu'on traverse le noir absolu pour retrouver la lumière! Et c'est ce qu'elle faisait quand son cœur cessait de battre.

— Quand je m'évanouis, aimait-elle à dire, il me semble tomber dans un autre monde... Je n'en ai jamais gardé le souvenir, mais c'est quelque chose comme l'envers d'une étoffe, le dessous de l'eau... C'est un fruit pelé ou un livre ouvert...

Cette incursion dans un au-delà qui ne gardait pas sa proie, cette mort qui restait encore dans la vie, me terrifiaient plus qu'une mort véritable.

— Elle ne souffre pas, nous disait le Dr Saix. Avant la syncope, elle est traversée par une douleur fulgurante. Elle la retrouve en reprenant conscience. Mais elle ne sent rien au moment le plus tragique... Pour qu'un être puisse souffrir, il faut que le flux sanguin circule dans son cerveau.

Je n'ai jamais cru à cette rupture de la souffrance. J'étais sûr que maman souffrait quand elle avait l'air d'être morte. J'avais fait cette découverte en regardant son visage. Aucun docteur ne m'aurait prouvé le contraire. J'étais hanté par cette douleur dont je ne comprenais pas la nature. J'ai même tenté de m'évanouir pour tâcher de la ressentir, au delà de ma conscience. J'essayais d'arrêter les battements de mon cœur, de bloquer mon souffle dans ma gorge, mais la vie était la plus forte. J'explosais avant d'avoir pu perdre conscience, sans

avoir ressenti de véritable douleur, sans avoir pu regarder ce « dessous de l'eau », dont parlait ma mère en sortant de ses syncopes.

J'ai vite perdu le contact avec ce monde invisible. Encore enfant, j'ai rompu tout commerce avec ces esprits qu'évoquait ma sibylle de Rochebelle. Je n'ai plus voulu savoir s'il était possible de parler avec les morts, comme le faisait ma mère... Peut-être ai-je eu peur d'avoir hérité de son pouvoir et je n'ai plus voulu regarder de l'autre côté du décor. J'ai vécu dans un monde qui se limitait à lui-même.

Plusieurs fois, cependant, au cours de ma vie, une porte a semblé s'ouvrir, devant moi, et j'ai vu comme une lueur, au delà de notre lumière. Un jour, peut-être, il me faudra parler de ces illuminations que mes yeux d'enfant n'ont plus voulu voir, après les avoir entrevues.

LA GRACE EST LA PORTE DE LA GLOIRE

J'ai pourtant connu un autre monde invisible qui ne s'est jamais fermé devant moi. Ce n'était pas celui des esprits, de l'âme des choses et des bêtes, du dialogue avec les morts, de la communication avec l'au-delà, mais un monde libéré de toutes les servitudes de la chair, un monde de pureté, fait pour la Grâce et la Gloire.

J'ai déjà dit — je voudrais le dire cent fois — que, pour la communauté à laquelle appartenait ma grand-mère, l'argent n'était rien. Ce n'était pas lui qui donnait un sens à l'existence. Il ne s'agissait pas d'être riche, ni puissant, dans cet univers confiné où nul ne savait ce qu'était la puissance ou la richesse. Ces pauvres gens se sentaient égaux devant Dieu, égaux mais, cependant, distingués les uns des autres par les dons qu'ils avaient reçus de Lui... Leurs hiérarchies n'étaient pas celles de ce monde.

Combien de fois ai-je entendu dire à ma grand-mère, en parlant d'une pauvre femme misérable, aveugle et presque sourde, confinée dans deux pièces sans soleil, ou d'un vieil homme à moitié infirme, aux habits râpés, à

la main tremblante, fantôme de décrépitude et de désespoir, spectre d'indigence et de malheur :

— Le Seigneur l'a comblé!

— Comblé de quoi? demandais-je alors d'une voix rageuse, comblé de quoi?

— De ses talents et de ses bénédictions! répondait grand-mère de sa voix calme. Regarde-le, pendant les réunions de prières, et tu comprendras... Quand on se tient devant Dieu, on fait voir son âme et toutes les âmes n'ont pas la même lumière.

Ces bénédictions, mêlées à tant de détresse, me furent, d'abord, un abominable scandale. Je savais trop ce qu'étaient la gêne et la pauvreté pour les regarder comme une chance de l'âme... J'en vins, pourtant, à penser comme grand-mère. J'appris à voir la sérénité du malheur, la plénitude du dénuement et je découvris, enfin, qu'une souveraine justice pouvait réduire à néant l'injustice de ce monde... Qu'ai-je appris de plus merveilleux, pendant mes jeunes années?

C'est au cours des réunions de prières qui se tenaient dans notre maison, tous les mercredis, que j'ai fait cette découverte. Ces soirs-là, nous mangions en hâte, au coin de la table, dans notre cuisine obscure. Le repas fini, grand-mère poussait les deux battants de la porte du salon, ouvrait la porte d'entrée de l'appartement, tandis que je descendais au rez-de-chaussée pour voir si le portail de la rue était aussi grand ouvert. Personne ne devait avoir besoin de frapper pour entrer dans notre maison. Ceux qui venaient étaient des amis que nous retrouvions chaque semaine. Mais grand-mère a pourtant passé sa vie à attendre l'hôte inconnu, le voyageur attardé, de passage dans notre ville, qui se serait joint à nous en voyant la flamme de la bougie, allumée pour guider ses pas, au fond du couloir. C'est pour lui que notre demeure était ouverte. C'est pour lui que j'allais poser la bougie, au pied de notre escalier. C'était lui que nous attendions, sans jamais le voir venir.

Pour marquer qu'elle n'était plus maîtresse dans sa maison, grand-mère s'habillait comme pour aller en

ville. Elle posait sur son front un petit bonnet en torsade, pareil à ceux que portait Catherine de Médicis, tirait sur ses gants crochetés au point d'Irlande et jetait sur ses épaules une mante courte, à décor de jais.

Sur sa chaise de paille, au dossier droit, elle avait l'air d'être la première visiteuse arrivée dans cette maison dont un Maître invisible avait fait ouvrir les portes. C'était ce Maître invisible qui nous recevait. Nous baissions la voix en sa présence, car il était déjà là. J'entendais son souffle dans le silence. Il me semblait alors que l'hôte inconnu allait venir à son tour. Je croyais entendre, au fond du couloir, ses pas hésitants qui se rapprochaient de notre porte. La flamme de ma bougie le conduisait jusqu'à nous. Il arrivait, comme l'avant-garde d'un peuple immense, comme un messager précédant la foule des hommes. C'était lui ce prochain mystérieux qu'on m'habituait à regarder comme un frère.

J'ai perdu le souvenir des réunions de l'été. Je sais seulement que la porte du salon restait grande ouverte et que l'air bleu du jardin était plein de vols d'insectes, de clapotis de fontaines et d'odeurs de jeunes pousses. Les soirs d'hiver ajoutaient un nouveau mystère à ces assemblées. Dans ce temps-là, nous ne savions pas encore nous libérer de la nuit. Elle entrait dans les maisons et cernait la clarté des lampes. Une main qui passait sur cette clarté suffisait à faire sombrer les murs dans une pénombre aussi lourde que la nuit. Ces clairs-obscurs semblaient émerger du fond des âges.

— Bonsoir, Sarah, murmuraient des voix connues.

— Bonsoir, répondait grand-mère dans un souffle.

— Le petit va bien?

Grand-mère ne répondait pas. Cette question n'avait pas besoin de réponse. Tout allait bien, ces soirs-là, dans notre maison.

Mme Vidal était arrivée, presque immatérielle, plus légère qu'un oiseau. Hermance et Léontine s'étaient glissées auprès d'elle. J'entendais la respiration voilée de Sauveplane qui s'éclaircissait la gorge et toussait dans son grand mouchoir à carreaux. Les yeux de Mme Villaret

faisaient deux petits éclairs chaque fois qu'elle tournait son visage vers la lampe. M. Villaret me regardait fixement, sans me voir. Le pasteur Vallentin marchait sur la pointe des pieds et faisait de petits signes de la main pour que personne ne se dérange. Je me disais, en le regardant : « Alors, il n'est pas plus que les autres? » Il s'asseyait dans un coin obscur et prenait sa tête dans ses mains, comme pour faire oublier sa présence... Nous étions déjà dix ou quinze autour de la table ronde. Personne ne parlait et, cependant, le silence avait l'air de se soulever, comme une eau qui va bouillir.

— Prends la Bible, me disait alors grand-mère, ouvre-la n'importe où... Elle est bonne à toutes ses pages, ajoutait-elle, et sa main te guidera.

Je prenais le Livre et je trichais. Je ne l'ouvrais pas n'importe où, comme me l'avait demandé grand-mère, mais au commencement ou à la fin, à la Genèse, premier livre de Moïse, ou à l'Apocalypse de saint Jean, le théologien. D'autres fois, je glissais mon doigt au milieu des pages pour tâcher de tomber sur le Livre de Job, le Cantique des Cantiques ou le Livre d'un des Prophètes qui chantaient la gloire de Dieu et faisaient gronder sa colère.

— Mets ton doigt sur un verset... lis, maintenant, me disait grand-mère.

L'histoire de la création du monde ou celle de l'anéantissement des choses humaines se déroulait alors devant nous. Il me semblait qu'un énorme coup de vent, tombé de l'Aigoual, venait d'ouvrir la fenêtre et que les quatre éléments, confondus par la tempête, se précipitaient dans notre maison. Entre la naissance du monde et son effondrement dans les flammes, s'élevait la voix des prophètes. Sur la terre limoneuse à peine émergée au-dessus des eaux, ou sur les cités de l'avenir roulant au puits de l'abîme dans une fumée pareille à celle d'une fournaise, sous la pluie des sauterelles et sous le galop des chevaux dont la queue a le pouvoir des serpents, ils nous faisaient voir leurs visions et nous racontaient leurs songes.

Je lisais lentement, en tâchant de ne pas faire de fautes. J'étais libre de poursuivre ou d'écourter ma lecture. J'essayais de ne m'arrêter qu'après avoir épuisé le sens du passage sur lequel j'avais mis le doigt. Je composais des poèmes avec les fragments de ce grand Livre plein de poésie, de violence et de promesses. Le dernier mot du dernier verset tombait comme une pierre au fond d'un abîme aussi profond que ceux qui venaient de s'ouvrir devant nous.

— Amen! disait une voix.

— Amen! répondait un chœur lointain, fait d'une suite de voix qui semblaient sortir du même abîme.

— Prions Dieu! reprenait grand-mère en changeant de ton.

Pendant quelques instants, c'était le silence. Sauveplane toussait en mettant sa main devant sa bouche. Mme Vidal se penchait en avant comme un oiseau qui va s'élancer d'une branche. M. Villaret devenait rouge. Grand-mère restait immobile et semblait dormir, avec ses paupières fermées. J'étais le seul dont les yeux restaient ouverts, mais je mettais la main devant eux avant qu'un des assistants ait fait entendre sa voix.

— Eternel, Notre Dieu! Toi qui règne sur les montagnes, Toi qui sondes les cœurs et vois les pensées les plus secrètes, inspire tes serviteurs...

Ce n'était qu'un appel à la prière, mais chacun se mettait alors à prier... Balbutiements, phrases perdues dans des larmes ou des soupirs, invocations d'une merveilleuse éloquence... Je ne répéterai pas ce que ces pauvres gens pouvaient dire. Je ne referai pas leur dialogue avec leur Dieu. Mon témoignage est autre chose que leur témoignage. Ils ne s'adressaient qu'à Celui qui aurait pu les entendre, sans qu'ils aient besoin de parler.

C'est au cours de ces réunions que, pour la première fois de ma vie, j'ai compris ce que pouvait être la gloire. Il ne s'agissait plus de la gloire de Paris dont m'avait parlé Maître Dalbèze, mais d'une gloire éclatant au siècle des siècles, victorieuse de l'injustice, éclairée par la modestie de l'âme, triomphante d'humilité. L'essentiel

de ce que j'ai cru, au cours de mon existence, vient de cette révélation. Ce que je sais de la vie m'a prouvé qu'elle était une illusion, peut-être même un mensonge, mais j'y crois encore, pourtant. Je ne suis jamais sorti de cet univers aux hiérarchies invisibles que j'ai vu s'ouvrir devant moi, dans le salon de grand-mère. Je crois toujours, comme je l'ai cru dans ce temps-là, qu'un être ne vaut que ce que valent les dons qu'il a reçus en partage. Chacun porte en soi sa grandeur ou son abjection et rien ne s'ajoute ou ne se retranche à ce qu'il doit être.

Je savais quels étaient ces dons et j'étais capable de les nommer. C'étaient, avant tout, la sérénité de l'âme et la pureté du cœur, l'intelligence du Verbe, la capacité de se faire entendre et de porter témoignage. C'étaient des dons pareils à ceux qui faisaient le peintre et le poète. Ils rapprochaient, pour moi, le cousin Louis qui m'emmenait peindre avec lui dans les prés de Malivert, du vieux Sauveplane et Mme Vidal de Mme Mathieu-Goirand qui m'avait enseigné à connaître les poètes. Ces dons de l'esprit et du cœur n'étaient à mes yeux que des fragments de la Grâce dont grand-mère me disait que tout dépendait, dans ce monde.

Une lettre de Delacroix

De nombreuses notes retrouvées sur des carnets, sur des feuillets isolés ou consignées dans son Journal nous permettent de connaître quelques pensées de Delacroix, ses lectures préférées, et comment il jugeait leurs auteurs.

Malheureusement ces notes se trouvent surtout dans la seconde partie du Journal (après 1847). Sur les lectures de jeunesse, nos renseignements sont rares. Quand on pense au grand rôle que joua la littérature sur l'inspiration de Delacroix, toute acquisition sera du plus haut intérêt pour mieux connaître la pensée du peintre durant les années décisives où se forma la personnalité de l'artiste.

Delacroix tint son journal dès 1822. Les lettres de jeunesse écrites avant cette date sont pour nous des sources précieuses. A cette époque le jeune artiste est très expansif. Il avait le culte de l'amitié. Il pousse ce culte jusqu'à le confondre avec l'amour. Ainsi déclarait-il à Soulier le 21 février 1821 : « Tu n'es cependant pas ma maîtresse, mon cher ami; mais l'ami et l'amante sont tout voisins chez moi. » Il marque aussi l'importance des lettres échangées, il écrit le 22 octobre 1820 : « Je sais que mon ami existe et il n'existe pas pour moi. Que les lettres sont précieuses alors : Chaque ligne fixe un trésor : pas un mot n'est dépouillé d'intérêt. »

Mais cette amitié n'est pas donnée également à tous, il semble d'après les lettres publiées que Soulier et Félix Guillemardet furent des privilégiés. Ainsi ne juge-t-il pas Pierret assez sensible pour recevoir certaines confidences : « Ce bon Pierret avec lequel je parle si souvent de vous ne comprend rien non plus à tout cela », écrit-il à Soulier le 26 janvier 1824. Et pourtant Delacroix envisage, déjà à vingt ans, de rester célibataire afin de venir en aide à cet ami qui voulait se marier contre le gré de ses parents. Il est curieux de remarquer que c'est la première fois que l'on trouve dans ses écrits de jeunesse une déclaration aussi nette; pour lui l'amitié n'était pas

un vain mot. On ne s'étonnera pas non plus qu'il aimât tant la Venise sauvée *d'Otway, si proche de ses sentiments.*

Une lettre récemment retrouvée nous éclaire sur les lectures et les jugements du jeune artiste. Cette lettre est importante tant par son ampleur que par son contenu. Burty n'en publia qu'un court extrait, décrivant une aventure de voyage. Joubin, ne connaissant pas l'original, ne put lui restituer ce qu'il lui manquait; c'est ce que nous proposons de faire dans cette étude, en précisant les connaissances de Delacroix sur la littérature anglaise. Il l'appréciait et lut Shakespeare, Byron; en 1824 *il connut Walter Scott. Quelques œuvres exécutées avant le voyage en Angleterre furent inspirées de ces ouvrages, tel le portrait de Delacroix habillé en Hamlet, vers* 1821, *le* Bal chez les Capulets *en* 1824.

Delacroix n'est pas le seul, à cette époque, à s'inspirer de la littérature anglaise; les regards des littérateurs, des artistes, sont tournés vers ces îles brumeuses, certains allèrent étudier les maîtres anglais chez eux; par contre, des paysagistes, des portraitistes traversèrent la Manche et vinrent travailler en France. Des aquarellistes répandirent dans nos ateliers une technique encore ignorée chez nous. La culture anglaise intéressa d'autant plus les Français qu'ils en avaient été privés par les guerres de l'Empire, et elle eut une grande influence à cette époque de bouillonnement intellectuel. Il n'est donc pas étonnant que Delacroix ait désiré apprendre l'anglais pour mieux goûter les auteurs qui l'attirent. Il profite d'un voyage en Charente pour traduire une pièce d'Otway; les difficultés qu'il surmonte sans trop de peine laissent à penser que sa connaissance de cette langue n'est pas négligeable.

Il garde une prédilection pour Shakespeare, que très souvent il rapproche de Racine ou lui oppose. Il se sert de l'un ou de l'autre pour dégager leurs qualités respectives. C'est une méthode qu'il emploiera très souvent dans le Journal. Otway ne garde pas longtemps sa faveur. Il ne l'inspire pas comme Shakespeare et si on note dans son Journal le 6 *mars* 1824 : *« Pensé à faire des compositions sur Jane Shore et le théâtre d'Otway », rien ne paraît avoir été réalisé. Pourtant la* Venise sauvée *est une pièce faite pour le séduire. Construite sur un fond psychologique, c'est la tragédie de l'amitié plus forte que l'amour.*

Saint-Réal, écrivain français mort en 1692, *inspira Otway. Il retint l'attention de Delacroix, mais cet engouement ne dura pas. Il ne le cite plus dans les lettres qui suivent celle que nous étudions. Il n'y fait pas allusion, non plus dans son Journal, mais il ne faut pas s'en étonner; si l'on se rapporte à l'opinion de Maurice Tourneux, il était « prompt à s'enflammer et prompt à se déprendre aussi ».*

Rares sont les auteurs français qui fixent son attention. Ber-

nardin de Saint-Pierre ne lui plaît pas, J.-J. Rousseau est lu sans se faire apprécier, il l'accuse d'hypocrisie. Sur Chateaubriand son jugement ne varie guère; il note dans son Journal le 14 février 1850 : « Je commence à prendre furieusement en grippe les Schubert, les rêveurs, les Chateaubriand (il y a longtemps que j'avais commencé). » Mais sur un agenda de 1860 il prend onze pages de notes dans les Mémoires d'outre-tombe : *Son jugement serait-il plus favorable?*

De tous les auteurs lus par Delacroix à vingt ans, ceux qui retiennent le plus son attention et l'inspirent sont ceux qui abondent en récits meurtriers. Et lorsqu'il écrit, un de ses premiers essais, Alfred (*une nouvelle, publiée par les* Nouvelles Littéraires *du 14 août 1952) est le récit d'un horrible parricide.*

Ce sont les auteurs anglais les plus violents qui le séduisent. Chateaubriand, trop doux, trop rêveur, Bernardin de Saint-Pierre, J.-J.-Rousseau n'avaient rien qui puissent le retenir. On ne s'étonne plus de rencontrer tant de scènes de massacres dans les œuvres du jeune peintre.

Ses premières lectures ont laissé une empreinte sur l'esprit du jeune romantique et ont marqué profondément son œuvre. Cet être maladif qui a déjà lutté contre la mort, et dont la vie sera un continuel combat, ne doit pas s'étonner de tant de violence et de tant de danger, lui qui doit batailler chaque jour pour vivre et défendre son œuvre. Seule une volonté extraordinaire l'aida à accomplir sa « longue et lourde tâche ».

La mort est le sujet qui hante la plupart des tableaux de Delacroix, meurtre de l'Evêque de Liége, du Giaour, meurtres dans Hamlet, *dans* Faust, *tueries de fauves, carnages d'animaux entre eux, massacre à Scio, à la cour de Sardanapale. Dans les tableaux de batailles, alors que beaucoup d'artistes habitués à ce genre de composition esquivent le meurtre proprement dit, s'efforçant de choisir soit la phase qui précède l'acte, soit la représentation du cadavre, Delacroix n'hésite pas à détailler le meurtre lui-même et à donner ainsi plus d'intensité à la scène. Lorsqu'on compare l'esquisse du* Sardanapale *au tableau présenté au salon de 1827, on peut voir dans le meurtre de la femme du premier plan deux phases différentes de l'exécution. Dans l'esquisse, le glaive est enfoncé jusqu'à la garde, la femme mourante s'affaisse en arrière. Soit que la scène lui semblât trop empreinte d'horreur, soit que la beauté du modèle lui parût digne d'être mieux mise en valeur par une attitude plus droite, il choisit en définitive le moment où la lame perce un si beau corps. Dernier éclat d'une merveille que la mort va détruire. Combien Delacroix, cette nature si sensible, a su saisir de nuances dans un acte si rapide, et combien sont variés les moyens de les exprimer! Et si en littérature il n'aime pas l'emphase, la bouffissure pour décrire ces scènes, en ses*

œuvres peintes ces actes pourtant si graves sont représentés par des gestes simples, naturels; on peut reprendre pour lui les mots écrits à Guillemardet : « Quand on arrive à une catastrophe, elle coule tout doucement sans point d'exclamation, sans emphase : Et en effet, le jour où une conspiration se découvre, où on poignarde et noie cinq ou six cents hommes, n'est pas pour cela plus sombre et le soleil n'en court pas moins comme à l'ordinaire. »

Malgré la simplicité des gestes, malgré le résultat toujours si pareil à lui-même, malgré cette mort toujours présente, Delacroix a su varier à l'infini ses tableaux, par les mille et un sentiments que montrent les acteurs de ces drames; cruauté, résignation, et souvent désespoir devant l'inévitable. Il rejoint alors les plus grands maîtres par l'intensité de vie qu'il a su placer dans ses œuvres. Ainsi la lettre à Félix Guillemardet aide à mieux connaître l'âme du peintre au début d'une si belle carrière.

CAMILLE BERNARD.

◆

à Monsieur F. Guillemardet
chez Mr. Febvre
rue de la barre,
à Macon (Saône-et-Loire).

Maison des Gardes 23 septembre.

Est-il bien vrai, mon cher Félix, que nous ne nous soyons pas encore écrit? Lorsque je suis arrivé ici, il me semblait que je ne pourrais assez tot me mettre à t'écrire et une fois installé, le temps s'est trouvé arrangé de telle sorte que je ne fais que commencer. Voilà l'inconvénient de n'être pas convenu ensemble la dernière fois que nous nous sommes vus, de celui qui écrirait le premier. J'ai su par une lettre de Pierret en réponse à une espèce de billet que je lui avais envoyé pour le charger d'une petite commission urgente, que tu étais effectivement parti de Paris le jeudi que tu m'avais dit. Je ne sais s'il aura reçu ma dépêche assez tôt pour te parler de notre fâcheux

voyage dans lequel plusieurs accidents fort désagréables nous ont retardés et ennuyés. Un coffre de devant dont les vis et les écrous furent brisés s'ouvrit de manière à laisser échapper tout son contenu. Il se composait de toute notre provision de souliers et de plusieurs choses assez intéressantes. Après avoir attendu sur le grand chemin, par une pluie fine et pénétrante, et le vent le plus incommode, le retour d'un postillon que nous avions fait à l'instant monter à cheval pour retourner d'où nous venions afin de s'informer de ce que nous avions perdu, nous fumes obligés de continuer notre route avec les souliers que nous avions aux pieds : sans qu'il ait été possible de revoir autre chose qu'un vieux livre en loques et couvert de boue, sur lequel avait passé la roue d'un routier et que le postillon nous rapporta en triomphe sur le pommeau de sa selle. A quelque distance de là, nous nous aperçumes qu'un malheureux pot de thon mariné que nous n'avions emporté que par pitié, avait payé notre attention en se cassant dans le tambour : ce qui couvrit d'huile nombre de choses; entr'autres un Horace que j'emportais ainsi qu'un petit dictionnaire auquel je tenais beaucoup. Il faut ajouter à tout cela, le désespoir de Minette en se voyant balancée et agitée dans une voiture, qui s'en s'inquiéter de courir la poste, ne cessait d'appeler de ses cris ses chers escaliers, sa chère cave et son cher grenier retraite de son cher matou. A Montbazon avant Poitiers, elle parvint à tromper notre vigilance. Elle s'enfuit pendant qu'on changeait de chevaux et nous voilà dans les rues à une heure du matin, à appeler Minette sous toutes les portes cochères. Comme nous allions remonter en voiture, un postillon crut l'avoir apperçu dans la cour d'une maison par les fentes de la porte. Alors je me colle les yeux à ces fentes et je vois en effet quelque chose de noir qui se promenait tranquillement dans l'ombre. Alors je sonne à cette porte, tout doucement d'abord de peur de réveiller quelqu'un. Enfin parut un homme en chemise et en queue qui se mit à poursuivre conjointement avec nous la fugitive qui sautait tranquillement du poulailler au toit des

cochons, se léchant très tranquillement en attendant le succès de nos efforts. Tu jugeras ce qu'ils devaient avoir de désagréable dans une maison dont les recoins à nous inconnus, nous jettaient à tout instant dans quelque méprise. Enfin Minette fut saisie par l'homme à la chemise monté sur une échelle que nous comblames de remerciments. Après Poitiers un des ressorts se brisa et nous jetta de nouveau dans des embarras et des retards sans nombre. Nous voici cependant rendus et depuis longtemps, ce qui fait ma honte quand je songe que depuis tout ce laps, je ne t'ai point encore demandé de tes nouvelles. Rien d'extraordinaire très probablement n'a dérangé votre paisible route. Les aventures des diligences n'ont communément qu'un cercle très borné et connu de nous grâces à celles du gros monsieur et de l'efflanqué Lacanardière. Tu as repris ton ballon et tu montes à cheval et tu oublies grassement tes fatigues d'il y a quelques mois, dis-moi donc à travers toutes ces choses quelles sont tes pensées ou tes projets. Moi je n'ai pas plutôt revu cet endroit auquel j'aspirais, que j'ai tout de suite regretté ce que j'avais laissé à Paris dans toi et dans Pierret. La chasse est une chose fort agréable : mais surtout quand on chasse avec des gens qui sont vos amis et avec qui on se rappelle ses jouissances, ses conversations etc. Comme je suis peu adroit et que cela demande une fixité d'idées sur une seule chose qui n'est que fatigante pour celui qui n'en est pas passionné, je m'en dégoute facilement. Aussi avec quel plaisir je retrouve la lecture quand je rentre tout fatigué et tout crotté. Je lis autant que je peux et je m'amuse à traduire une tragédie anglaise que j'ai apportée de Paris. Je la laissais dormir d'abord parcequ'on m'avait effrayé avec les difficultés. Peu à peu je m'y suis fait et j'entends presque tout ce qu'il y a d'intéressant. C'est un grand charme pour moi, d'abord parce que c'est bien réellement beau, ensuite parce que c'est pour moi tout neuf. Si je ne suis pas trop pressé par la poste je t'enverrai à la fin comme pour te reposer de mon bavardage un petit fragment de traduction, pris au hazard dans cette tragédie.

Et toi te reposes-tu avec Virgile ou Horace de tes plaisirs campagnards? J'en doute, car dans ce pays où tout le monde est ton parent, on doit s'arracher ta possession. D'ailleurs j'éprouve ici une chose au milieu de l'étude que je fais de différentes choses. Plus on est désœuvré, plus on est paresseux. J'ai beau prendre un plaisir extrême à mon anglais à découvrir des idées si belles et si étonnantes dans des pages d'imprimerie qui ne présentent d'abord à l'œil que des mots et des combinaisons de caractères inconnus, c'est pour moi un supplice que de chercher des mots dans un dictionnaire. Mais quand on a eu la force de surmonter ce dégoût, quel plaisir c'est de conquérir toutes ces idées les unes après les autres et de les laisser derrière soi comme des ennemis qui n'inquiètent plus. Quelques fois au milieu de mes chasses, quand mon ardeur pour la proie diminue, je me rappelle d'Ugolin que j'ai eu la présence d'esprit d'apporter et je m'en sais gré. Cela m'a agréablement occupé pendant les longueurs de la route et quelques fois aussi pendant mes désœuvrements. Cela forme dans mon esprit comme un tourbillon qui tourne sans cesse avec des mots de toute espèce que j'appelle à mon secours, de rimes qui veulent se précipiter et que j'arrête et réserve pour de meilleurs endroits. Ce n'est pas que tout cela avance beaucoup. C'est dur, indigeste et se ressent du peu de chaleur de mon esprit.

J'ai grande impatience de savoir ce que devient la santé de Pierret et ce qu'il y a de neuf au sujet de son aventure; que d'embarras cela va lui causer cet hiver et combien je vois fuir nos chères soirées. Qu'il aura de contrariétés dans sa famille et dans celle de cette petite, que je plains! Il me semble qu'au milieu de la maladie de son père, des cris de sa parenté et des obligations sans terme qu'il se trouve avoir contractées d'un autre côté, il n'a pas un instant qui ne soit inquiété par quelqu'idée fatigante. Pour moi, je serai décidément garçon et je pourrai peut-être en cette qualité, lui être plus utile à différentes choses, logeant aussi près de la maison qu'il a arrêtée.

Tu dois t'être apperçu à la différence d'encre que je reprenais cette lettre à deux fois; tu t'en appercevras aussi au temps que tu mettras à la recevoir à partir de la date. C'est qu'on ne m'a pas laissé reposer depuis quelque temps à cause des parties sans nombres et fort insipides où on m'a tiré. J'ai maintenant du loisir et je ne puis mieux en profiter. Tout ce pays est dans les vignes et la vendange est la réponse et l'excuse à tout. Vu la vendange, on se passe de bergers, de maçons, de charpentiers etc. C'est aussi à sa considération que nous mangeons de la vache que nous appelons pieusement du bœuf. J'imagine bien qu'il en doit être de même dans vos entours où le vin est aussi une grande affaire. Les inconvénients doivent cependant être moins graves, si vous êtes voisins d'une ville, où l'on trouve plus de ressources. — Je suis de plus en plus dégouté des Tircis et des Amyntas aussi bien que des Philis de ces lieux. Ces paysans dont on vante partout où il n'y en a pas la franchise et la simplicité, sont les plus roués, les plus faux, les plus pervers de tous les hommes; les plus niais, malgré tout cela, ça va sans dire et met le cachet à ce tout détestable. Je crois tout bonnement que s'ils avaient plus de lumières, ils seraient meilleurs que les habitans des villes, parce que leurs habitudes ont réellement plus de simplicité. Mais je crains que les nouvelles écoles, surtout dans ce pays n'aient beaucoup à faire. Vois donc, mon bon ami, comme il est aisé de se faire illusion sur la foi des grandes autorités. Qui me croirait en lisant les Jean Jacques, les Bernardins S. Pierre et autres qui sont pleins de satyres contre les hommes civilisés et notamment contre les citadins, que toute l'innocence doit être retirée sous les chaumes. Virgile ne manque pas de nous le dire en prétendant que la justice avant de nous quitter fit chez eux sa dernière station, et je compte cela au nombre de ses licences poëtiques. C'est qu'il n'y a rien de si facile que de supposer ces choses là, et de les faire croire. C'est que Jean Jacques tout infecté de bile qu'il était contre la corruption des villes, tout misérable et persécuté qu'il a pu y vivre, n'a jamais pris le parti si

simple de se faire laboureur. Il en est ainsi dans tout ce que les hommes écrivent, ils semblent écrire de cœur, et leurs actions les démentent. Je suis indigné dans chaque chose que je lis. Car, ou je suis bien méchant ou ils sont horriblement faux. C'est pourquoi, j'estime bien plus les poëtes que tous les feseurs de morale. Je me plais infiniment à voir raconter des histoires qui peignent le cœur humain, à lire des aventures pures et simples. J'ai dévoré avec passion ces jours ci, l'histoire des amours infortunées de D. Carlos, prince d'Espagne et fils de Philippe II, avec sa belle-mère qui lui avait été destinée pour femme et que le roi jugea à propos d'épouser. Le beau caractère de ce prince malheureux et celui de la reine transportent et excitent plus à la vertu que tout ce qu'on peut dire de plus fort à cette intention. On abhorre et on méprise la faiblesse et la cruauté de ce père qui put bien faire périr un fils si accompli et si digne de régner. C'est une des choses que je te recommande si tu ne la connais point. La situation du personnage est admirable, et rien n'est véritablement beau comme le spectacle de cette grande passion, de cet amour sombre et respectueux autant qu'enflammé dans le prince et si désespéré, si étouffé en silence dans la reine. D. Carlos mourut dans un bain, les veines ouvertes et tenant les yeux attachés sur une miniature qui la représentait. Pour elle, elle fut peu de mois après empoisonnée par son mari qui vint en grand deuil la prier avec tendresse de boire une médecine qu'il lui présentait et sans qu'elle fut malade. J'avais autrefois lu une tragédie de Schiller sur ce sujet qui m'avait fort touché, mais la nouvelle de St Réal, si simplement racontée et qui a donné le sujet de la pièce, m'a frappé encore davantage. J'ai trouvé aussi la Conjuration des Espagnols contre Venise que je n'avais pas encore lue et il se trouve justement que j'ai apporté, parmi mes livres, la Venise Sauvée d'Otway qui en est tirée et qui est une des pièces les plus admirées du théâtre anglais. Le St Réal a un style d'autant plus magique pour peindre, qu'il est simple et bien réellement simple. Jamais de ces mots ampoulés qu'on a jugé bon de mettre pour de véri-

tables images : il peint sans effort et en peu de mots : on connaît ses hommes à merveille : quand arrive une catastrophe, elle coule tout doucement sans point d'exclamation, sans emphase : et en effet, le jour, où une conspiration se découvre, où on poignarde et noie cinq ou six cent hommes, n'est pas pour cela plus sombre et le soleil n'en court pas moins comme à l'ordinaire. Il semble au contraire chez les Chateaubriants que les mots doivent être plus grands que les choses, et que les choses étant trop vulgaires comme elles sont pour des imaginations si raffinées, la subtilité et la bouffissure des mots doit leur donner plus de sel pour ce pauvre public, à qui il faut bien prendre la peine de faire sentir la nature. Je me souviens que j'avais espéré t'envoyer quelque chose d'une pièce anglaise, mais j'y renonce tout à fait en considération du défaut que je viens de blamer et dans lequel je ne manquerais pas de tomber. Car dans cette langue, les expressions sont tellement fortes pour ne pas dire exagérées, que ce qu'on appelle en français de l'enflure n'est pour eux que de la crème fouettée. En y pensant ne voilà-t-il pas assez que je t'ennuie de mes sottes réflexions. Je vais prendre le parti de te traduire littéralement un petit morceau, pour faire diversion : figure toi que tu lis des idées, dans une langue qui n'est pas du français. Les lettres ont cela de malheureux : qu'à moins de ne s'entretenir que du vent et de la pluie, on est obligé de se jetter dans mille réflexions qui s'offrent à l'esprit et qu'on ferait mieux de garder pour soi. Ce qui est intéressant dans les lettres, c'est de savoir des nouvelles les uns des autres et cela tient une ligne ou deux. La demande s'entend : car il faut attendre bien longtemps la réponse.

Henry VI, de la maison de Lancastre, a été tué par Edouard IV de la maison d'York qui lui a succédé, et par les ducs de Clarence et de Glocester (depuis Richard III) ses frères. Le prince de Galles Edouard, son fils, a également été tué et voici que la veuve de ce pauvre prince entre en habits de deuil, escortant le corps du roi Henry VI porté dans un *cercueil découvert*, par des gentilshommes armés de hallebardes.

ANNE : Posez, Posez à terre votre charge honorable, s'il est vrai que l'honneur puisse être enseveli dans le cercueil. Pendant ce temps, moi, je vais pleurer comme je dois la chûte prématurée du vertueux Lancastre... Pâles cendres de la maison de Lancastre! O pauvre figure glacée d'un saint roi! te voilà donc vidé de ton sang royal! que je puisse au moins conjurer tes manes, d'entendre les lamentations de la misérable Anne, la femme de ton Edouard, de ton fils égorgé, poignardé par cette même main qui a fait ces blessures. Les voilà! c'est sur ces trous affreux, par où ta vie s'est évanouie, que je verse le baume vain de mes pauvres yeux... O, maudite soit la main qui les a faites ces blessures, maudit le cœur qui a eu le cœur de les faire, maudit le sang, qui chassa le sang de ces veines. Un plus terrible sort l'attende, le scélérat détesté qui nous a fait si misérables par ta mort, ô mon roi, que je ne le puis souhaiter aux vipères, aux araignées dégoutantes, aux crapauds hideux, aux plus venimeux des reptiles que la terre porte. S'il n'a jamais un enfant, que ce ne soit qu'un monstre avorté, mis au jour avant le temps, dont l'aspect dégoutant et dénaturé, épouvante l'œil de sa mère et sape son espoir. Que cet enfant soit l'héritier des maux que j'appelle sur sa tête. S'il se choisit une épouse, qu'elle soit plus malheureuse encore de sa mort qu'il ne m'a rendue malheureuse par celle de mon jeune et bel époux, par la tienne ô déplorable père... Marchez à présent vers Chertsey avec votre saint fardeau, que nous amenons de St Paul pour l'inhumer : et tout autant de fois que vous serez fatigués de son poids, arrêtez-vous mes amis : moi je me repaitrai de mes larmes sur le corps de mon roi Henry!

Voilà que la nécessité de la poste m'empêche d'en mettre plus long : Ce qui est fort heureux pour toi. Je regrette à présent le papier que j'ai employé à cela. J'aurais eu bien d'autres choses à te dire. Je compte de ta part sur des volumes d'écriture. Presses toi. Car le temps de notre départ n'est pas très éloigné. Cela sera peut-être du 20 au 25, ainsi ta prompte réponse est autant nécessitée par le temps de ton retour que par mon impatience.

Marque-moi le temps de ton retour, du moins à ce que tu présumes et dis bien des choses de ma part à ta mère et à ta famille. Je me flatte chaque jour que tu n'auras pas attendu ma lettre pour me coucher quelques idées sur le papier et que par conséquent ta réponse en sera plus grosse. Cet article est excessivement de rigueur. Adieu, cher ami, excellente santé, et beaucoup de joie et souviens-toi quelques fois de moi.

Ton ami
EUGÈNE DELACROIX.

La lettre de Delacroix que nous publions ici n'est pas complètement inédite. Un passage en a été publié par Piron, dans *Eugène Delacroix, sa vie, son œuvre*, Claye, 1865, et reproduit ensuite par Burty, *Lettres d'Eugène Delacroix*, t. I, p. 37, et par Joubin, *Correspondance générale de Delacroix*, t. I, p. 55. Il va de : « Un coffre de devant... » (p. 36) à « ...demandé de tes nouvelles » (p. 37). — Bien entendu, nous avons respecté scrupuleusement l'orthographe de l'original.

POÈMES

par GILBERT TROLLIET

LE JOUR ANTÉRIEUR

La nuit s'écroulait toute. Un soleil gris
Interrogeait le jour si pâle! Mémorable
Etait le jour qui vint, surgi sans rien qui l'achemine.
Qui donc pouvait savoir quelle force nouait
Ce matin vierge au labyrinthe des pensées?

L'air tanguait de vertige et la fenêtre ainsi
Qu'une bouche assommée engouffrait la durée...
Un soleil gris de joie étrange était sur nous,
D'ombre nulle, d'heure intraitable.

Nul vent pour saluer les arbres, dire au loin :
« C'est le matin du monde, il faut un dieu
D'azur vide mais d'or! » Nulle voix qu'au silence
On aurait adossée, éprouvant que les mots
Sont les ailes d'un cri qu'on jette (qu'on étouffe).

Ce jour était le Jour peut-être, vieux complice
Des âges oubliés, père du sang profond...
S'il eût fallu le retenir, j'eusse cloué
Ma main sur l'eau du songe
Et bu mon apparence.

PÉNÉLOPE

Que faut-il? Un carré d'air qui tremble, un seul épi,
Des ruches pour virer dans l'air plus vaste, un seul
Témoin (le jour), un seul gîte : mes yeux
Eternisant la vie à force de sourire!

Il faut tisser l'âme du temps, ô ma pensée
Attentive à n'être point lasse... il faut
Que nul ne passe encore : une ombre annulerait
L'heure exaltée ainsi que le remous dont m'ensorcelle
La mer lointaine.

Attendre, et le crier pour moi seule! Je suis
La jubilation des abeilles nombreuses,
L'essaim qui bout, l'envol qui tarde,
La solitude sourde qu'on lamente.

Que nous faut-il? A qui le dire? Et qui
Va proférer les mots qu'une allégresse insoutenable
Répandra du fronton des astres dans la mer?

Vienne la nuit, nouée à la constance
Par un songe filé de mémoire — et demain
Nous ourlerons le même jour, d'un nœud plus fort.

Le mangeur de soleil

par JOSEPH ZOBEL

Dans les premiers temps, il avait été la risée des enfants. Tout au début. Il venait d'arriver et on ne savait pas d'où, ni qui il était. Comme il avait la peau noire, on pensait aisément qu'il était de ces pays où le soleil brûle férocement, et sa présence dans le village était chargée d'évocations hallucinatoires de tam-tam, de danses nues et de sauvageries spectaculaires.

C'était au plus beau de l'été et les rues du village grouillaient d'enfants en culottes sales, aux cheveux négligés; et il y en avait aussi qui s'amusaient dans les cours sombres et toujours humides.

Le premier qui l'apercevait avait vite fait d'alerter les autres, et, tous étant accourus, s'esclaffaient, puis, simulant la panique, s'enfuyaient dans les maisons, riant, et criant :

— Maman, maman! Voici le nègre!

Et lui, au fur et à mesure qu'il avançait, entendait ricaner derrière les rideaux des fenêtres :

Même les tout petits, les sans malice en brayettes bleues ou en bonnets roses, le pointaient du doigt lorsqu'il passait, s'écriant :

— 'garde, maman! Il est tout noir, le monsieur

Et quoique tenant la tête bien droite pour ne pas sembler avoir entendu, il voyait la femme se pencher sur l'enfant et lui chuchoter un sermon ponctué avec un index véhément. Si bien que c'était à cause de cela que les grandes personnes, les parents surtout, par honte, hésitaient à lui adresser la parole, encore que l'envie ne leur

en manquât pas; et on n'aime guère retenir sa curiosité lorsque les occasions d'y céder sont plutôt rares. Et puis, fût-on réputé malcommode avec le monde au village, avec les têtes de tous les jours, on se plaît assez, de temps en temps, à faire preuve de civilité avec quelqu'un de passage ou un nouveau venu. Et lui-même aussi, évidemment, devait en souffrir; du moins cela se voyait qu'il n'était pas du tout à son aise.

Un jour, c'était à la boulangerie, un petit garçon le voyant entrer se blottit vivement contre le pantalon de l'homme qui le tenait par la main, en s'exclamant comme s'il eût vu accourir un taureau :

— Houla! papa, le négro!

Tout le monde avait été très gêné, simulant de n'y faire aucune attention; mais voilà que le père, arrachant l'enfant de lui, lui allonge une de ces gifles claquantes, et dans le même geste, montrant celui qui venait d'entrer :

— Va dire bonjour au monsieur!

L'homme s'était arrêté là, ayant à peine franchi le seuil, et regardant comme s'il cherchait à comprendre.

— Allons, dépêche-toi! faisait le père.

Car le petit enfant était cloué sur place, se frottant les yeux avec son poing et se tordant les lèvres.

— Donne la main au monsieur! lui commandait son père.

Et pour les dames, trois ou quatre, qui le regardaient, interdites :

— Ça ne lui fait que quatre ans, mais ce n'est pas trop tôt pour qu'il apprenne.

— Vous avez raison, répartit l'une d'elles.

Et toutes se mirent à hocher la tête, disant :

— Parfaitement raison... Car les enfants, vous savez, si on ne leur fait pas comprendre ce qui est... Tandis que pour les vilaines choses, les effronteries, ça va tout seul.

Tout le monde tournait le dos au comptoir, et la boulangère, Mme Michel, restait là, avec son tablier de grosse toile blanche qu'emplissaient bien sa poitrine et ses hanches, avec ses doigts qu'elle a rouges et poudreux, appuyés sur le bord du comptoir.

On attendait que l'enfant eût obéi. Et il n'obéissait pas.

L'homme, le nègre, souriait. Il était très gêné à son tour du rôle qui lui était ainsi dévolu tout à coup; mais il n'en souriait pas moins avec aménité, et l'enfant continuait à se frotter la paupière, il s'est avancé de deux petits pas, il ôte sa main de son visage et la tend en baissant la tête.

— Bonjour, mon gaçon! Ça va?

Alors tout le monde souriait comme de soulagement, et la voix de l'homme était chaude et amicale.

— Comment t'appelles-tu? demandait-il encore au petit garçon. Hein, quel est ton nom? Dis!... Roger? Oh, c'est un très beau nom : Roger!

Le père, lui aussi, avait offert la main au monsieur, et toutes les femmes — trois ou quatre — qui étaient là faisaient de petits signes de tête avec de beaux sourires.

— Alors, à qui le tour? demanda brusquement Mme Michel, revenant à son travail.

Et les femmes :

— C'est à vous, je crois, madame Benoît, peut-être.

On ne savait plus.

— Eh! Servez donc le monsieur, allez. Les hommes, c'est pas bien de les faire attendre.

— Oh! je suis confus! dit-il, s'approchant du comptoir.

La boulangère ne savait pas encore très bien ses goûts, quoique ce ne fût pas la première fois qu'elle lui vendait du pain. L'aimait-il bien cuit ou?...

— Ah! pas trop cuit! c'est cela, merci.

Puis il ajouta :

— Et un petit gâteau, là, s'il vous plaît.

Car il y a aussi à un bout du comptoir, faisant pendant avec le couperet, une espèce de corbeille plate avec quelques pâtisseries étroitement rangées — sauf les emplacements vides de celles qui ont déjà été vendues.

— Desquels? demanda Mme Michel.

Elle a déjà empoigné une grande cuillère plate qui plane au-dessus de la corbeille, étant donné qu'il y a différentes formes de gâteaux qui sont sans doute de différentes qualités et qui ne sont certainement pas des mêmes prix.

Aussi, pour plus simplement faire, il se tourna vers le petit garçon :

— Eh bien! viens choisir toi-même, Roger.

Mais Roger est tout intimidé, et tellement surprises les femmes, qu'elles recommencent à hocher la tête, avec leurs sourcils relevés et leurs lèvres entr'ouvertes.

— Voyez-vous!

— Oh! monsieur! fit le père.

Il avait esquissé un geste de refus, mais il dit :

— Vous êtes trop aimable!

Et on voit une vive rougeur envahir son visage pendant que ses yeux se rapetissent et qu'un sourire fait dilater son visage; pendant que l'enfant va mettre son menton dans la corbeille et son doigt sur un gros chausson aux pommes, puis tel un chat qui guette un moineau, regarde la boulangère envelopper le chausson aux pommes dans un papier de soie.

— Alors, qu'est-ce qu'on dit? reprit le père.

Le petit a dit merci à Mme Michel.

— Et au monsieur? Va faire un gros mimi au monsieur.

Le petit garçon était devenu très beau parce qu'il ne pleurait plus et qu'il était content, et il alla vers l'homme qui s'était penché, et il l'embrassa, à la grande joie de ces dames qui s'écrièrent toutes ensemble :

— Ah! que c'est gentil!

Puis l'homme paya son pain d'une livre et le chausson aux pommes, ce qui faisait quarante francs qu'il déposa sur le comptoir et que la boulangère glissa dans son tiroir en disant merci.

Et il dut sortir à reculons, comme on ne tarissait pas, le père de Roger, Mme Michel et ces dames surtout, de lui dire merci et au revoir, jusque sur le trottoir où le soleil éclatait sur toutes ses dents.

Enfin, il se détourna, allongea le pas, et il n'y eut plus son sourire : on eût dit que se détournant, il avait avalé le soleil.

Et lui, il s'en va et il pense que décidément la vie est un jeu passionnant, et que ce pays est merveilleux; il pense que le monde s'améliore de temps à autre, soit dans

les cœurs, soit dans les esprits, tantôt là, tantôt ici, et qu'aujourd'hui c'est à Duzac et par Duzac qu'un tout petit progrès vient d'être accompli. Il s'en va, et, le croisant, chaque passant se retourne pour le regarder parce qu'il fredonne en marchant.

L'histoire valait bien la peine qu'on la fît passer de bouche à oreille — et ce fut vite fait.

C'est Julien, le père du petit garçon; Julien Pierredon, le menuisier. Et de l'avis de tous, il a très bien agi.

— D'ailleurs m'étonne pas : Julien est un homme qui a été dans des pays; il connaît, voyez-vous.

— Et il a été vraiment mignon, le petit. Quant au monsieur!... Fallait voir ça.

— Voyez-vous! Je m'étais toujours dit que ce devait être quelqu'un de bien.

Si bien que la même semaine, à peine avait-il fait quelques pas dans la rue qu'il voyait accourir un gosse, suivi d'un autre, puis une séquelle, lui criant bonjour et lui offrant la main, tous à la fois. Il lui fallait s'arrêter pour serrer toutes ces petites mains; et bien qu'elles ne fussent pas toujours propres, certains les vérifiaient, le monsieur noir les ayant touchées, pour voir s'il ne les avait pas salies avec la couleur de sa peau. Et le temps qu'il leur demande leurs noms et réponde à leur offensive de questions, le père ou la mère était apparu sur le pas de la porte, saluant gentiment, se délectant à voir ce grouillant attroupement.

— Alors, vous vous plaisez bien à Duzac?

Cela commençait toujours ainsi. Puis :

— Ça fait déjà quelques bons jours que vous êtes là! Deux mois? Oh! c'est très bien. C'est tout de même pas le mauvais coin ici...

◆

Il avait d'abord été seul et reconnaissable entre tous; mais à présent, il avait des connaissances et avait plaisir à rencontrer bien des gens : ceux qui avaient accoutumé de lui dire bonjour, ceux qui, des fois, lui avaient donné un

renseignement; tel autre avec qui, chez le charcutier ou à l'Epicerie Moderne, il avait commenté le temps qu'il faisait. Et ce qui lui faisait le plus plaisir, c'est que, avant, il y avait le bonjour qu'il adressait, puis celui qu'il recevait en réponse, tandis qu'à présent, on le devançait, on était prévenant.

De même, on savait déjà beaucoup de lui, à l'occasion des deux ou trois fois qu'on avait discuté avec lui, sur la place, devant le temple — ici on est huguenots, presque tous — ou chez Paul aussi, des fois, le café en face du temple.

Mais comme il n'avait pas l'air de beaucoup aimer la boisson (c'est des choses qui se voient au premier coup, si on peut dire, rien qu'à la gaucherie de l'homme qui se tient devant le zinc) on l'avait rarement rencontré chez Paul, bien qu'on ne manquât pas de lui suggérer d'y venir le soir.

En revanche, il n'y avait presque pas de soirée où on n'y parlât de lui. On aimait à parler de lui.

— Pas du tout! Il n'est pas du Sénégal.

C'était Julien Pierredon que tout le monde tenait pour en savoir le plus à cause de ce qui s'était passé chez la boulangère avec le petit garçon, et du fait aussi que c'était par lui que la plupart des présentations avaient été faites.

Rien qu'à son parler, expliquait-il, ça se voit quand on connaît un peu. Les Sénégalais ont un timbre de voix plus sourd, comme un beau tam-tam; et puis ils roulent les r comme nos Berrichons. Il est de la Martinique, lui. Le Martiniquais, c'est le plus noir, le plus français qui...

Mais on ne saisissait pas toutes ces subtilités. On n'en connaît pas tellement, des gens de ces pays-là, à part les rares, comme Ernest Bernard qui a fait la guerre à côté des tirailleurs, et Julien Pierredon qui était dans les chasseurs d'Afrique.

Et puis, tout le monde n'a pas non plus dans la tête de ces grandes cartes où c'est dessiné comment la terre a été pour ainsi dire brisée tout en restant ronde comme une boule, avec la mer qui en retient les morceaux et les éclats, telle une belle gelée bleue.

Alors on demande :

— C'est pas du même côté, tout ça?... Ah! c'est plus loin?

Il faut dire aussi que ce n'est pas très commode à repérer toutes ces petites cassures de terre qui sont les îles, et que, dans l'esprit, ça se mélange, se mettant tout du même côté, comme il eût été plus simple que ce fût, seulement voilà, il y en aurait eu trop à la fois!...

L'étonnant était qu'il parlait si bien le français. Et Mlle Lucie derrière le comptoir :

— Oui, mais le drame, c'est que lorsqu'il va rentrer dans son pays, personne ne pourra comprendre ce qu'il dit...

Et se reprenant brusquement :

— Ah! que je suis sotte! Mais il n'a pas oublié sa langue pour autant.

— Mais je vous dis, repartait Julien Pierredon, que la Martinique, la Guadeloupe, tout ça, c'est des pays qui sont français, français.

Bon, bon. Mais ils pouvaient bien avoir leurs langues à eux, des fois.

— Ce qui serait tout naturel.

Et alors, Auguste Laurent :

— Eh bien! tel qu'il le parle, notre français, ça me fait plaisir à moi; et je dis que c'est tant mieux pour la France.

C'est tout juste si on n'applaudissait pas; et Mlle Lucie, debout derrière le comptoir, déposait le tricot où pignochaient ses longues aiguilles bleues, remontait ses cheveux qui avait glisser de son front, et empoignait déjà la bouteille de pastis, sachant qu'après de telles paroles une voix allait dominer toutes les autres pour crier :

— Mademoiselle Lucie! Remettez ça, s'il vous plaît.

On savait qu'il avait été militaire de carrière : sergent-chef, artillerie coloniale : en Indochine, en Afrique du Nord, et en A. O. E. F. comme il disait.

Tout cela, on en discutait à grand renfort de pastis chez Paul.

Et les femmes qui lavaient leur linge dans le Gardon :

— Oh! Il connaît mieux la France que nous autres qui

ne sommes pas sorties quatre fois de Duzac. Il a été à Marseille, à Toulon, à Fréjus, à Périgueux, à Paris. Vous vous rendez compte!

— Quelqu'un qui a déjà roulé sa bosse, comme on dit.

— C'est cela.

Et Julien Pierredon, un autre soir, chez Paul.

— Non, il n'a jamais été marié; mais il a une fille qui doit aller sur ses quatorze ans, au Tonkin, je crois, et il envoie de l'argent pour elle tous les mois. Il m'a fait voir sa photo... Oui, avec une femme de là-bas.

Et maintenant, c'était dans les vignes, pendant ces vendanges qui furent si belles dans tout le pays.

— Il a dit que sa mère vit encore. Dans les soixante-huit, soixante-neuf ans. Pas de frère et sœur.

— Mais il n'a pas beaucoup été dans son pays. Une fois depuis vingt-deux ans, et il y a treize ans.

— Enfin, il va pouvoir y retourner maintenant qu'il est à la retraite.

— Pas du tout! Il est venu à Duzac pour y rester.

— Pas possible!

— Comme je vous le dis.

Ça, très peu l'avaient entendu dire, et tous ceux qui étaient penchés sur les ceps avec leur sécateur, se sont redressés, la bouche noire de jus de raisin, pour écouter.

— C'est qu'il a un métier. Il était maître-bottier dans l'armée.

— Maître-bottier! voyez-vous?

— Dans ce cas, j'en connais un qui ne doit pas lui faire des mamours, s'il sait ça.

— Qui? Adrien?

— Pardi!

Le clappement des sécateurs avait recommencé, et on était tous pliés, le dos émergeant à peine des vignes qui par ici ne sont pas trop hautes, sauf Auguste qui poursuivait lui aussi avec les lèvres, comme s'il aurait bu de l'encre d'écolier, et son bras qui faisait des tracés dans l'air avec son sécateur.

— Hé! Adrien?... Bien sûr que ça doit le faire souffler dans ses braies, mais il n'a jamais été maître-bottier,

Adrien. Il fera toujours ce qu'il a coutume de faire : mettre deux petits clous ici, redresser un talon qui tourne, recoudre une bride par là. Et au lieu d'aller à Cayenne pour les choses plus sérieuses, on ira voir l'autre. Adrien ne sera pas plus malheureux, allez!

A bien réfléchir, c'est vrai. Adrien en a toujours de trop et vous fait attendre des semaines pour le moindre bricolage. D'ailleurs, c'est toujours comme ça : on craint qu'il n'y ait pas place pour un de plus, et quand on a été obligé de se pousser un peu, un tout petit peu, pour qu'il se mette, on s'aperçoit qu'il y a encore place pour dix. Si bien qu'on en a honte à la fin.

Maintenant on entrait dans l'hiver, et à la rue Bouquerie, il y avait, comme on le lisait depuis quelques jours une nouvelle enseigne où c'était écrit :

Gustave Audin
Bottier

Sur l'une et l'autre face, car cela pendait à une équerre en fer et se balançait lorsque dans cette rue étroite la bise rasait la façade des maisons.

Une pancarte rouge, où les lettres étaient en jaune avec des filets noirs, à quoi l'on reconnaissait que c'était Gascuel qui l'avait faite, étant donné qu'il est le seul à faire toutes les peintures à Duzac.

Et au-dessous des lettres, une main est silhouettée en jaune, indiquant d'un index bien rigide qu'il faut entrer sous le porche qui est sombre et bas — autant que cette rue Bouquerie qui est une des plus étroites et sombres, et sans trottoirs, avec un affaissement au milieu sur toute sa longueur, espèce de ruisseau que viennent alimenter les eaux ménagères suintant des maisons. Mais au bout, les murs s'écartent de chaque côté, comme lorsqu'on arrondit ses deux bras, et on est alors au fond d'un grand puits de clarté où une porte à gauche (après qu'on a jeté un coup d'œil à droite) montre sur une autre pancarte pas plus grande qu'une enveloppe : Cordonnerie.

A peine a-t-on poussé la porte qu'on est immobilisé; car c'est plus petit, pas très clair, plein à craquer pour peu

qu'il y ait déjà une autre personne. Donc un réduit d'environ huit pieds sur six, dont les murs ont été passés à la chaux et garnis d'étagères de bois blanc, où il a posé des objets : des boîtes en fer et en carton, des rouleaux de basane, des pieds en bois poli où les orteils ne sont pas indiqués, comme s'ils eussent été gainés de bas de soie; et son veilloir est à droite, derrière lequel il est assis, face à l'entrée, tout ramassé sur soi-même, comme ils se tiennent tous dans ce métier, leur véritable établi étant leurs genoux. Et derrière lui, il y a une porte, qui est sans doute celle de son logement. Sombre et petit, n'est-ce pas? l'atelier, et déjà encombré de vieux souliers pêle-mêle et de pans de cuir durs et lisses comme des feuilles de tôle, entamés par des lignes incurvées là où des talons et des semelles ont été prélevés au tranchet. Et lui, tout noir derrière son veilloir, pas faute de lumière ni à cause de son métier, mais de sa belle couleur noire qui est propreté et qu'on aime voir, parce qu'elle est aussi lumière et chaleur.

— Gentil comme tout, cet homme.

— Gentil comme tout.

Tandis que lui trouvait que c'était des autres que venait la gentillesse.

De sorte que ceux qui ne pensaient pas ainsi, s'abstenaient de dire autrement. Il n'y a pas à dire, on l'avait à la bonne, Gustave. Car on avait vite senti, par surcroît, qu'il était de ceux dont on a peine à accorder la sympathie qu'ils inspirent avec l'appellation de *Monsieur*, et c'est pourquoi presque tous les hommes disaient très amicalement : Gustave. Au reste, de son propre aveu, il en avait toujours été ainsi partout où il avait vécu.

— C'est bien simple, disait-il, si seulement j'étais resté en correspondance avec les meilleurs amis que j'ai eus dans les pays que j'ai connus, eh bien, je crois que les clients auraient disputé Gustave à longueur de journée, car il aurait passé le plus clair de son temps à son courrier... Heureusement aussi que je n'aime pas écrire.

De fait, il ne recevait guère de lettres, n'est-ce pas, Monsieur le facteur?

— Oh! un journal tous les mois, aurait dit Marcel, et deux ou trois cartes à la période du jour de l'an. Et les feuilles d'impôts, comme tout le monde.

Et c'est peut-être parce qu'ils ne se voyaient pas souvent, Marcel Bourguey et lui, qu'ils se disaient, l'un Monsieur Audin, l'autre Monsieur le facteur.

◆

Or, c'était un télégramme. La première fois qu'il lui portait un télégramme. C'était au début de l'après-midi et même il avait pensé :

— Peut-être qu'il fait la sieste! je ne sais pas; je n'ai jamais été chez lui l'après-midi. S'il dort, je lui glisserai un avis sous sa porte, et il ira plus tard prendre son télégramme au bureau. Et j'aimerais mieux ça, parce que...

Parce qu'il avait le pressentiment que c'était, disons : un mauvais télégramme; et Marcel abhorrait de jouer le messager du malheur. En l'occurrence, il eût même demandé pardon.

Mais il le trouva à son veilloir; depuis le porche, il l'avait entendu qui sifflait. Car autant il faisait chaud sur la place, devant le temple, autant l'air était frais dans la rue Bouquerie, qui est de celles qui manquent plutôt de soleil, et plus frais encore dans cette cour sur laquelle le cordonnier avait laissé sa porte ouverte.

Il est assis derrière son veilloir; il est penché sur ses genoux, il tire son fil de part et d'autre de ses genoux; ça crisse avec rudesse, comme si on frottait ses doigts sur les cordes d'une contre-basse; il est gai. On dirait qu'il va s'envoler chaque fois qu'il tire et ses bras qui sont forts ont l'air d'élargir l'espace étroit qui le confine. Il est gai, comme à son ordinaire, il siffle, et, levant la tête, peut-être parce qu'il a entendu venir quelqu'un, il voit le facteur. Et lui, le premier :

— Bonjour, Monsieur le facteur!

Il a dit cela comme il eût crié : Bravo!

Puis, se levant, et les yeux sur le papier qu'on lui présente et qui est bleu :

— Ah, un télégramme! Merci, monsieur le facteur... Au revoir, monsieur le facteur.

Le facteur n'a rien dit. Il a porté la main à la visière de son képi, il a remis le télégramme, il a refait son salut automatiquement, il s'est détourné. Le facteur est parti.

Et le facteur parti, l'autre remarque qu'il s'était levé pour recevoir le télégramme, alors que d'habitude, il ne se dérange pas. D'une main il tient le soulier noir qui pèse lourd à cause de la forme en bois qui l'emplit, et dans l'autre main il a le télégramme qu'il regarde comme si c'était une lettre dont on cherche la provenance d'après le timbre, ou dont on essaie de deviner l'auteur d'après l'écriture qui court sur l'enveloppe.

Alors il dépose le soulier sur le veilloir, et son pouce tâte sur le papier plié en forme de petite enveloppe bleue l'endroit où ce n'est pas collé, pour s'y introduire. Et sans doute lorsqu'il aura ouvert le télégramme, le nom de l'expéditeur lui sautera d'abord aux yeux, et il s'écrira : « Un tel? Oh! ce n'est rien de grave », et il va sourire d'avoir eu tant d'appréhension.

Mais par la maladresse de ses doigts tout a craqué brusquement, cela s'est ouvert, et c'est une seule ligne tracée en gros caractères qui s'impose à son regard :

Madame Georges Audin décédée.
Hubert Audin.

Il tient le télégramme déplié d'une main qui est restée devant sa poitrine. Il ne le regarde pas, mais on eût dit qu'il n'a pas terminé de le lire, ou qu'il va le relire, et, en même temps, il regarde devant lui, comme s'il n'y pensait déjà plus.

Mme Georges Audin, c'est sa mère. Là-bas, à la Martinique. Décédée. Un mot qu'on fait imprimer aussi sur des billets encadrés de noir. Hubert Audin, c'est son oncle, le frère de feu son père. Sa mère est morte. Le cercueil, des cloches qui sonnent. Des gens (quelques-uns tout de même : elle faisait partie d'un secours mutuel) habillés de

noir. Il y a aussi des hommes en complet de toile blanche. Ils marchent lentement, en mesure, avec les cloches, derrière la croix, derrière le prêtre flanqué de deux enfants de chœur en surplis blanc sur robe noire, derrière le cercueil noir fleuri de bougainvillées mauves. Et, au cimetière, il y a un trou qui attendait le cercueil. Un éboulement de terre sur le cercueil comme un tambourinement lugubre, et l'on se disperse docilement, heureux d'avoir accompli un devoir, laissant la terre victorieuse digérer sa proie.

Tout est déjà fini; ce n'est même pas la peine qu'il envoie de l'argent ou un télégramme. Certainement une lettre, dans quelques jours, apportera des détails.

Il ne peut pas tout de même rester là, debout, avec ce télégramme qui, progressivement, est devenu dans sa main quelque chose de terrible et de presque sacré à la fois. Alors, qu'il le dépose quelque part! Mais c'est, pour ainsi dire, la photographie de l'enterrement de sa mère, en même temps, et il n'ose le mettre ni sur le veilloir, ni dans sa poche de tablier de cuir comme un chiffon.

Il a ouvert la porte qui est à sa droite, derrière le veilloir, et il passe dans la pièce à côté. Là, c'est plus clair et c'est la chambre. Il reste debout avec le télégramme qu'il tient d'une main qui ne bouge pas, et tout à coup, sa gorge est sèche et il aurait bu un grand verre de quelque chose de très fort. Cependant, il ne se sent pas capable de prendre une bouteille et de se verser à boire. Il aurait fallu que ce soit quelqu'un qui, tout de suite, là, lui tende le verre et le lui remplisse à nouveau. Or, il est seul. Et il n'y a personne qu'il puisse aller trouver pour lui dire : « Voyez ce que je viens de recevoir : ma mère est morte. »

Si, pourtant! Il y en a plus d'un. Mais il aurait fallu quelqu'un pour aller les chercher. Or, il est seul et déjà une pesante lassitude s'insinue en lui, qui le gagne si violemment qu'il se jetterait dans un coin, recroquevillé, comprimant très fort sa poitrine.

Quelqu'un a appelé :

— Gustave!

Il n'avait pas pensé à fermer la porte donnant sur la cour, et c'est dans l'atelier qu'on a appelé. Une voix qu'il a reconnue aussitôt; et, en effet, il ne s'est pas trompé : c'est Julien Pierredon qui entre et lui demande à brûle-pourpoint, en désignant du doigt le télégramme :

— Alors, c'est grave?

Gustave lui tend le télégramme.

Alors Julien a pris chaque épaule de Gustave dans une main.

— Mon pauvre vieux!

Gustave a baissé la tête et Julien Pierredon s'est tu, qui est face à face avec lui, et lui serre les épaules de plus en plus fort. Puis, toujours le tenant aux épaules, il le pousse doucement vers un fauteuil en rotin qui est près de la table et lui dit :

— Assieds-toi un peu, mon vieux Gustave.

Gustave s'est laissé tomber dans le vieux fauteuil qui geint, et sa mâchoire se crispe à mesure que les muscles se gonflent sous ses oreilles et, la tête pendant sur sa poitrine, il a l'air de regarder ses mains qui sont retombées sur son tablier de cuir.

Julien a replié respectueusement le télégramme qu'il dépose sur la table où il y a des verres, quelques livres, un paquet de cigarettes et beaucoup d'autres objets. Puis, comme se ressaisissant lui-même :

— Alors, que faut-il que je fasse pour toi?

Mais Gustave a simplement haussé ses épaules qu'il laisse retomber, et comme Julien Pierredon semble attendre encore une réponse, là, debout auprès de lui, il lui dit :

— Tu es bien gentil, mon vieux; mais qu'est-ce qu'on pourrait faire à présent?

— En effet, dit Julien, tout désappointé.

Puis se ravisant :

— Eh bien, excuse-moi un petit instant, et je reviens tout de suite.

Il se dirige vers la porte, et Gustave qui essaie de l'arrêter :

— Ecoute, Julien, c'est déjà assez gentil que tu sois

là avec moi. Ne dérange plus personne; ce n'est pas la peine.

Mais Julien le laisse dans le fauteuil et il est déjà dehors.

Ce n'est pas encore tout à fait le soir, mais il fait sombre assez tôt dans la rue Bouquerie, et l'on n'y rencontre pas souvent un chat.

Devant chez Paul, il y avait une voiture arrêtée et trois personnes autour d'une table en fer à la terrasse. Un homme en culotte courte avec une casquette en toile blanche à longue visière, et deux femmes en robe claire, et la plus jeune avait tout le dos et le haut de sa poitrine nus.

Des Parisiens. A l'intérieur, il n'y avait personne, et Julien dut appeler pour que Mlle Lucie vienne.

— Pas possible! fait-elle d'une voix sourde, lorsqu'il lui a dit la nouvelle.

— Et puis, dit-elle, après avoir réfléchi un peu, ce qu'il y a d'embêtant surtout, c'est que c'est loin! Jusque là-bas! Vous vous rendez compte!

Et lorsque Julien Pierredon eut fini de lui parler :

— Bien, c'est cela! Je le leur dirai. D'ailleurs ils ne vont pas tarder à être là.

Elle avait alors tourné la tête pour jeter un coup d'œil à l'horloge ronde au-dessus de ses cheveux noirs dont les courtes mèches frisées bougent sans cesse, au-dessus de l'échafaudage de bouteilles multicolores qui fait une espèce d'autel derrière le comptoir.

Puis, tout à coup, elle n'y est plus, car à la table où se tiennent les trois Parisiens, le monsieur en culotte courte fait tinter ostensiblement son verre avec la petite cuillère du seau à glace, et Mlle Lucie s'est précipitée à la terrasse.

Julien s'en va rapidement.

Il pense à retourner aussitôt à la rue Bouquerie mais il se dit :

— Eh bien, allons seulement le dire à ma femme. Comme ça, elle saura.

Ce qu'il se dépêche de faire.

Auguste Laurent et sa femme étaient arrivés les premiers chez Gustave; même avant Julien. Auguste avait

endossé sa veste grise du dimanche sur sa salopette bleue.

Mme Auguste occupait le fauteuil en rotin qui avait été écarté de la table; sans doute parce que Gustave le lui avait cédé, à cause qu'elle est forte et souffre des jambes. Et Gustave avait été prendre sa chaise de travail dans l'atelier pour se mettre à sa même place, près de la table, où était toujours le télégramme.

— C'est une bien mauvaise nouvelle que nous apprenons là! dit Mme Auguste en se tournant vers Julien.

— Hélas!

Julien alla dans l'atelier prendre l'autre chaise, celle qui est destinée aux clients. Auguste recula un peu la sienne pour lui faire place.

— Sûrement, reprit Mme Auguste, vous ne vous y attendiez pas, Monsieur Gustave?

— Pas le moins du monde, répondit Gustave.

C'est-à-dire que lorsqu'ils sont vieux comme ça, les parents, on voit bien que de toutes façons, ça va arriver un jour ou l'autre, mais en même temps, nous avons été trop habitués à les voir pour trouver naturel qu'ils ne soient plus.

— Oui, dit-elle, c'était bien ainsi pour moi lorsque mon pauvre père est mort. Il avait bien quatre-vingt-six ans, mais il était tellement gaillard que je n'aurais pas cru qu'il serait parti aussi vite. Figurez-vous qu'il n'avait jamais été malade, jamais. Pas un mal de tête ni une rage de dents. Il ne connaissait pas ce que c'est que d'avoir pris un cachet ou un comprimé. Et à l'âge qu'il avait, il était leste comme un écureuil pour grimper aux échelles et tailler ses pommiers.

Auguste ne disait rien, lui si causant d'habitude. Alors Mme Auguste poursuivait :

— Et son jardin! C'était pas croyable! C'est pourtant bien simple : l'année même où il est mort de cette congestion, sans compter ce qu'il avait donné et tout ce qu'on avait mangé, rien qu'en tomates, il en avait vendu pas moins de quatre mille francs. C'est vous dire!

Mais Auguste l'interrompit d'un signe et d'un regard indiquant qu'on frappait à la porte.

C'était Marcel le facteur, et derrière lui, Ernest Bernard, puis Jean Bordarier, qui manquant d'un bras, avait toujours une manche de sa veste rabattue et retenue vers l'épaule par une grosse épingle. Il était tout penaud, Marcel. Il serrait la main à chacun en balbutiant avec un petit hochement de la tête :

— Madame Auguste... Monsieur Audin...

Et puis :

— Alors, c'est ce qui vous arrive, Monsieur Julien! Quel malheur!... Je vous présente mes condoléances.

Et, s'adressant aux autres :

— Vous savez, je me trompe rarement là-dessus : un télégramme, sitôt que je l'ai pris des mains de la receveuse, je sens si ce qu'il contient est bon ou mauvais. Je ne sais pas comment, mais comme qui dirait un connaisseur qui soupèse un melon et qui voit s'il est doux ou bien s'il est quelconque. Preuve, lorsque j'ai eu remis le télégramme à M. Audin, je voulais revenir sur mes pas pour lui demander, sans indiscrétion, si c'était quelque chose de fâcheux; mais, vous comprenez, c'était tout de même délicat.

— Alors, demanda Mme Auguste, c'est par hasard, comme ça, que vous êtes venu, Monsieur Pierredon?

— Mais non, Madame Auguste!

Et voici comment :

— J'étais dans mon atelier. Ces jours-ci on m'a envoyé une dizaine de vieilles chaises cévenoles à retaper. Des chaises dont nous aurions fait du feu pour ne pas les perdre; mais celui qui y tient est un artiste qui vient de s'installer là-haut, du côté de la Jolienne. Eh bien, qu'est-ce que je vois qui entre dans mon atelier? Mon Marcel, avec une tête comme ça! .

— Ah! je comprends, fit Gustave.

— Mais, dit Marcel, ce n'était pas du tout ce que je pensais. Je ne savais pas quoi penser. Et puis, comme on n'a pas l'habitude de recevoir à Duzac des choses de la Martinique, je ne pouvais pas deviner, mais je savais que ça allait mal.

Faute de sièges, il était resté debout ainsi que les deux

autres, lorsque Gustave, montrant le fond de la pièce, leur dit :

— Mettez-vous, mes amis.

En même temps, il se leva pour aller toucher le bouton électrique et faire la lumière.

— Oh! faudrait pas qu'on vous dérange, dit Marcel.

La lumière s'était jetée brutalement dans la chambre, éveillant en sursaut la présence des choses. Une lumière aiguë éclatée au bout d'un maigre fil et qui descend du plafond, et c'est sur un divan recouvert d'une laine bariolée qu'ils sont allés s'asseoir, pendant que Gustave fait pivoter légèrement sa chaise, pour ne pas leur tourner le dos. Il y a encore une vieille commode en châtaignier, un paravent en étoffe aux fleurs fanées, qui cache, on le devine, ce qu'il faut pour la toilette, une armoire étroite dont le bois verni fait un grand reflet par devant; et les murs ne portent sur leur vêture ancienne de peinture verte qu'une grande glace au cadre dédoré, et à côté de la glace il y a des cravates accrochées à un clou; et il y a aussi une espèce de vide-poche en bois découpé, tout irisé d'incrustations de nacre.

Julien excepté, c'est la première fois qu'ils sont entrés dans cette chambre, et Mme Auguste faillit rougir de se rappeler que Gustave, à ce qu'on disait, recevait souvent des jeunes femmes dans son arrière-boutique.

Alors elle lui demanda (serait-ce pour chasser cette idée?) :

— C'est le télégramme?

Le télégramme est sur la table.

— Oui, dit Gustave.

Et il lui passe le télégramme.

Elle le déplie, le lit, le regarde encore quelques instants, comme on se recueille devant un mort, et le passe à Auguste.

— Et puis, voyez-vous, reprend-elle, le plus dur dans un cas pareil, c'est qu'on est si loin; en sorte que ça fait deux chagrins à la fois.

C'était Jean Bordarier qui avait le télégramme à présent, et Ernest, qui venait de le lire, avait sorti de sa

poche un paquet de cigarettes, qu'il rentra aussitôt sur un coup d'œil réprobateur de Mme Auguste, pendant que Jean Bordarier disait :

— Moi, je ne sais pas, mais il me semble que le plus dur ce doit être d'avaler la nouvelle toute crue, comme ça.

— Bien sûr, dit Marcel, on serait dans le même pays, le télégramme porterait par exemple : « Père très malade, Présence indispensable », ou bien « Arrivez d'urgence ». Comme ça, on imagine bien de quoi il retourne, mais grâce au bénéfice du doute, on a le temps d'aller voir et de comprendre par soi-même.

Gustave ne disait toujours pas grand-chose et gardait la tête baissée. On eût dit que depuis qu'il avait reçu la nouvelle, quelque chose s'était mis à lui peser sur la nuque. De temps en temps, ses yeux pivotaient dans leurs orbites pour approuver ce qu'on venait de dire, ou bien pour en remercier; puis, bien que restant ouverts, ils se dérobaient — ce qui amenait un silence dur comme un bloc de glace.

Et puis, comme Auguste qui savait le mieux parler se taisait, on n'osait pas beaucoup se lancer.

Mais lorsque la femme de Julien Pierredon arriva, puis Maurice Manoël, la conversation aussitôt commença à prendre, si bien que maintenant c'était devenu pour ainsi dire compact, Gustave répondant à toutes les questions qu'on lui posait sur ses parents, sur son enfance, sur la Martinique, et chacun racontant à son tour :

— Dans mon pays, l'Ariège, c'est pareil.

— C'est comme lorsque j'étais petit, dans la Lozère, avec ma sœur et mon frère Numa...

— Ma mère aussi faisait comme ça...

Et, en plus de la conversation entre Gustave, Mme Julien et M. Auguste qui faisait une espèce de noyau, il y avait celle des gars qui étaient sur le divan.

Seul, Auguste Laurent ne s'était pas départi de son mutisme. Mais ses yeux brillaient tellement qu'il semblait brûler d'envie de parler, sans y parvenir, étant resté

trop longtemps sans desserrer les lèvres, contrairement à son habitude. Alors, Maurice Manoël lui racontait:

— Elle est morte à quatre-vingt-cinq ans! Sa mère.

— Et jusqu'à l'âge de soixante-et-dix-huit ans, elle chantait...

Il écarte un bras, et l'envol de sa main achève son geste lorsqu'il poursuit :

— On aurait cru une jeune fille... A soixante-et-dix-huit ans

Auguste hochait la tête, et ses petits yeux souriaient, — car lui aussi aimait à chanter, et on se plaisait beaucoup à l'entendre, bien qu'il eût déjà passé soixante ans.

Et voilà que ceux du divan parlaient de la vie militaire, sans doute du fait de l'ancienne profession de Gustave, et Jean Bordarier dont le moignon s'énervait dans sa manche flasque :

— Un petit pays appelé Mamès — pas bien loin du front, je vous dis, puisqu'on voyait la lueur des fusées. Mais c'était long à venir, et on s'ennuyait tellement que, le dimanche, nous jouions à la chasse aux rats. Alors, on cherchait des trous, un avec un pot d'eau, un autre avec un bâton, ainsi de suite. Celui qui avait le pot versait de l'eau dans un trou et l'autre, avec le bâton, se postait au trou de sortie; et lorsque le mulot essayait de se sauver, pan!... Voilà ce qu'on avait inventé pour se poiler. Pas même à cinq kilomètres du front! Et à l'arrière, nos femmes, nos enfants, nos mères (moi, je n'étais pas encore marié) et notre boulot, nos vrais métiers.

Au même moment, Mme Auguste se penchait vers Gustave pour lui demander doucement :

— Et vous n'avez pas sa photographie?

— Non, dit Gustave. J'en avais une de quand elle était jeune, mais c'était dans mon portefeuille qu'on m'a volé à Djibouti.

— Ah! c'est dommage.

De temps en temps on se taisait, surtout lorsque c'était Gustave qui parlait. Ou bien c'était Mme Pierredon qui, croisant ses bras en nœud sur sa poitrine, soupirait :

— Ah! oui, c'est dur!

Tous hochaient la tête, et la nuque de Gustave s'était rejetée en avant comme au commencement, et sur la table était le télégramme que chacun avait lu.

— Et je crois, poursuivait Mme Pierredon, que ce qu'il y a de plus dur dans une famille, c'est de perdre une mère, ou de perdre son enfant. Le père, c'est pas la même chose.

— Hé! protesta Mme Auguste, c'est pas la même chose? Eh bien, quand j'ai perdu mon pauvre père...

— Je ne dis pas que ça ne fait pas mal quand c'est le père, je dis que c'est différent.

— Ah! bien sûr, lui accorda Mme Auguste, un père c'est pas comme une mère. Une mère, c'est plus... Enfin, c'est elle qui vous a fait.

— Voilà!... Et c'est toujours une mère; qu'elle soit blanche, qu'elle soit jaune ou noire.

Aussitôt, elle regretta, Mme Auguste, d'avoir ajouté cette phrase.

Elle savait qu'Auguste, depuis qu'on connaissait Gustave, n'aimait pas qu'on parlât de race, et même qu'il se mettait des fois en colère lorsqu'on essayait d'expliquer les choses par la couleur de la peau. Mais cette fois-ci, il ne dit rien, et Mme Auguste fut quitte de son imprudence pour le coup d'œil qu'elle lui jeta en guise d'excuse.

Et maintenant c'était Ernest Bernard qui racontait le rêve qu'il avait fait souvent quand il était jeune, d'aller aux colonies. Ce n'avait pas été sa destination, comme il disait. Mais, tout de même, il avait eu l'avantage, au régiment, de fréquenter beaucoup de nègres, d'Arabes et de jaunes; si bien que tout en n'ayant jamais connu ces pays du soleil, il savait en parler joliment, avec toute la chaleur de son imagination.

Tout à coup Auguste s'était levé, et Mme Julien, croyant qu'il allait prendre congé, dit à son mari :

— Dis, Julien, il va falloir qu'on s'excuse, nous aussi..

C'est qu'il était déjà une certaine heure; passé l'heure du souper, en tout cas, comme on s'en rendit compte brusquement. Mais Auguste invita au contraire tout le

monde à rester là, disant qu'il revenait tout de suite. Il s'était penché vers sa femme pour lui parler tout bas, et il sortit, pendant que Mme Auguste faisait :

— Il revient, il revient, il est allé voir quelque chose. Ça ne sera pas long.

Ses mains étaient potelées, qui bougeaient avec douceur.

— Oh! ce n'est rien de conséquent.

Et Mme Pierredon, qui alors se rassied :

— Toute façon, va falloir qu'en rentre, parce que le petit, je l'ai couché, mais si des fois il se levait, on ne sait jamais.

De fait, Auguste ne tarda pas à revenir. Mais il était tellement chargé des deux mains qu'il avait de la peine à ouvrir la porte pour entrer. Il poussait avec un bras qui, en même temps, bouclait une espèce de couffin sur sa poitrine, et au moment où Jean Bordarier va à son aide, son corps a passé, suivi de son autre bras qui porte trois bouteilles de vin rouge attachées ensemble à leurs goulots par ses doigts. Le couffin qu'il dépose sur la table est plein de verres couchés pêle-mêle.

— Il ne fallait pas vous donner cette peine, observa Gustave.

Mais sa protestation tenait plutôt du remerciement, et Julien était tout surpris, qui s'écria :

— Couillon! Je n'y ai pas pensé, autrement j'aurais pu...

— Ce n'est rien, dit Auguste.

Il range les verres sur la table, juste au bord de la table, où le désordre de tout ce qui l'encombre a laissé un peu de place; et pour vérifier s'il y a assez de verres, il les pose un à un, et compte en même temps combien on est en tout.

Il sait, pendant qu'il verse le vin, que Mme Auguste pense qu'il aurait dû prendre des verres plus présentables, ceux qui sont hauts sur patte et qu'on met sur un napperon brodé, dans un plateau; mais pour lui, ç'a été moins compliqué d'attraper ceux de tous les jours, les pots à moutarde. En compensation, à la cave, il avait choisi le

bon vin, celui qui est destiné à être bu pour le plaisir et qui est de meilleure offrande.

La première bouteille a manqué, et Auguste entre ses cuisses, presse une autre pour en extirper le bouchon avec le tire-bouchon de son canif.

Les neuf verres sont pleins, et il y a la bouteille vide, une bouteille où il reste un peu de vin où surnage un cercle d'écume fauve, et une autre encore pleine, toute droit, polie par des reflets de lumière.

On commençait à avoir un peu soif en effet; comme quoi l'idée d'Augustè est excellente.

— Alors, Mesdames, fit Auguste, montrant le service.

— Vraiment, c'était pas la peine, Monsieur Laurent, murmura Mme Bernard. J'en ai vergogne, vous savez.

Lorsque les femmes furent servies, les hommes prièrent Gustave de se servir.

On but en silence, un peu gêné, semblait-il, entre ce vin si cordial qui suggérait des propos alertes, et le regrettable motif de cette réunion qui est de gravité, comme on se le rappelait à chaque instant.

Puis, de toute façon — on le sentait bien — il était temps de prendre congé. Mais il en est ainsi lorsqu'on est plusieurs : chacun attend qu'un autre se soit levé pour donner le signal.

Justement, cette fois, c'est Mme Bernard qui se leva :

— Ne faudrait pas qu'on vous fatigue de trop, Monsieur Audin. Je vous renouvelle mes condoléances. Tâchez tout de même de vous remettre un peu.

Là-dessus, chacun ajoutant un mot, un murmure de compassion, Gustave se sent alors tel un homme dont les jambes flancheraient, mais qu'une multitude de mains soutient et relève.

— Merci, Madame. Merci mes amis. Oui, ça ira mieux, merci.

Pendant qu'on lui prend la main, qu'on lui serre la main, et que Mme Auguste rassemble les verres qu'elle remet un à un dans son couffin :

— Merci, répète Gustave, et excusez-moi pour tout le dérangement. Et quant à toi, mon cher Auguste...

Mais comme il lui eût mis sa main sur la bouche pour le faire taire, Auguste le prit par les épaules :

— Regarde-moi bien, Gustave.

Il cherche le regard de Gustave, et Gustave a un fugitif sourire de mélancolie.

— Ne nous parlez pas comme à des étrangers, tu m'entends?

Maintenant Auguste avait sa voix forte qui semble être la résonance de sa poitrine encore large, épaisse et solide, la voix dont il a coutume de dire des paroles qui font plaisir, et amicales.

— Songe seulement qu'à Duzac, tu n'es pas tout seul; et tu ne seras jamais seul, quoi qu'il t'arrive.

Il semblait à Julien que c'était exactement ce qu'il aurait dit si Auguste lui avait laissé le temps. Et Mme Julien de renchérir :

— Croyez-le bien, Monsieur Gustave.

— Et j'en suis fier! fit Julien. Oui, parce que ça prouve qu'ici, à Duzac, on sait vivre avec tout le monde.

Mme Auguste refaisait à son cou et sur sa poitrine le nœud et les plis de son fichu; puis elle coucha sur les verres la bouteille qui était vide, et dit :

— Eh bien, Monsieur Gustave, bon courage et essayez de vous reposer un peu. Que voulez-vous!

Maintenant, elle saluait M. Pierredon.

Alors Auguste a pris la main de Gustave dans la sienne, et, son regard dans les yeux de Gustave, il lui serre la main avec un à-coup brusque, comme un nœud qu'on éprouve, et lui dit seulement :

— Gustave!

Gustave a appliqué son autre main sur la main d'Auguste qui enferme la sienne, de sorte que c'est la main d'Auguste, épaisse et chaude, qui se trouve amicalement prise entre les siennes, qui sont aussi rudes, et il serre longtemps et plus fort qu'Auguste, jusqu'à ce que le même sourire leur soit remonté au visage.

Sa femme s'en va devant et Auguste a pris le couffin et la suit, avec le couffin sous son aisselle, et tout est fini, lorsque Mme Pierredon, se ravisant :

— Mais vous n'avez pas soupé, Monsieur Gustave.

Puis elle regarda son mari qui s'exclame :

— Tiens! au fait!

— Oh! je n'ai pas faim, dit Gustave avec lassitude.

— Pas question de n'avoir pas faim, proteste Julien. Viens à la maison, tu prendras la soupe avec nous.

— C'est de tout cœur, Monsieur Gustave, et ça vous remettra un peu.

— Allons, allons, mets ta veste, le presse Julien.

Il a été prendre sa veste dans la petite penderie. Il l'endosse et il garde son tablier de cuir. Il est prêt. Non, pas tout à fait.

Le temps de ranger le télégramme dans le tiroir de la commode.

LÉGENDES GRECQUES ET THÉATRE MODERNE

par J. DE ROMILLY

L'*Œdipe* de Gide, *la Machine Infernale* de Cocteau (qui est un nouvel « Œdipe »), *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, puis l'*Electre* de Giraudoux, l'*Antigone*, puis la *Médée* d'Anouilh, *les Mouches* de Sartre (qui sont un nouvel « Oreste ») : ces pièces, qui se placent toutes entre 1930 et 1946, établissent assez qu'un certain théâtre moderne vit encore des légendes grecques. Et l'on dirait presque revenu le temps des *Phèdre* et des *Iphigénie*, le temps aussi de ces *Electre*, de ces *Hercule*, de ces *Ajax*, aujourd'hui oubliés, qui fleurissaient au XVII[e] siècle.

Pourtant, qui s'y tromperait? Ce commun point de départ accuse plutôt, entre une époque et l'autre, des différences, de goûts et d'habitudes. Des mêmes œuvres grecques, chacune renvoie un reflet différent. Et peut-être ce contraste devrait-il alors aider à reconnaître, non pas les caractères de la tragédie classique, qui, de loin, semblent si clairement définis, mais cet autre visage plus incertain, trop proche, disloqué et mobile — le nôtre.

La tragédie classique est essentiellement psychologique, la chose est claire. Racine aux marges de ses auteurs grecs admire les passages bien amenés, les sentiments bien exprimés; et, dans une tragédie comme *Phèdre*, ce qu'il imite en détail, c'est la scène des aveux (1). Le reste — les débats

(1) Tous ces faits sont bien connus. On pourra se reporter, pour de bons exemples, au livre de R. C. Knight, *Racine et la Grèce*, Paris, Boivin, 1950, 457 p. in-8°.

théoriques, les évocations du chœur, les apparitions divines — il l'ignore. A la place il lui faut de nouvelle psychologie — passion et remords, jalousie et revirements — qu'il la doive à Sénèque, à ses contemporains, ou à son propre génie.

Les auteurs modernes procèdent à l'inverse. Ce qui les intéresse, dans l'héritage grec, c'est précisément qu'il leur fournisse un thème connu, déjà chargé par les anciens d'une signification plus ou moins symbolique, et sur lequel ils puissent à leur tour exprimer leur pensée. Les situations particulières les intéressent moins que les significations d'ensemble, et la présentation des faits compte à leurs yeux moins que leur commentaire.

En particulier, les Grecs considéraient volontiers, dans les événements représentés, la marque du destin. Ce destin, les Dieux y présidaient, les générations se le transmettaient, le chœur le commentait. De fait, aucun auteur n'a jamais pu s'inspirer de la Grèce sans que ce poids du destin, ou de la fatalité, fût plus ou moins présent dans ce qu'il écrivait. Racine en est la preuve. Mais tandis que cette fatalité, chez lui, prend assez volontiers une expression psychologique, les auteurs modernes, eux, l'ont considérée plutôt à l'état pur, comme si le problème posé se situait toujours pour eux sur le plan de la condition humaine et non pas sur celui des sentiments individuels.

Ils se sont d'ailleurs donné la partie belle; car, profitant d'une nécessité que l'on pourrait appeler littéraire, ils ont en quelque sorte triché avec la destinée, usé, abusé du caractère traditionnel des thèmes. Certes, les Dieux grecs voulaient qu'Oreste tuât sa mère; et les spectateurs savaient qu'il allait la tuer. Mais de nos jours, ils le savent encore plus. Depuis vingt-cinq siècles qu'Oreste tue sa mère, il est devenu à tout jamais celui-qui-tue-sa-mère, et il suffit de prononcer son nom pour que le fait doive être admis.

Or cette circonstance met l'auteur à son aise. Quand on écrit une œuvre d'imagination, on a pour devoir de justifier la suite des événements. Dans une pièce à sujet grec, il en va autrement, et l'interprétation compte seule. C'est de quoi les auteurs contemporains se sont hardiment prévalus.

A vrai dire, c'était peut-être de leur part une marque de mauvaise conscience, ou de pudeur, ou d'humour. Et il y a bien matière, quand on prétend encore parler d'Œdipe ou bien d'Oreste à un petit sourire d'excuse. Ils ont eu ce sourire. Mais ils n'en ont que mieux trahi leur secret.

Jamais théâtre ne parla tant du destin, n'utilisa tant de prophètes, n'insista tant, ne renonça si complètement à nous faire illusion.

Gide est le premier, dans cette série, qui ait argumenté sur le destin. Deux ans après, Cocteau, par le titre même donné à son Œdipe (« la Machine Infernale ») montre assez l'intérêt qu'il porte au mécanisme de la fatalité. Et déjà il explique : « Regarde, spectateur, remontée à bloc, de telle sorte que le ressort se déroule tout le long d'une vie humaine, une des plus parfaites machines construites par les Dieux infernaux pour l'anéantissement mathématique d'un mortel. »

Puis vient Giraudoux. Et ses deux pièces grecques traitent (2), non sans insistance, de ce fameux destin.

Dans la *Guerre de Troie*, celui-ci n'est pas figuré par un mythe; il appartient tout entier au domaine de ce que nous avons appelé la nécessité littéraire. Mais comme il l'illustre bien! Car l'événement que les personnages cherchent à éviter, c'est ici le plus connu de ceux que nous a légués l'antiquité. Tous les efforts d'Hector, et avec eux tous ceux d'Andromaque et d'Hécube, tendent à empêcher que la guerre de Troie ait lieu. Pourquoi n'y réussiraient-ils point? ils vont de succès en succès : Hélène accepte de partir, Pâris admet qu'il a respecté Hélène, Ulysse est prêt à tout tenter, Hector et Andromaque dominent leur amour-propre... Cependant la guerre arrive, à propos d'un incident futile, par erreur : elle arrive parce qu'elle est arrivée.

Et les personnages, comme les spectateurs, le savent à l'avance. Cassandre est là, naturellement, qui, dès le début, annonce : « Le Destin s'agite, Andromaque (...). Il se met en marche! — Tais-toi. — Et il monte sans bruit les escaliers du palais. Il pousse du mufle les portes... Le voilà... Le voilà. ». Cette prophétesse-là vient bien de l'antiquité. Mais chez Giraudoux, Hélène aussi prévoit, par intuition : « Je ne lis pas l'avenir. Mais, de cet avenir, je vois des scènes colorées, d'autres ternes. Jusqu'ici ce sont toujours les scènes colorées qui ont eu lieu »; — ces scènes colorées sont naturellement celles de la guerre de Troie, connues par l'épopée. Et après Hélène, il y a encore Ulysse : pour lui, c'est à la sagesse qu'il doit sa connaissance de l'avenir; mais cette sagesse même est précisément de reconnaître le destin : « Quand le Destin, depuis des années, a surélevé deux peuples,

(2) Il convient de mettre à part *Amphitryon 38*, dont le climat est grec, mais non les sources.

quand il leur a ouvert le même avenir d'invention et d'omnipotence... (c'est pour) se ménager son festival, le déchaînement de cette brutalité et de cette folie humaines qui seules rassurent les dieux. C'est de la petite politique, j'en conviens. Mais nous sommes chefs d'Etat, nous pouvons bien entre nous deux le dire : c'est couramment celle du Destin. » Et plus loin : « Vous vous êtes trompés sur Hélène, Pâris et vous. Depuis quinze ans je la connais, je l'observe. Il n'y a aucun doute. Elle est une des rares créatures que le destin met en circulation sur la terre pour son usage personnel. (...) — Nous vous rendons Hélène. — L'insulte au destin ne comporte pas la restitution. »

Le destin, dans *Electre*, n'est pas moins présent. Les efforts d'Egisthe pour marier Electre au jardinier, ceux mêmes des petites Euménides pour détourner Oreste de la vengeance, les plaidoyers de Clytemnestre, tout, jusqu'à l'illumination morale d'Egisthe vers la fin, devrait empêcher une vengeance, qui, par définition, doit avoir lieu.

Et là aussi les personnages le pressentent. En dehors même des craintes qu'Electre suscite chez tous, et qui représentent pour eux la crainte du destin (« Mais je me place au point de vue du destin même, Egisthe », dit le Président), nous sommes assez avertis de l'avenir par la présence des Euménides et du Mendiant, les unes figurant le destin, que l'autre commente. Les Euménides ouvrent la pièce, et, dès les premiers mots, on sait qu'elles « grandissent, grossissent à vue d'œil » ; « on dirait trois petites Parques », dit le jardinier : « C'est effroyable, le destin enfant ». Et à l'occasion elles miment des scènes, propose des variantes (I. 12), jouant ainsi du caractère traditionnel de la donnée. Quant au Mendiant, il comprend tout (3), il scande l'action de ses remarques (4), et, à la fin, reprenant le rôle qu'Eschyle avait prêté à la prophétesse Cassandre, il raconte les faits qui sont en train de se produire ailleurs; la boutade par laquelle il termine est caractéristique : « Il est mort en criant un nom que je ne dirai pas. — (La voix d'Egisthe, au dehors :) Electre... — J'ai raconté trop vite; Il me rattrape! »

Anouilh a employé des effets comparables. Mais pour lui,

(3) II. 7 : « Je savais que cela arriverait! Je vous l'ai dit hier! »
(4) I. 13 : « C'est le premier repos d'Electre!... C'est le dernier repos d'Oreste. » A l'occasion il ironise même, lui aussi, sur le caractère bien connu de l'action (II. 7 : « Est-ce que tu n'entends pas! Egisthe n'a plus qu'à régler pour les siècles l'affaire Egisthe-Electre-Clytemnestre, et il vient! »)

il n'est plus nécessaire que les personnages soient prophètes : dans son Antigone, il emploie librement un prologue, un chœur. Et il n'hésite pas à affirmer avec éclat le principe de la nécessité littéraire, cela dès les premiers mots : « Voilà », commence la pièce, « ces personnages vont vous jouer l'histoire d'Antigone » et le prologue les présente : « Antigone, c'est la petite maigre qui est assise là-bas et qui ne dit rien. Elle pense qu'elle va être Antigone tout à l'heure... Elle pense qu'elle va mourir, qu'elle est jeune, et qu'elle aussi, elle aurait bien aimé vivre. Mais il n'y a rien à faire. Elle s'appelle Antigone, et il va falloir qu'elle joue son rôle jusqu'au bout. » Quant à Hémon, « il ne savait pas qu'il ne devait jamais exister de mari d'Antigone sur cette terre, et que ce titre princier lui donnait seulement le droit de mourir ». De même les autres, et le messager : « C'est lui qui viendra annoncer la mort d'Hémon tout à l'heure. C'est pour cela qu'il n'a pas envie de bavarder ni de se mêler aux autres. Il sait déjà... »

Puis, quand l'action est nouée, le même « voilà » revient, et le commentaire se fait encore plus général : « Et voilà. Maintenant le ressort est bandé. Cela n'a plus qu'à se dérouler tout seul. C'est cela qui est commode, dans la tragédie; on donne le petit coup de pouce pour que cela démarre, rien, un regard pendant une seconde, (...) une question de trop qu'on se pose un soir... C'est tout. Après on n'a plus qu'à laisser faire. On est tranquille. Cela roule tout seul. C'est minutieux, bien huilé depuis toujours. La mort, la trahison, le désespoir sont là, tout prêts, et les éclats, et les orages, et les silences. » Et plus loin : « Et puis surtout c'est reposant la tragédie, parce qu'on sait qu'il n'y a plus d'espoir, le sale espoir; qu'on est pris, qu'on est enfin pris comme un rat, avec tout le ciel sur son dos et qu'on n'a plus qu'à crier. » Le chœur ne cessera pas de montrer ainsi les étapes, avec une rigueur caractéristique : « Alors voilà, cela commence. La petite Antigone est prise. » Puis : « Là! c'est fini pour Antigone. Maintenant, le tour de Créon approche. Il va falloir qu'ils y passent tous. » Et enfin pour conclure : « Et voilà. Sans la petite Antigone, c'est vrai, ils auraient tous été bien tranquilles. Mais maintenant, c'est fini... »

Si de là nous passons à Sartre, le ton est bien différent. Certes, nous retrouvons le sujet même d'Electre, et sous une forme d'autant plus remarquable qu'ici Oreste n'a plus aucune raison personnelle de tuer : il ne connaît pas les

siens, il ne porte même pas son nom, et il est « affranchi de toutes les servitudes et de toutes les croyances ». En face de son indifférence, nous retrouvons les petites Euménides, qui portent ici leur nom plus cruel d'Erinnyes, mais qui grandissent tout comme leurs sœurs. Pendant les deux premiers actes, elles ne sont encore que des mouches (5), mais déjà « elles engraissent. Dans quinze ans elles auront atteint la taille de petites grenouilles » (I. 1); de plus, leur nombre ne cesse de croître : « Ça crève par millions par jour, ces bestioles » (II. 2); cela jusqu'au moment où elles deviendront menaçantes, et rempliront le monde d'Electre d'une vision hallucinée. Avec elles, nous retrouvons également un personnage qui connaît l'avenir; et cette fois ce n'est pas moins que Jupiter lui-même. Mais, chose remarquable, cet avenir, il le craint; il essaie de l'éviter (« j'ai voulu, dit-il à Egisthe, t'avertir de ce crime, parce qu'il me plaît de l'empêcher »). Et en effet, malgré les apparences, cet avenir ne représente ni sa victoire, ni celle du destin. Car Oreste choisit de revendiquer son rôle; il l'accepte; il met sa liberté à prendre ce qui vient. Criminel sans remords, il n'est plus la victime de quelque volonté divine, il est au contraire celui qui échappe aux Dieux parce qu'il se sait libre.

Sartre a donc choisi la légende et le personnage sur lesquels semblait peser le plus lourdement l'idée du destin; et à la place de ce destin, au cœur de ce destin, il a installé la liberté la plus vraie. Sa pièce est écrite contre le destin.

◆

Ceci même nous invite à regarder de plus près l'ensemble. Car, à dire le vrai, les pièces modernes qui parlent le plus de destin et de nécessité ne sont pas pour autant fatalistes. Ce destin qu'elles évoquent ne s'exerce pas à travers le temps et les générations; il n'exprime pas la volonté des Dieux; il n'est pas vraiment le destin.

De fait, il a toujours un commencement : à un moment déterminé, quelque chose se passe dans un personnage (6),

(5) Sur cet aspect, cf. ci-dessous.

(6) Il faut mettre à part la *Guerre de Troie*, où précisément le sujet consiste à séparer l'idée de guerre de toute action individuelle; cependant, même là, le destin n'a pas d'autre valeur que la « nécessité » dont parlent des historiens comme Thucydide.

une décision se prend, qui sera le point de départ de toute la suite. Parler du destin de ce personnage veut alors dire simplement que toute la suite résultera, inexorablement, de ce choix initial, par lequel il s'est « déclaré ».

Le mot a été lancé par Giraudoux, dans *Electre;* et il l'a naturellement fait commenter par le mendiant : « Quel jour, à quelle heure se déclare-t-elle? Quel jour devient-elle louve? Quel jour devient-elle Electre? », et plus loin : « Il ne signifie rien, mon mot se déclarer? Qu'est-ce que vous comprenez alors dans la vie! Le vingt-neuf de mai, quand vous voyez tout à coup les guérets grouillant de milliers de petites boules jaunes, rouges et vertes, qui voltigent, qui piaillent, qui se disputent chaque ouate de chardon et qui ne se trompent pas, et qui ne volent pas après la bourre de pissenlit, il ne se déclare pas, le pissenlit? Et... Et... (...) Tout se déclare, dans la nature! Jusqu'au roi. Et même la question, aujourd'hui, si vous voulez m'en croire, est de savoir si le roi se déclarera dans Egisthe avant qu'Electre se déclare dans Electre. » De même l'Antigone d'Anouilh « va surgir soudain de la maigre jeune fille noiraude et renfermée que personne ne prenait au sérieux dans la famille » ; et la Médée du même auteur va devenir ou redevenir Médée : « Mais c'est fini ce soir, nourrice, je suis redevenue Médée », « Jason, tu l'avais endormie, et voilà que Médée s'éveille ». Enfin *les Mouches* ne racontent pas autre chose que le choix par lequel Oreste accepte d'être Oreste, avec tout ce que ce titre implique. Au moment où il va agir, Electre enfin l'appelle de ce nom : « Electre! Tu m'as appelé Oreste pour la première fois. — Oui, c'est bien toi. Tu es Oreste. »

Sans doute, ce qui se déclare ainsi chez les personnages varie avec chacun. Mais il reste une parenté. En effet, contrairement à ce qui se passe dans la psychologie classique, les mobiles qui interviennent sont toujours indépendants de la situation où est engagé le personnage. Ou du moins ils la débordent. Ils ne se définissent plus comme l'amour ou la haine de quelqu'un, mais comme l'amour ou la haine d'une idée. Ils traduisent une exigence première par rapport à la vie en général, ce que l'on pourrait appeler une philosophie.

L'Electre de Giraudoux hait sa mère, mais plus encore le mensonge; c'est par une attitude de principe qu'elle « fait signe aux Dieux ». Son alliée, c'est « la justice intégrale » ; et c'est pourquoi elle est si implacable : « La vie est ce qui nous a été donné pour ne pas transiger », dit-elle; ou encore :

« Quand le crime porte atteinte à la dignité humaine, infeste un peuple, pourrit sa loyauté, il n'est plus de pardon. »

Cette intransigeance lui est commune avec les héroïnes d'Anouilh. Mais chez ces dernières, le refus s'est aggravé : ce n'est plus au crime qu'elles s'en prennent, mais aux simples compromissions du bonheur (7); seul un tel refus, dans ce théâtre, est pur. C'est celui d'Antigone. « Le bonheur, « dit-elle — un pauvre mot, hein? — Quel sera-t-il, mon bonheur? Quelle femme heureuse deviendra-t-elle, la petite Antigone? Quelles pauvretés faudra-t-il qu'elle fasse, elle aussi, jour par jour, pour arracher son petit lambeau de bonheur? Dites, à qui devra-t-elle mentir, à qui sourire, à qui se vendre? Qui devra-t-elle laisser mourir en détournant le regard? », et plus loin : « Vous me dégoûtez tous, avec votre bonheur! avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte. On dirait des chiens qui lèchent tout ce qu'ils trouvent. Et cette petite chance pour tous les jours si on n'est pas trop exigeant. Moi, je veux tout, tout de suite, — et que ce soit entier, — ou alors je refuse! » Et de même Médée. Les premiers mots de la pièce, à cet égard, sont révélateurs : « Tu l'entends? — Quoi? — Le bonheur. Il rôde. » Et plus loin : « Cela pue le bonheur, sur cette lande. » Inversement, d'ailleurs, si Jason quitte Médée, ce n'est plus, comme dans toutes les *Médée* du monde, parce qu'il aime une autre femme, mais parce qu'il aime une autre vie : « Ce n'est plus seulement toi que je hais, c'est l'amour »; et ce qu'il attend, c'est, dit-il à Médée : « ce que tu hais le plus au monde, ce qui est le plus loin de toi, le bonheur, le pauvre bonheur ».

Enfin l'Oreste de Sartre est, de tous les personnages que nous venons d'évoquer, le plus dépourvu de mobiles immédiats, le plus détaché de toute situation. Il tue pour des raisons d'ordre général : « Je veux mes souvenirs, mon sol, ma place au milieu des hommes d'Argos », et plus loin : « J'ai fait mon acte, Electre, et cet acte était bon. Je le porterai sur mes épaules comme un passeur d'eau porte les voyageurs, je le ferai passer sur l'autre rive et j'en rendrai compte. Et plus il sera lourd à porter, plus je me réjouirai, car ma liberté, c'est lui. » Le mépris même que lui inspirent les remords des Argiens, et qui contribue aussi à le décider, n'est en fait que

(7) Ce mépris du bonheur existait chez Giraudoux, mais mêlé de regrets, provisoire, exceptionnel : « Je suis dans un de ces moments où je vois si nette la piste de ce gibier qu'on appelle le bonheur. — Hélas, ce n'est pas notre chasse d'aujourd'hui. » (*El.*, II, 4.)

le complément de cette liberté; il fait apparaître un principe, une valeur essentielle.

Chez Sartre et dans la *Médée* d'Anouilh l'intensité de ce choix initial est telle que les personnages, surtout féminins, appellent et chérissent la haine qui soutient leur révolte : « Tu m'as fait oublier ma haine », dit Electre : j'ai ouvert mes mains et j'ai laissé glisser à mes pieds mon seul trésor. » Et l'Erinnye s'écrit : « O belle fleur de rage, belle fleur rouge en mon cœur... (...) O pur matin de haine! » De même Médée : « Laisse, femme! Je n'ai plus besoin de tes mains. Mon enfant est venu tout seul. Et c'est une fille cette fois. O ma haine, comme tu es neuve, comme tu sens bon, Petite fille noire, voilà que je n'ai plus que toi au monde à aimer (8). »

Ces exigences de principe occupent les personnages modernes et se mêlent à leurs rapports, comme l'amour faisait pour ceux du XVII[e] siècle. On n'hésitait pas, alors, à introduire celui-ci entre deux héros que l'antiquité opposait sans plus. Créon, dans les *Frères Ennemis*, est assez étrangement amoureux d'Antigone. Or il se trouve que chez Anouilh, il voudrait la convaincre, la sauver, se justifier à ses yeux. Le tyran demande : « Tu me méprises, n'est-ce pas? » Et en cela il est le successeur de cet Egisthe de Giraudoux, qui vers la fin, par un revirement assez beau, réclame Electre, parle à Electre, veut se justifier auprès d'elle et meurt en prononçant son nom.

C'est là une psychologie nouvelle. Les sentiments qu'elle met en cause naissent de rien, valent pour tout. Un détail les éveille. C'est un mensonge qui inquiète Electre, presque rien : elle ne sait même pas que sa mère est coupable; et l'on pense à ces points de départ qu'Anouilh assigne à la tragédie : « Rien, un regard pendant une seconde à une fille qui passe et lève les bras dans la rue, une envie d'honneur un beau matin, au réveil, comme de quelque chose qui se mange, une question de trop qu'on se pose un soir... C'est tout. » Inversement c'est la vie entière qui est modifiée. On sait ce que coûte l'aurore, à la fin d'*Electre*, quand « on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ». Il ne s'agit plus seulement de la vie individuelle, mais des vies,

(8) Ce n'est pas là le seul point commun entre *les Mouches* et *Médée*. Rappelons le double cri : « Je pue, je pue » que prononce un personnage des *Mouches* (II. I. 2) et que reprend Médée, dans sa scène avec Jason. On ne saurait guère prétendre, pourtant, que l'exclamation soit par elle-même naturelle.

de la vie des Etats. Et par là les sujets grecs, où les problèmes politiques étaient toujours plus ou moins mêlés aux problèmes individuels, se prêtaient particulièrement bien à l'expression de tels sentiments (9). De fait, ceux pour qui compte la raison d'Etat s'opposent toujours au héros tragique, qui, lui, ne transige pas.

Cette aptitude à tout engager à propos d'un détail, et sur un principe, devient même la caractéristique principale du héros tragique. Par elle, il se range au nombre des « rois ». Et les personnages que le XVII[e] siècle modifiait pour leur donner la noblesse de la cour se voient attribuer aujourd'hui celle de l'intransigeance morale. Déjà le garde de *la Machine Infernale* disait : « Laisse les princes s'arranger avec les princes, les fantômes avec les fantômes, et les soldats avec les soldats. » Dans le même esprit, le jardinier d'*Electre* explique : « On réussit chez les rois les expériences qui ne réussissent jamais chez les humbles, la haine pure, la colère pure. C'est toujours de la pureté. C'est cela que c'est, la Tragédie, avec ses incestes, ses parricides : de la pureté, c'est-à-dire en somme de l'innocence. » Et Anouilh de même écrit, à propos de la tragédie comparée au drame : « Là, c'est gratuit. C'est pour les rois (10). » — Ces « rois », la littérature grecque, avec ses héros princiers, lointains et symboliques, était toute prête à les fournir.

◆

Elle fournit donc à ce théâtre son langage, au sens le plus large du terme, c'est-à-dire ses thèmes, ses symboles, son atmosphère.

Qui plus est, elle lui fournit, par une suite logique, certains procédés d'expression, la pensée moderne recherchant les moyens par lesquels s'exprimaient la pensée ancienne. Les protagonistes s'affrontent à nouveau en de grands débats d'idées (ce que les anciens, épris de dialectique appelaient « la joute » ou « agôn »); les Euménides, le roi des Dieux, ont retrouvé droit de cité; le chœur est revenu pour commen-

(9) *Antigone pouvait*, à cet égard, s'appliquer presque sans modifications, à l'époque moderne; on remarquera que dans *Electre* et *les Mouches*, la part du politique a été accrue.

(10) C'est ainsi que le héros tragique fournit, selon Giraudoux, une rançon pour la tranquillité de l'humanité (*Bellac et la Tragédie*).

ter l'action, ou il a été remplacé dans ce rôle par un personnage privilégié, comme le Mendiant.

Mais à ce langage, à ces procédés d'expression, s'arrête la dette des modernes.

Il arrive évidemment que l'ordre des scènes respecte l'agencement ancien (ainsi, en gros, dans *Antigone* et dans *Médée*); le plus souvent il est fort modifié. Et si l'on retrouve bien dans l'*Electre* de Giraudoux le thème général des diverses *Electre* (arrivée d'Oreste, scène de querelle entre Electre et Clytemnestre, hésitation d'Oreste (11), puis meurtre), bien des personnages imprévus et bien des scènes neuves forment leurs entrelacs autour de ce thème. D'une façon générale, les sentiments décrits par les modernes étant devenus plus subtils, plus complexes ou plus denses, l'action s'est, elle aussi, compliquée et enrichie.

A plus forte raison trouve-t-on peu d'emprunts textuels; et souvent ils ne font que reprendre les grands moments de la légende, les passages qui se fixent dans la mémoire pour en marquer l'accomplissement (12). Tels sont les mots par lesquels Œdipe reconnaît l'horreur de son crime, chez Cocteau : « J'ai tué celui qu'il ne fallait pas. J'ai épousé celle qu'il ne fallait pas. J'ai perpétué ce qu'il ne fallait pas (13). » De même Anouilh fait prononcer à son Antigone le premier vers de la grande plainte grecque : « O tombeau, ô lit nuptial! ô ma demeure souterraine (14). » Et Sartre refait, après Eschyle, le réveil des Erinnyes autour du coupable qui s'est réfugié dans le temple d'Apollon; après l'auteur grec, il les laisse d'abord gronder isolément, puis proférer en chœur leurs menaces, qu'un bourdonnement redoutable découpe comme en strophes.

Dans l'ensemble comme dans le détail, ce que le théâtre moderne emprunte, au théâtre grec, c'est donc toujours, et très exactement, ce cadre commode et ample, dépouillé et éclatant, où chaque auteur peut librement inscrire sa réflexion morale.

(11) Le thème n'était encore qu'annoncé chez Euripide, où Oreste a besoin d'être fortement stimulé par Electre (966-987). Mais on peut remarquer qu'il était préparé par l'opposition Electre-Chrysothémis existant chez Sophocle.

(12) Certains mots à effet ont parfois été repris à une tradition postérieure. La *Médée* d'Anouilh prononce ainsi quelques phrases célèbres, que Corneille déjà empruntait à Sénèque.

(13) Cf. *Œdipe Roi*, II. 84 : « Aujourd'hui je me révèle le fils de qui je ne devais pas naître, l'époux de qui je ne devais pas l'être, le meurtrier de qui je ne devais pas tuer » (trad. Mazon).

(14) Sophocle, *Antigone*, 891; la traduction respecte exactement les mots.

◆

Un théâtre ainsi conçu risquerait à priori d'être assez désincarné. Les mobiles philosophiques ont en effet quelque chose de peu individuel, de prétentieux, de systématique, qui exige un contrepoids.

Ce contrepoids, c'est dans le ton de ses pièces que ce théâtre l'a trouvé. Et là encore, il a procédé, comme pour le fonds, à l'inverse du XVII[e] siècle.

Dans *Phèdre,* ce ne sont pas seulement les apparitions des deux déesses, les considérations du chœur, ou les commentaires d'Hippolyte sur les femmes, qui ont été abandonnés par Racine. C'est aussi tout ce qui rattachait la pièce d'Euripide au monde réel et concret du V[e] siècle : tous les détails sur la vie du jeune chasseur (15), toute la familiarité de la nourrice, toutes les précisions vivantes qui entourent la mort d'Hippolyte (16). Ces divers éléments eussent été, à la cour de Louis XIV, non seulement périmés, mais contraires aux bienséances.

Or ce double aspect, concret et familier, représente exactement ce que le théâtre contemporain développe le plus. Là où le XVII[e] siècle supprimait, il rajoute, insiste, renchérit. Et c'est le monde contemporain qui lui fournit pour cela ses couleurs.

Par là, il assure aux « rois » une réalité, que menaçait la généralité de leurs mobiles; et il donne à ses symboles un air d'actualité.

Mais en même temps il satisfait, lui aussi, à ses bienséances. Car de nos jours ce que l'on doit cacher, c'est tout ce qui pourrait sembler trop noble ou trop pompeux. La pudeur moderne le veut ainsi. Et c'est pourquoi le ton n'est pas seulement concret, mais irrévérencieux, voire trivial.

Ainsi ce théâtre d'idées retrouve tout naturellement une veine qui n'a jamais cessé d'exister en France, et qui consiste à exploiter, par jeu, l'anachronisme.

Le couple familier d'Agathe et du Président, à côté

(15) Alors que certaines parties de la scène des aveux sont reproduites jusque dans leurs coupes et leurs soupirs, le triple vœu de Phèdre, souhaitant partager les occupations du jeune homme, est ramené à un seul, bien vague.

(16) Racine a renoncé à décrire les gestes du jeune conducteur de char, l'effroi des chevaux, l'accident : au lieu de cela il a repris (en l'atténuant) la description toute littéraire que Sénèque faisait du monstre.

d'Egisthe et de Clytemnestre, le jardinier, avec son ail et ses tomates, les gardes d'*Antigone*, les soldats des *Mouches*, sont tous nés de ce double souci.

Et les personnages tragiques eux-mêmes font bien partie du même monde : ils ont tous un passé et des habitudes par où ils échappent à la tragédie. Nous connaissons chez Giraudoux la « petite Electre » et le « jeune Egisthe » ; et Oreste a gardé ses souvenirs de petit enfant : « Tout ce que je me rappelle du palais d'Agamemnon, c'est une mosaïque. On me posait dans un losange de tigres quand j'étais méchant, et dans un hexagone de fleurs quand j'étais sage. » La rancune d'Electre s'attache à l'incident ancien qui fit choir Oreste des bras de Clytemnestre. Celle de Clytemnestre s'attache au souvenir que lui laissent la barbe trop bien bouclée d'Agamemnon et son petit doigt toujours relevé.

L'Antigone d'Anouilh est, elle aussi, comme l'auteur le répète volontiers, « la petite Antigone » ; elle boit du café, mange des tartines, possède une chienne, dont nous savons le nom; on nous parle de ses robes, et, si elle ensevelit son frère, c'est avec « une petite pelle de fer qui (lui) servait à faire des châteaux de sable sur la plage, pendant les vacances ».

Quand à l'Electre de Sartre, elle apporte à Jupiter « des épluchures, et toute la cendre du foyer, et de vieux bouts de viande grouillant de vers, et un morceau de pain souillé, dont nos porcs n'ont pas voulu ». Elle « lave le linge du roi et de la reine » et proclame : « Je fais la vaisselle aussi. Tu ne me crois pas? Regarde mes mains. Il y en a, hein, des gerçures et des crevasses? Quels drôles d'yeux tu fais. Est-ce qu'elles auraient l'air, par hasard, de mains de princesse? »

On peut même dire que les problèmes les plus généraux sont, chaque fois qu'il se peut, posés sous une forme concrète, aussitôt relevée d'une pointe de familiarité humoristique ou grossière. C'est ce qui apparaît bien chez les deux auteurs les plus intellectuels, c'est-à-dire Giraudoux et Sartre.

Il s'agit de savoir si la guerre de Troie aura lieu; chez Giraudoux le problème devient : les portes de la guerre seront-elles ouvertes ou fermées? Et comment douter de la réalité de ces portes : « Votre symbole est stupide », dit Hécube : « Cela fait tellement peu soigné, ces deux battants toujours ouverts! Tous les chiens s'y arrêtent. » De même il s'agit de savoir si Clytemnestre est coupable; chez Giraudoux, le problème devient : que s'est-il passé quand le petit Oreste, autre-

fois, est tombé des bras de sa mère? Tout le monde en discute (« Il était sur mon bras droit — Sur le gauche »); et cette fois c'est le mendiant qui met la vraie note de familiarité en ajoutant, entre autres remarques : « La femme Narsès s'attachait le sien avec une bande élastique. Il avait du jeu... souvent il était de biais, mais il ne tombait pas. »

De même dans *les Mouches*, où le problème posé est en partie celui du remords, les remords ont pris une existence concrète et triviale : en effet, la métaphore employée par le jardinier d'*Electre* est devenue réalité et les Erinnyes sont maintenant des mouches. De vraies mouches, que, d'un bout de la pièce à l'autre, il faut chasser ou écraser, et qui à la fin, pour Electre, « pendent du plafond comme des grappes de raisins noirs » et « obscurcissent les murs » : « Ecoute!... écoute le bruit de leurs ailes, pareil au ronflement d'une forge (17). »

Certes, l'humeur varie. La vie quotidienne ainsi évoquée est aussi chère au cœur de Giraudoux qu'elle est en horreur à Sartre. Les Euménides de l'un sont des petites filles gaies, celles de l'autre des êtres immondes. L'un prête aux Atrides un palais qui « rit et pleure à la fois », avec sa « fenêtre aux jasmins » et plus loin « celle avec les roses »; l'autre dresse à la place « des murs barbouillés de sang, des millions de mouches, une odeur de boucherie, une chaleur de cloporte, des rues désertes, un Dieu à face d'assassiné, des larves terrorisées qui se frappent la poitrine au fond de leurs maisons ». Mais les deux palais sont là : ils ont de commun qu'on en parle.

Par définition, cette vie concrète se substitue à celle des anciens. Cependant il arrive aussi qu'en ce domaine ils aient fourni le point de départ, le thème, l'occasion.

Dans la Guerre de Troie, les souvenirs concrets sont naturellement les plus fréquents : la donnée est moderne et ce sont les détails qui doivent être anciens. Or l'épopée, précisément, en fournissait de plus humains que la tragédie; l'auteur d'Elpénor ne pouvait s'y tromper. Que l'on pense au tableau

(17) On voit ici, à côté du trivial, apparaître un certain humour un peu lourd quand Jupiter prononce la formule destinée à chasser ces mouches : « Abraxas, galla, galla tsé, tsé » (I. I).

des vieillards installés sur les remparts (chant III, 346-360) ou encore au concours d'insultes, repris, non sans irrévérence, à la querelle du chant I.

De toutes les *Electre* anciennes, ce que Giraudoux a retenu de plus précis, c'est un personnage inventé par Euripide, celui du paysan, époux d'Electre; la courtoisie de Giraudoux en a fait un jardinier, et un futur époux; mais le fait est qu'il lui a donné un rôle important, et l'a même chargé de venir, entre les deux actes, commenter la pièce.

L'*Antigone* d'Anouilh ne reprend qu'une scène avec fidélité et c'est précisément celle du garde, avec ses deux étapes successives. Anouilh s'est plu, manifestement, à reproduire l'égoïsme du personnage et l'impatience de Créon, ainsi que les détails familiers du récit (tirage au sort, d'abord, plus tard la chaleur, l'impossibilité d'y voir, la vision d'Antigone travaillant de ses mains (18). Il a même ajouté à ce rôle, et accru les effets, allant jusqu'à glisser, entre les deux scènes avec Créon, un moment où les deux gardes, seuls avec Antigone, ont tout loisir de discuter entre eux.

Quant à Sartre, s'il ne trouvait pas dans le théâtre grec de scènes assez brutales pour prêter au palais des Atrides l'atmosphère qu'il voulait évoquer, il n'a pas manqué, on l'a vu, d'y reprendre, en les aggravant, les plaintes d'Electre sur sa condition matérielle. Celles-ci, pour être moins violentes, n'en étaient pas moins présentes chez tous les auteurs grecs, depuis les quelques mots généraux d'Eschyle (*Choéphores*, 445-450) jusqu'aux longues doléances d'Euripide (300-414), en passant par les formules plus précises de Sophocle (190-192).

◆

L'intégration de ces divers éléments dans les pièces tragiques n'allait pas sans difficulté. — Quand elle se réalise heureusement, il n'y a aucune espèce de décalage. Les sentiments faits « pour les rois » s'expriment sans heurt, dans le langage de tous les jours. Il se crée même une sorte de noblesse de ton, qui tient justement au décalage entre l'un et l'autre, et au fait que les mots les plus simples débordent ainsi d'une signification « royale ». Dans ce cas, l'idée doit

(18) Cf. Sophocle, *Antigone*, 275; 409; 415; 420; 429.

à cette réserve, à cette pudeur, ou à cet humour, sa véritable force.

Chez Giraudoux, cette qualité se mêle toujours d'une sorte de stylisation éminemment littéraire et scénique. Quelquefois, celle-ci se traduit par un souvenir des stichomythies anciennes (« Il a bu, c'est un mendiant. — Il rabâche, c'est un dieu »); le plus souvent, elle consiste en un passage à la limite proprement giralducien; ainsi dans le débat sur la chute d'Oreste : « De toutes mes forces, je l'ai retenu. Par sa tunique bleue. Par son bras. Par le bout de ses doigts. Par son sillage. Par son ombre. Je sanglotais en le voyant à terre, sa marque rouge au front. — Tu riais à gorge déployée. La tunique, entre nous, était mauve. — Elle était bleue. Je la connais, la tunique d'Oreste. Quand on la séchait, on ne la voyait pas sur le ciel. »

Chez Anouilh, c'est la brièveté qui joue surtout, et la sobriété. Là où l'Antigone de Sophocle répondait avec emphase à Créon : « Je l'avoue et n'ai garde, certes, de le nier », celle d'Anouilh répond, non sans grandeur : « Oui, c'est vrai. »

Enfin Sartre polit lui aussi de ces affirmations sans bavures, qui, jusque dans l'insistance des métaphores, semblent ramassées sur elles-mêmes comme pour contenir une signification toujours plus intense : « Les mots que je dis sont trop gros pour ma bouche, ils la déchirent; le destin que je porte est trop lourd pour ma jeunesse, il l'a brisée. — Je ne t'aime guère, et pourtant je te plains. — Je te plains aussi. »

Dans l'ensemble, c'est là un nouveau style de théâtre — style noble, lui aussi, puisque c'est un style de « rois » : il doit réaliser l'idéal réclamé par Giraudoux, d'un théâtre littéraire, où la prose vaille le vers, et qui puisse agir sur les spectateurs, comme il le dit ailleurs, « en cure d'or et de soleil ».

On voit cependant que cette noblesse n'est atteinte que grâce à un équilibre difficile, et menacé de toutes parts.

L'auteur risque d'abord de se laisser prendre à un comique de mauvais aloi. La verve bouffonne née de *la Belle Hélène* (et même du *Virgile Travesti*) peut encore donner, et donne encore, de très aimables divertissements. Mais un tel comique, pratiqué par saccades, semble facilement lourd (19).

(19) Les « cochon » et les « froussard » conviennent assez mal à Gide; et même les facéties de Giraudoux paraissent à certains un peu forcées à l'occasion.

L'auteur risque également de tomber dans un genre bourgeois que les noms propres n'arrivent plus à relever. Il est, de nos jours, des *Phèdre*, des *Médée*, et même des *Electre*, qui se déroulent tout simplement dans des familles modernes, où leurs excès, mal acclimatés, se colorent volontiers d'une certaine vulgarité.

Enfin l'auteur risque également de passer d'un pôle à l'autre avec trop de brusquerie, sans lier suffisamment les divers éléments auxquels il fait appel (20).

Mais les auteurs du XVII[e] siècle ne couraient pas moins de risques, quand ils s'efforçaient de réconcilier l'atmosphère de cour avec les thèmes grecs. Il est nécessaire de moderniser, pour que les légendes vivent. — Et peut-être aucun auteur moderne ne le fera jamais autant que n'a fait Euripide.

◆

On a considéré ici un très petit nombre de pièces, étroitement apparentées par la date comme par le genre, et entre lesquelles il n'est pas douteux que des influences ont joué de façon sensible. Mais le fait même n'en est que plus probant; car on n'accueille, on n'imite avec cet empressement que ce qui répond à un goût, ou même à un besoin. Cette inquiétude sur le principe de nos actions et sur notre condition, ce sentiment si vif du monde matériel et ce désir de se replier derrière lui, nous ne pouvons donc pas les renier. Nos *Electre* et nos *Antigone* en portent un témoignage clair.

Par ce double trait, elles s'opposent à celles du XVII[e] siècle; mais nous ne savons pas encore par quoi elles s'opposeront aux suivantes. Le langage des légendes grecques a déjà exprimé bien des idées et bien des sentiments. Il reste à la disposition de tous. C'est un bon langage.

(20) La tirade sur les tricots, dans *Antigone*, coupe peut-être un peu étrangement l'annonce de la mort de la reine. M. Knight (*op. cit.*) pense que certaines disparates gênent seulement avec le temps : « Nous percevons ensemble deux conventions archaïques et différentes. »

LA FABLE DE L'HOMME

par RAYMOND DATHEIL

Un homme est descendu d'avion et l'on ne sait pas quel jour
Plutôt ce n'est pas tout à fait cela.
On a pu mesurer l'état hygrométrique de l'air avec précision par telle température invariable qui fut celle de ce jour
On sait aussi le volume d'eau débité par le fleuve dans une seconde — le compte des bactéries par centimètre cube est parfaitement négligeable —
On a pu mesurer le dégagement de vapeur d'eau et de chaleur d'un champ de trèfle des environs
O pouvoir de l'homme!
Les calculs astronomiques ont déterminé l'heure de l'atterrissage
Ici nous n'en savons pas plus long.
Car comment mesurer à un dix millième près les variations sismiques des couches souterraines du liais des environs?
Comment prendre par avance le moulage d'un mollusque encore vivant
Sur le calcaire qui le reçoit tout chaud des coups d'enclume des laves sous-jacentes?
Et tout le reste est quantité négligeable!
Une pelletée de terre de plus ou de moins remuée, tamisée, décomposée, rendue à la liberté végétale
Une galerie de plus ou de moins fouie dans le dédale des racines
Un insecte de plus ou de moins abandonné à la rose des vents
Un sifflement, un gargouillement de plus ou de moins
Ou dans la rosée un prisme soudain éteint par une ombre
Qu'est cela puisque tout est négligeable qui est impuissant à prendre une empreinte de pas

Une empreinte si légère à la descente d'un avion!
Et même si cette empreinte avait pu être prise au moment où elle se confondait
Avec l'évanouissement de l'avion au cœur de l'homme
Qu'est-ce que cela aurait bien pu faire pour déterminer ce jour de la descente du ciel,
Ce jour de franchissement d'un espace absolument illimité?
Cet homme est là!
Son pas à peine se confond avec un autre pas que la question est posée et l'univers sommé de répondre.
Quel est ce jour?
Car enfin c'est un jour mémorable.
D'abord, déposez tous vos instruments d'optique et de mécanique
Cela ne risque qu'à faire confondre à tout jamais
Les nuances de sensibilité encloses dans le premier mouvement qui les a animées,
Et les appareils de bord, et les appareils électro-magnétiques,
Et sous leur casque de plomb les machines atomiques.
Laissez!
Laissez vacants les appareils de votre tâtonnante ignorance
Et laissez tomber vos regards, laissez-les avec les détritus de votre savoir.
Et la question est encore nouvelle!
Nul n'a répondu et l'homme risque de se tromper de voie
Datez ce jour!
Ecartez les innombrables taies du néant qui obscurcissent chaque œil humain
Allez! Osez tous le même geste
Ecartez à chaque mouvement systolique un anneau du vertige qui vous enserre
Il y a des milliards de spirales à dérouler sur l'orbite de la terre
Des centaines de millards sur l'orbite du soleil
Alors! Quand tout sera compté et restitué à la nébuleuse première,
Alors le premier jour se lèvera à nouveau
Ce mémorable jour en tout allégé des balbutiements de la vie,
Ce jour enfin daté de la descente d'avion
Du premier homme qui s'engage sur terre
Avec la certitude de n'y être pas attendu.

★

L'écaille de poisson est semblable à l'écaille
Les jours après les jours semblables tous ensemble
Avec la même dose de douleurs et de joies
Et pourtant c'est un jour qu'il faudra mettre à part!
Demandez à la foule, il n'a manqué qu'un pas
Pour justifier le rire il n'a manqué qu'un pleur
Pour justifier les pleurs elle seule a manqué
Est-ce son manteau bleu ou son tailleur marron
Qui fait défaut à la lumière de ce jour?
Ses souliers bleus, ses bas nylon, sa toque de velours?
Une fleur, un oiseau ne fait pas le printemps
Une femme non plus, et pourtant elle manque
A la peau des fruits mûrs qu'elle n'a pas touchés
A ce ciel qui était l'orbite de son regard.
C'est un jour de ruine puisqu'elle n'est pas là.
Allez chez le boucher et chez le boulanger,
C'est un morceau de viande, il ne l'a pas vendu,
C'est un morceau de pain qui traîne à la vitrine,
Et l'œuf chez la crémière avec le pot de lait,
Le fromage et le beurre sous la cloche de verre!
Et le morceau de pain, n'allez pas le peser,
Ces cent grammes de viande, n'allez pas implorer
De quelles lèvres closes ils étaient la ration.
Et ce verre de vin et cette gorgée d'eau
A jamais vont rester pour compte à la nature.
Qui saura retrouver sa chambre dans la ville?
C'est depuis ce matin que cette chambre est vide.
Un peu d'ombre à jamais dépossédée de forme,
Un globule d'air pur non mélangé au sang
Enfermé dans le temps avec parcimonie
C'est tout ce qui demeure entre ces quatre murs.

DEUX INÉDITS DE SAINT-SIMON

par FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE

Saint-Simon est ici dans sa période forte de plus grande confiance en son pouvoir, il vient de nager *dans sa* vengeance, *et de* jouir *du* plein accomplissement des désirs les plus véhéments et les plus continus de toute (sa) vie : *le Lit de Justice du* 26 *août* 1718 *a* réduit *les bâtards, et particulièrement le Duc du Maine, à néant. Saint-Simon attendait cette* réduction *depuis des années. Ami intime du Régent, membre du Conseil de Régence, affairé au pouvoir, nommant ou destituant amis ou ennemis, toujours* in parvulo *et en chuchotis avec les plus puissants, rien ni personne ne pouvait pourtant lui donner une pareille joie, sur laquelle il va maintenant comme prendre appui pour s'élancer.*

Depuis la proclamation de la Régence, il s'appliquait davantage à mesurer ses limites que sa soudaine extension. En fait, les chefs des principaux conseils sont loin d'être ses amis : Villeroy et Noailles aux Finances, Huxelles aux Affaires Etrangères, Villars à la Guerre, d'Estrées à la Marine... Du moins a-t-il réussi à mettre en place, dans ces conseils, et en bon nombre, ses amis les meilleurs : Cheverny, Biron, Lévi, La Chapelle, d'Antin, Brancas, etc... Celui que l'on appelle « le petit furibond » et que les chansonniers accablent d'injures sonnantes (« vil houzard du Régent, insecte de terre, lardon, boudrillon, punais, morpillon », etc...); notre petit duc a refusé tous les postes que lui tendait le Régent : chef du Conseil des Finances, Garde des Sceaux, Gouverneur de Louis XV... Il en auralt accepté un seul, mais on ne le lui a pas proposé : les Affaires Etrangères. On peut penser ce qu'on voudra des idées de Saint-Simon en politique extérieure, il est un fait : il a su, en vingt ans de cour, renouveler sans cesse ses positions, faire, dans sa tête, et défaire les alliances, renverser les combinaisons établies; il y avait du mouvement,

* A paraître prochainement au Club Français du Livre.

dans cette tête, et le mouvement est la chose la plus utile en conseil de cabinet. Or il lui était facile, lorsque le Régent excédé lui disait : « De quoi donc voulez-vous être? » de répondre : « des Affaires Etrangères ». Mais il s'est tu. Leur amitié est chose si étrange... Saint-Simon connaît trop Orléans. Voici des années qu'il lui fait la morale et le sépare de ses maîtresses, qu'ils se répandent ensemble sur les sujets les plus privés, qu'ils s'écrivent en code chiffré, que Saint-Simon tremble de le voir gaffer (un certain jour où, ivre, Orléans appelle Mme de Maintenon « C...capitaine » et Mme des Ursins « C... lieutenant »), qu'ils se brouillent pour se raccommoder avec transports (le Que je vous aime! *de Saint-Simon et le* Vous êtes immuable comme Dieu *d'Orléans), que Saint-Simon le gourmande pour ses Pâques qu'il n'a pas faites, ou pour l'Opéra où il s'est rendu un jour pieux, ou pour des nuits perdues à faire de la chimie ou de l'aquarelle (ce qui est la même chose pour Saint-Simon : le comble de la dépravation) et qu'Orléans sait très bien, depuis toujours, les mesquineries et les râles d'ambition de son ami... A la fin, c'est de trop de compagnonnage, lorsque sonne enfin l'heure de marcher côte à côte dans les voies du pouvoir... Suprême rouage de cette amitié : ensemble, ils parlent de tout, sauf des Affaires Etrangères, car le Régent évite soigneusement ce terrain sur lequel il faudrait refuser... Dès lors, le mémoire que Saint-Simon lui adresse le 3 septembre 1718, et qu'on va lire, prend une valeur singulière.*

L'auteur de ces quelques pages n'en est pas à son premier mémoire (sur la renonciation, sur les légitimés, sur les Affaires Etrangères, sur le bonnet, etc...). D'ordinaire, il est fort direct. Ici, le ton de la proposition est comme embarrassé par les incessants retours de la pensée : il faut se séparer de celui qui préside actuellement aux Affaires Etrangères, et il faut le remplacer par... Mais voilà...

Tout d'abord, qui est ce Maréchal d'Huxelles, dont Saint-Simon veut couper la tête? Un honnête maréchal de France, qui sut cheminer, *accrocheur de* jeunes officiers qu'il adomestiquait, outre de jeunes valets très bien faits, et cela sans voile... Une lourde tête offusquée d'une perruque vaste lui donnait la réputation d'une bonne tête, qui toutefois était meilleure à peindre par le Rembrandt pour une tête forte qu'à consulter. Timide de cœur et d'esprit, faux, corrompu dans le cœur comme dans les mœurs, jaloux, envieux, n'ayant que son but... *etc... Saint-Simon l'assassine proprement en maints*

endroits des Mémoires. De plus, cet Huxelles brûle d'envie d'être fait duc; ce désir est devenu légendaire. Il en assommait le feu Roi et flattait les bâtards pour être nommé. Depuis qu'il était aux Affaires Etrangères, on pouvait à juste titre se plaindre de lui : en 1717, par exemple, il refusa avec le dernier acharnement de signer le traité conclu sans lui entre la France et l'Angleterre, et il fallut les menaces expresses du Régent pour le convaincre.

C'est donc en terrain préparé que Saint-Simon va labourer. Le Régent est lui-même disposé à renvoyer le maréchal. Pour le remplacer, un seul critère, selon Saint-Simon : la confiance des Etrangers. Il faut nommer quelqu'un que les principaux pays d'Europe agréent. Ce candidat existe-t-il? Non. Seul, le Régent a lui-même assez de prestige pour diriger les Affaires Etrangères. Il faut donc non seulement supprimer Huxelles mais sa charge, et rétablir celle de secrétaire d'Etat. On remarquera que ce fameux poste de secrétaire d'Etat, Saint-Simon l'a accablé tout le règne du feu Roi. Les cinq secrétaires d'Etat, il les traitait comme les cinq tyrans de la nation. Ils faisaient tout, le Roi n'était rien... Par quel prodige, le Régent étant certainement plus débonnaire que Louis XIV, Saint-Simon voit-il maintenant d'un meilleur œil ce poste-clé? Le Régent ne se fera-t-il pas mener comme le feu Roi? Pas du tout, le danger n'est pas là. Au contraire le risque viendrait : on pourrait accuser S.A.R. de despotisme. Que faire alors? Nommer deux ministres suppléants qui opineront au Conseil. On revient, Saint-Simon l'a-t-il vu?, à l'exacte formule du feu Roi. Un de ces deux ministres pourrait être Huxelles, à moins que ce ne fût Torcy. L'autre, eh bien Saint-Simon ne le nomme pas... Or, jamais je n'ai vu notre petit duc proposer quoi que ce fût au Régent sans lui désigner clairement un candidat. Rien ne permet de l'affirmer mais j'ai la conviction profonde que le 3 septembre 1718, Saint-Simon se décidait enfin à sortir de l'ombre en réclamant pour lui, de cette façon indirecte qui est bien dans sa manière. Il n'avait accepté qu'une place au Conseil du Dedans. Ce dedans lui allait bien. C'est blotti dans ce douillet dedans des parlotes interministérielles qu'il avait ses accès; mais de ces accès, on ne tenait nul compte. Jamais une décision importante de ce Conseil n'est prise avec son accord : on connaît la mécanique de cet homme. Soudain, on vient, par le Lit de Justice, de lui redonner confiance. Il ne s'arrête plus. Cette note, si peu violente, comparée aux fureurs des entretiens avec le Régent,

ce ton de confidence qui insinue sans crainte d'ennuyer, cette tranquillité d'audace... Saint-Simon s'élève.

NOTE SUR LES AFFAIRES ETRANGERES (1)

3 septembre 1718.

Son Altesse Royale connaît mieux que personne que quoique celui qu'Elle a mis à la tête des Affaires Etrangères ait un bon sens, et soit capable de réflexion, ses connaissances sont bornées et empruntées, que les opinions qu'il a adoptées et affichées sont contraires à tous les intérêts de S. A. R. et au système qu'elle a établi malgré lui; que quand il serait possible qu'il voulût à l'avenir diriger aux véritables intérêts de S. A. R. les instructions qu'il donnerait et les ministres qu'il emploierait, ce qu'on ne doit pas espérer, les Puissances alliées de la France n'y auraient jamais aucune confiance, et la continuation de son ministère contre lequel on a pris des préventions peut-être au-delà du vrai, donnerait des défiances et ferait naître des difficultés insurmontables.

Les procédés que ce ministre a eus, le scandale qu'il a causé à la vue de toute l'Europe, l'atteinte que donnerait à la réputation de S. A. R. dans les Cours Etrangères la tolérance du peu d'attachement et de respect qu'il a montré pour Elle, la confusion et l'inaction où se trouve le Conseil des Aff(aires) Etr(angères), tout cela ne permet plus de se servir du même ministre, ni de différer de prendre d'autres mesures.

Ces inconvénients auxquels il faut remédier sans perdre de temps pour maintenir et affermir les liaisons que S. A. R. a

(1) Cette *Note* se trouve aux Archives des Affaires Etrangères, dans le volume *Mémoires et Documents France* 1233, ancien Fonds Français 493 provenant en partie du Fonds Saint-Simon, et commence au folio 143. On trouve dans le même volume, immédiatement avant cette *Note*, le récit autographe de Saint-Simon sur le lit de justice du 26 août 1718, qui est un des seuls passages des *Mémoires* pour lesquels il ait éprouvé le besoin d'écrire un premier jet. Cette *Note* est ici en trois exemplaires. L'un, d'une main de copiste reconnu, est annoté en marge, probablement sous la dictée du duc. Le second, très net, copie du premier, contient les marginales précédentes remises en page. Le troisième, de la main de Saint-Simon, mais d'une main appliquée, tendue vers l'effort de clarté, qui n'est pas celle des *Mémoires*, mais la sienne quand il écrivait, par exemple, à Louis XIV. Ces trois exemplaires portent tous la date, ajoutée plus tard, du 3 septembre 1718. L'écriture est fort lisible. J'ai cru bon de donner ce titre à un texte qui ne pouvait évidemment en comporter originellement. J'ai cru, de même, nécessaire de modifier l'orthographe et la ponctuation partout où ces changements ne portaient pas atteinte au texte. Enfin, cette *Note* ne figurant ni dans les *Ecrits Inédits* publiés par Faugère (Hachette, 1880) ni dans les appendices de l'édition monumentale de Boislisle, ni dans les diverses publications fragmentaires d'inédits de Saint-Simon dont nous avons connaissance, je crois pouvoir la considérer comme inédite.

prises, et la vue qu'Elle doit avoir de conserver le maniement des affaires principales après la majorité du Roi, m'ont fait penser à quelque arrangement qui peut produire ces deux effets.

S. A. R. ne peut prendre aucune mesure plus honorable et plus sûre pour conserver en tout temps un rang éminent dans le Gouvernement de l'Etat que de gagner la confiance des puissances étrangères, à tel point qu'on ne puisse plus les conserver ni les ménager que par son canal, et le seul moyen de les porter à ce degré de confiance est de gouverner Elle-même avec application dès à présent et pendant tout le reste de la minorité les Affaires Etrangères, et de n'employer personne pour exécuter ses ordres qui soit dans des principes opposés aux siens, qui soit suspect aux Etrangers, et qui puisse trouver quelque intérêt à se soustraire à son autorité. Sur ces principes, il me paraît que l'expédient le plus simple et le plus naturel que S. A. R. puisse mettre en usage pour parvenir à ce but est de rétablir la charge de Secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères, et d'en revêtir quelqu'un de si dévoué à sa personne et si intéressé à ne jamais s'éloigner d'elle, que non seulement il ne puisse lui manquer en rien d'essentiel, mais qu'il ne puisse se soutenir que par Elle, ni pousser son ambition plus loin qu'à exécuter des ordres.

Par cet établissement, S. A. R. régira dès à présent Elle-même immédiatement les Affaires Etrangères. Les Etrangers, qui seront sûrs de n'avoir plus à faire qu'à Elle, se livreront avec plus de confiance et de facilité.

Par cette précaution prise longtemps avant la majorité du Roi, S. A. R. préviendra le danger que les cabales qui s'élèveront, sous prétexte de faire revivre l'ancien gouvernement du feu Roi, ne fissent rétablir la charge de Secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères, si elle était encore supprimée, en faveur de quelqu'une de leurs créatures qui en rentrant dans toutes les fonctions de cette charge, ne reçût immédiatement les ordres du Roi et ne s'adressât plus à S. A. R.

Par là, S. A. R. étant la maîtrese des Signatures, des papiers et des correspondances, rien ne se pourra faire que dans ses vues, et à l'avenir il sera impossible aux intrigues d'une cabale de lui enlever subitement et sans des embarras infinis la direction de cette partie du gouvernement.

Mais ce que S. A. R. trouvera plus essentiel que tout le reste, c'est qu'une conduite des Affaires Etrangères uniforme,

sur les mêmes maximes, et débarrassée des contradictions et des inconvénients qui en peuvent empêcher le succès, procurera incessamment tout le bien et tous les avantages qu'on en peut espérer pour la tranquillité, pour le soutien et pour la dignité du Royaume; et en fort peu de temps, S. A. R. recevra beaucoup d'honneur de son administration.

Cependant, pour ôter tout prétexte de reproche à S. A. R. qu'Elle veut disposer despotiquement et secrètement des Affaires Etrangères en établissant un Secrétaire d'Etat pour exécuter ses ordres, Elle peut nommer deux ministres pour assister au Conseil d'Etat sur les Affaires Etrangères, où Elle sera toujours présente, et la fonction de ces deux ministres se réduira uniquement à assister au Conseil, et à y donner leur avis.

Dans ce Conseil, qui aura beaucoup de rapports avec celui du feu Roi, le Secrétaire d'Etat lira les dépêches reçues, rapportera, recevra les ordres pour les réponses, fera les réponses, les lira au Conseil suivant, signera et contresignera les dépêches, les pleins pouvoirs, et toutes les autres expéditions qui regarderont les Affaires Etrangères : ce qui est nécessaire pour le secret, pour la dignité, et pour rassurer les Etrangers avec qui on traite, et les ministres du Roi, que l'on emploie.

Les premiers commis seront sous les ordres du Secrétaire d'Etat, avec les qualités, les distinctions et les gratifications qu'il plaira à S. A. R. de leur accorder.

S. A. R. choisira pour les deux ministres ordinaires qui assisteront au Conseil d'Etat pour les Affaires Etrangères les deux personnes qu'Elle croira pouvoir y être les plus utiles et les plus convenables. Dans les délibérations qui auront quelque connexité avec les finances, ou avec la guerre, Elle y appellera le ministre des Finances et celui de la Guerre.

Si S. A. R. jugeait à propos d'offrir à M. le Maréchal d'Huxelles d'être un des deux ministres du Conseil d'Etat des Affaires Etrangères, cette place conviendrait mieux à sa santé et à son âge que le détail dont il est chargé, et dans cette fonction on profiterait de tout ce qu'il a de bon et on éviterait ce qu'il a de mauvais.

Mais si pour éviter la division et la contradiction dans le Conseil et le mauvais usage qu'on peut faire des choses qui doivent demeurer secrètes, S. A. R. ne jugeait pas à propos de l'appeler à ce Conseil, et qu'Elle voulut le traiter géné-

reusement, Elle pourrait lui accorder ou lui promettre un brevet de Duc (2).

L'expérience que M. de Torcy (3) a eue dans les Affaires Etrangères le pourrait rendre plus utile dans ce Conseil que s'il était chargé seul des affaires qui doivent s'y traiter, parce qu'il serait impossible d'ôter aux Etrangers les préventions qu'ils ont contre ses anciennes maximes et contre lui personnellement. D'ailleurs, le caractère de son esprit le rend plus propre à choisir en opinant qu'à imaginer et à inventer.

Le Conseil des Affaires Etrangères est si dérangé que personne ne s'attend qu'il subsiste davantage, et on est surpris qu'on tarde si longtemps à le renvoyer. Le Président sent si bien le peu d'influence qu'il peut y avoir qu'il dit à tout moment qu'il veut quitter, sans en avoir le courage. Les procédés qu'il a eus avec S. A. R. ont annoncé qu'il ne serait plus longtemps en place : tant qu'il y restera, et qu'il aura quelque chose entre les mains, il peut faire quelque tort à S. A. R.; mais d'abord qu'il ne sera plus chargé de rien, sa considération et son influence tomberont totalement et personne ne s'intéressera à lui.

Le Principal Commis qui est chargé de tout le travail reconnaît la nécessité pressante de faire un changement. Il ne sait plus qu'écrire, et déplore le préjudice que ce désordre et cette inaction causent aux intérêts du Royaume. Les Etrangers s'impatientent, attendent le changement qu'ils souhaitent comme la véritable ratification des engagements que S. A. R. a pris, et seront dans le doute jusqu'à ce jour-là. Il est certain que lorsque S. A. R. fera les arrangements qu'Elle jugera à propos pour gouverner elle-même les Affaires Etrangères, ce changement ne surprendra ni mécontentera personne. Mais il est encore aussi certain qu'on s'apercevra dans peu que l'établissement nouveau que S. A. R. fera sera solide et excellent pour le Roi et pour le Royaume, honorable à S. A. R., convenable pour le secret et le succès des délibérations importantes, conforme au conseil du feu Roi en faveur duquel on est prévenu, et tel qu'il pourra subsister lorsque le Roi sera majeur et être honoré de sa présence, ou tenu par S. A. R. seule quand le Roi ne jugera pas à propos de s'y trouver.

Le détail de l'ordre qu'on peut y observer achèverait d'en

(2) Les manèges incroyables d'Huxelles pour être fait duc étant connus, on perçoit l'ironie de cette suggestion...

(3) Torcy, ancien ministre des Affaires Etrangères sous Louis XIV, homme fort habile, était un ami de Saint-Simon, qui nous a laissé maintes preuves de son admiration pour lui.

faire voir l'utilité, et le rendrait agréable aux Grands et au Conseil de Régence sans exposer le secret, et plus on l'approfondirait, plus on y applaudirait.

II

Saint-Simon aime bien, nous le savons, écrire des rapports. Il est probable qu'après avoir envoyé celui-ci, il l'a « parlé », puisqu'il voit le Régent tous les jours. Mais que s'est-il passé? Quelques heures après avoir reçu ce rapport de son ami, le Régent a nommé un Secrétaire d'Etat. Seulement il n'a songé ni à Torcy, ni à Saint-Simon, ni à un autre : il a nommé l'abbé Dubois, ce qui est le pire camouflet reçu par Saint-Simon.

Le portrait qu'il a tracé de ce personnage est dans toutes les mémoires : ... Un homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'esprit, qui était en plein ce qu'un mauvais français appelle un SACRE, mais qui ne se peut guère exprimer autrement. Tous les vices combattaient en lui à qui en demeurerait le maître. Ils y faisaient un bruit et un combat continuel entre eux. L'avarice, la débauche, l'ambition étaient ses dieux; la perfidie, la flatterie, les servages, ses moyens; l'impiété parfaite, son repos; et l'opinion que la probité et l'honnêteté sont des chimères dont on se pare, et qui n'ont de réalité dans personne, son principe, en conséquence duquel tous les moyens lui étaient bons... *etc... Dubois,* fils de laquais, *s'est élevé, à force d'habiletés, jusqu'au poste de précepteur du duc de Chartres, le futur Régent. D'une lettre de la mère de ce prince, j'extrais ces lignes qui le peignent sous des traits non moins noirs : « J'avais de l'attachement pour l'abbé Dubois parce que je croyais qu'il aimait tendrement mon fils... mais quand j'ai vu que ce n'était qu'un chien perfide qui ne cherchait que ses propres intérêts, qui ne songeait nullement à soigner l'honneur de mon fils, mais qui le précipitait dans la perte éternelle, en le laissant se plonger dans la débauche... toute mon estime pour ce petit prêtre s'est changée en mépris. » (8 novembre 1719.)*

Le Régent au pouvoir, l'abbé, dont la meilleure confidente est une entremetteuse, la Fillon (une appareilleuse, *dit Duclos dans ses « Mémoires secrets »), le suit et se fait pousser. Sa carrière est prodigieusement rapide : conseiller*

d'Etat en 1716, *membre du Conseil des Affaires Etrangères en* 1717, *secrétaire d'Etat en* 1718, *membre du Conseil de Régence en* 1719, *archevêque de Cambrai en* 1720, *Cardinal en* 1721, *Premier Ministre en* 1722, *il meurt en* 1723. *Le plus fort est bien que ce* monstrueux personnage *est depuis toujours méprisé par le Régent. Il en convient chaque fois que Saint-Simon le presse de le chasser. Dubois est l'homme de l'Angleterre; le Régent, comme Saint-Simon, incline vers l'Espagne. Mais c'est Lord Stanhope lui-même qui a demandé pour Dubois la place de secrétaire d'Etat, et le Régent n'a pas osé refuser. Dubois fait alors ce que veut l'Angleterre, il laisse tomber la marine française, fait détruire la marine espagnole, diminue de son mieux le commerce français sur les mers, etc... On mesure sa trahison dans une lettre, du* 14 *octobre* 1718, *au lendemain de sa nomination comme secrétaire d'Etat, adressée à Lord Stanhope : « ... Je vous dois jusqu'à la place que j'occupe, dont je souhaite avec passion de faire usage selon votre cœur, c'est-à-dire pour le service de Sa Majesté Britannique, dont les intérêts me seront toujours chers... » Bientôt Dubois sera le maître unique de la France, Law ruinant nos finances, la peste décimant la Provence, le Régent endormi chez les filles ou « dans l'aquarelle ». On n'en finirait pas si on voulait énumérer les titres du Cardinal : membre de l'Académie Française, Président du Clergé de France, Surintendant des Postes, commendataire de six abbayes, et ses revenus fabuleux, au premier rang desquels brille la pension de* 960.000 *livres que lui verse tous les ans l'Angleterre reconnaissante.*

Dès lors, la question qui se pose pour nous est la suivante : comment Saint-Simon peut-il écrire à Dubois, le 9 *juin* 1719, *quelques mois avant l'accès de ce* fripon *au Conseil de Régence, comment Saint-Simon peut-il écrire de ce ton amical, confidentiel, affectueux, à cet ennemi premier? Les* Mémoires *nous le donnent un peu à deviner : Dubois* maître de tout. *Aux ambassadeurs de France, il donne ordre de prendre leurs instructions des ministres du roi George d'Angleterre, ce qui étonne tout le monde, mais personne n'ose bouger. Son pouvoir sur le Régent est devenu sorcellerie.* L'abbé Dubois, maître absolu de M. le duc d'Orléans, faisait trembler, excepté moi, tout ce qui approchait le prince. L'abbé craignait le nerf de mes conversations... *Il ne se passe plus de semaine, maintenant, que Saint-Simon n'ait un entretien pathétique avec le Régent, où il se roule à ses pieds de fureur, — c'est du moins*

l'image de son style quand il raconte leurs entretiens, — lut dénonçant l'infernal complot, *voyant Dubois allié des ennemis du Régent, le duc du Maine en premier... Mais toute peine est perdue, avec un tel prince :* C'était l'homme du monde qui convenait le plus aisément de ce qu'on lui disait de vrai, mais qui en convenait le plus inutilement. *Saint-Simon n'est pas au bout de ses peines. En* 1721, *deux ans plus tard, le Régent déclarera à son ami fort nettement, parlant de Dubois : « Il faut chasser ce coquin! » et à Torcy, qui lui dénonçait les menées secrètes de l'abbé-archevêque à Rome pour obtenir le chapeau : « Cardinal! répondra le Régent, ce petit faquin! Vous vous moquez de moi!... », mais à ce même Torcy,* LE LENDEMAIN MÊME *de cette apostrophe : « A propos, monsieur, il faut écrire de ma part à Rome pour le chapeau de M. de Cambrai; voyez à cela, il n'y a pas de temps à perdre. »*

Torcy demeura sans parole comme une statue, *ajoute Saint-Simon qui a songé à abandonner la partie. Il faut composer. On ne peut pas lutter contre Dubois. De cela, il ne dit mot dans ses* Mémoires, *où il l'accable jusqu'à la mort, de même que Dubois, mourant,* chante pouille *contre ses médecins... et au-delà de la mort, même, puisque notre fier duc avait eu l'idée de mettre dans le cabinet de sa chaise percée* le *portrait du Cardinal, pour* asséner *encore ses* regards *sur son vainqueur, quotidiennement...*

Mais voici cette lettre étonnante, voici Saint-Simon s'entretenant comme avec un ami des affaires les plus importantes (l'Espagne, la Constitution Unigenitus, l'Assemblée du Clergé, etc...) et de ses marottes (les duels, les préséances, etc...).

Que dire de plus? Ne pas conclure trop vite à la duplicité de l'auteur des Mémoires. *En* 1719, *Saint-Simon n'a pas encore cessé de croire au pouvoir. Se déclarer ouvertement contre Dubois signifierait qu'on abandonne son destin. Il faut continuer à jouer l'homme dangereux en conversation, l'homme de* nerf, *mais il faut assurer* le fripon *qu'on a pour lui des* sentiments anciens avec lesquels *on* l'honore parfaitement... *Un peu de temps encore, après l'Ambassade en Espagne, quand on reviendra à la cour, parmi les spectres de ce « Temps retrouvé », ces* champignons de fortune, *ces* excréments de la nature humaine, *le Régent ne pourra plus écouter les fureurs de son ami contre Dubois, premier ministre... Dubois mourra. Le Régent demandera à Saint-Simon, la langue épaisse, ce qui l'amène. Le Régent mourra. Saint-Simon quittera* tout, *pour se montrer,* pied à pied, le néant de ce monde. *Alors, oubliant*

cette affectueuse lettre du 9 juin 1719, *il pourra écrire dans ses* Mémoires, *vingt ans plus tard, que Dubois était un* fripon, *un* sacre, *une* fouine *et qu'*une fumée de fausseté lui sortait de tous les pores...

De la Ferté, ce 9 juin 1719.

MONSIEUR L'ABBE DU BOIS (4)

Je reçois, Monsieur, avec une sensible reconnaissance tout ce que vous me faites la grâce de m'envoyer avec votre lettre d'hier. J'ai lu à plusieurs reprises la lettre du Roy à M. de Berwick (5) et il n'y en a aucune qui ne m'ait fait un nouveau plaisir. La grâce de la diction y est jointe à la force des raisons, à la majesté du style, au ménagement du Roy d'Espagne et aux louanges les plus propres et les mieux séantes des deux nations. La brièveté si convenable au Roy n'empêche pas d'y développer les contrariétés de conduite, l'intérêt personnel, les attentats du ministre d'Espagne (6) et sans descendre à la bassesse de la plus légère injure, tout le tissu de la lettre le rend si odieux et si difforme, et son joug si palpable et si honteux au Roy d'Espagne et à sa Nation, qu'il ne se peut rien ajouter à la délicatesse de cette pièce si fine et si forte, si ménagée et si capable de décréditer entièrement le crédit et l'autorité du Cl (Cardinal) en Espagne et en France même parmi ceux qui ont pu s'y laisser tromper. Je vous félicite de cet ouvrage achevé comme du plus utile et du mieux écrit de la Régence et je vous exhorte d'en faire répandre des exemplaires partout à milliers dedans et dehors du Royaume, où nos alliés se verront traités avec toute la dignité convenable au Roy et à eux. Mais ce qui m'en a le plus touché est la manière également naturelle et puissante

(4) Cette lettre se trouve aux Archives des Affaires Etrangères, dans le volume *Mémoires et Documents France* 1235, ancien Fonds Français 495, provenant en partie du Fonds Saint-Simon, et commence au folio 40. Écrite de la main de Saint-Simon, elle porte, à la fin de la première page, cette inscription : *M. l'abbé Du Bois*, qui indique le destinataire. Sa lecture est rendue difficile par les très nombreuses abréviations dont Saint-Simon est coutumier. En ce qui concerne l'orthographe, la ponctuation et le caractère inédit de cette lettre, on se reportera à la note 1 de la *Note sur les Affaires Etrangères.*

(5) Le glorieux maréchal a accepté en 1718 le commandement de l'armée qui devait agir contre l'Espagne. Il vient de faire capituler Fontarabia et San Sebastian.

(6) Le cardinal Alberoni. C'est lui qui, au début de sa carrière, étant présenté au duc de Vendôme, le fit se lever de sa chaise percée, l'embrassa et dit : « O culo di angelo ! » Dans son exemplaire des *Mémoires*, Stendhal a souligné ce passage, avec admiration pour le *style fort.*

dont tout ce que ce pr. (premier) a voulu faire est rétorqué contre lui sans lui laisser aucun mot raisonnable à répondre. Je mande qu'on m'en envoie une 50 e (cinquantaine) d'exemplaires que je répandrai en ces pays-ci; quelque déserts qu'ils soient, cela est toujours excellent.

J'ai lu aussi avec application la déclaration du silence sur laquelle je vous dirai ce que je vous ai toujours dit sur cette matière; elle est bonne si elle est observée avec égalité, mais on sent à sa texture qu'elle est faite pour laisser respirer et travailler les constres (constitutionnaires) et fermer aux autres les voies de droit qui leur étaient ouvertes et qui désolaient les constres (constitutionnaires). J'aurais excepté les parties non encore données du long mandement ou instruction de M. le Cl (Cardinal) de Noailles (7) puisque ces parties ne font qu'un tout qui n'est publié qu'en partie et promis pour le reste d'autant que sur le point d'éclore, il semble qu'on n'ait songé qu'à le suffoquer. J'aurais révoqué les lettres de cachet et me serais bien gardé d'en donner une nouvelle à M. Petitpied (8) pour préface de cette déclaration qui par l'homme et le lieu où on l'envoie fait très justement craindre qu'elle ne soit que contraire aux non recevants la conston. (constitution). Je souhaite qu'on recueille un fruit de paix et de concorde mais je vous avoue que je ne l'espère pas et que tout ce qui accompagne la déclaration l'y rend peu propre. Reste à voir si les lettres de cachet subsisteront, si elles continueront à pleuvoir toutes sur les appelants comme elles ont fait jusqu'à cette heure, si les constituants réfractaires à la déclaration seront les seuls impunis comme ils l'ont été tant que la dre (dernière?) a subsisté, si la queue de l'instruction de M. le Cardinal de Noailles sera séparée de sa tête, en un mot pour vous le dire net si les paroles seront d'un côté et les effets de l'autre.

Souvent et plus qu'en aucune matière en celle de religion *vox Dei vox populi.* Si ce que dessus arrive soyez persuadé,

(7) La bulle « Unigenitus » proclamée *article de foi* oblige l'Eglise de France à se soumettre et supprime du même coup toute velléité de gallicanisme. La France est mise sur le même pied, *en esclavage de Rome* (Saint-Simon) que l'Italie, l'Espagne, le Portugal et les Indes. A ce moment, Saint-Simon exhorte Noailles à l'appel au concile, car il sent que cette affaire est plus politique que religieuse, fomentée par le Nonce à Paris, les Jésuites et les Sulpiciens; mais le Régent empêchera cet appel. En 1720, le Parlement refusera d'enregistrer la déclaration du Roi pour l'acceptation de la Constitution « Unigenitus », mais le Régent la fera enregistrer au Conseil de Régence, après avoir demandé à Saint-Simon de s'abstenir de paraître ce jour-là en séance...

(8) Ce M. Petitpied fut un des collaborateurs de Saint-Simon au Conseil des Bulles, dont notre duc était président.

Monsieur, que les serviteurs bien effectivement liés à l'Etat et attachés à SAR (Son Altesse Royale) auront tout lieu et temps d'être bien affligés.

J'ai pesé avec application le trait essentiel de l'arrêt rendu contre les deux pièces de M. de Soissons que vous avez eu la bonté de joindre à la déclaration. Il est très bien, mais je vous dirai avec la liberté accoutumée qu'il eût été mieux s'il avait porté condamnation au feu de l'une et de l'autre, mais surtout de la lettre à M. d'Angoulême qui a tous les caractères qui le méritent et n'en porte aucun qui l'en exempte.

Je ne sais si vous êtes instruit qu'il porte lui-même par ses visites et par ses cabales le feu dans l'Ordre des Chartreux où la Constitution est imposée comme règle de foi, les non recevants persécutés, et les appelants excommuniés, ceux qui recherchent la protection des lois emprisonnés et traités barbarement. Buvezfontaine (?), fondé par les Princes à qui S. A. R. a succédé, en est un exemple d'autant plus fort que cette Chartreuse lui appartient à plusieurs titres singuliers sans qu'on y mette ordre.

Mais puisque j'y suis, passe-t-on sous silence la lettre circulaire de M. l'Arch(evêque) de Reims au clergé sur l'assemblée prochaine? Il est de mes amis anciens, et Duc et Pair, deux titres à mon égard dans lesquels S. A. R. me reproche que je ne puis voir de fautes. Mais j'ose dire qu'Elle devrait savoir que je ne suis l'un et l'autre que *usque ad avas :* si bien que si j'en étais cru, cette lettre n'en demeurerait pas là, car si on la néglige, on en verra les tristes fruits.

Je ne puis finir la matière publique sans vous conjurer de représenter à S. A. R. les précipices qu'elle ouvre à tout ce qui porte une épée dans le Royaume par l'impunité des duels qui deviennent continuels, et qui semblent par cette conduite (...) approuvés et autorisés. Voici depuis huit jours le Ch(evalier) de F. tué à Maubeuge par un officier du Rég(iment) qu'il commande. Même du temps des duels les plus soufferts, la seule raison de la discipline eût châtié ceux-là avec la sévérité. Le Ch(evalier) de Bavière qui a déjà été accusé de plusieurs vient de se battre avec le fils de M. d'O. S. A. R. ignore sans doute jusqu'à quel point cette impunité désespère également ceux qui en peuvent courir les risques et ceux que leur âge ou leur profession en met à couvert, n'y ayant qui que ce soit à l'abri pour quelqu'un de sa famille la plus intime. C'est au poids des louanges qui ont été là-dessus

données à la sévérité du feu Roi que S. A. R. doit juger des sentiments qu'inspire la sienne à cet égard.

Je m'assure que vous gémissez déjà sous le poids de mon oisiveté par la longueur de cette lettre, mais les matières l'exigeaient. Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous faire cent mille remerciements de l'esquisse du grand habit de l'Eléphant (9) dont je suis charmé, et plus encore de votre suite d'attention obligeante qui renouvelle en moi de plus en plus les sentiments anciens avec lesquels je vous honore parfaitement.

LE DUC DE SAINT-SIMON.

(9) Les plus sérieuses recherches ne me permettent pas de dire quel est cet habit. On sait Saint-Simon fort attaché aux questions d'étiquette. Cet habit sera quelque « chamarrure » qui manquait à sa collection.

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

UNE SOCIETE A LA CAMPAGNE EN 1954. — Les oiseaux horticoles et ceux de la plaine, des collines et de la rivière, dont ma demeure occupe une rive, ont beaucoup changé moralement depuis les dernières guerres. Ils ont tendance, surtout ceux des jardins, à revendiquer dès le crépuscule du jour jusqu'au crépuscule de la nuit. A la saison des fruits, des cerises pour mieux dire, ils exigent, et la moitié de la production leur revient probablement par contrat. Quand on cueille les cerises, ils volent autour de l'arbre en poussant des cris séditieux. En hiver ils admettent la maison, mais comme un bureau d'assistance sociale. Ils diffèrent des humains en ce sens qu'ils se montrent à peu près courtois. Le matin, quand nous ouvrons les volets sur un paysage de neige, le pinson qui habite un vieux cognassier devant la porte jette un cri, un seul cri doux et bref, puis il rentre sa tête dans ses épaules en s'acagnardant entre les branches nues de ce vieil arbre dont une partie du tronc fut grignoté en 1936 par les chevaux barbe des spahis de Senlis en manœuvre dans le pays. Dès que la nuit commence à prendre ses aises, les hulottes, les chouettes, les hiboux et le Grand Duc du lieudit : Les Archets, annoncent leur présence dans le paysage par leurs cris de ralliement, imités par les Chouans. Quelques notes pures se confondent avec le chant unique des crapauds. Ces chœurs l'emportent sur ceux de la radio que les volets clos rendent plus discrète. Rien ne ressemble, étant donné l'état actuel de la musique, à ces confidences mélodiques de ces oiseaux à tête plate, à oreilles de chat et à nez de perroquet frileux. De les entendre n'encourage guère le travail d'un écrivain dont l'oreille est toujours tendue vers le téléphone, c'est-à-dire vers Paris, la ville nourricière.

Lorsque je confiais à Nino Frank le souci de me poser des questions sur ce qui se passait sur les plus hautes branches, je pensais à celles de mon clos. En vérité, il s'agissait des arbres des jardins de la nuit qui poussent dans les insomnies des hommes dont la tête

est chaude et les pieds froids. C'est dans ce climat que Jeanne du village de Domrémy tressait des chapeaux de fleurs sous le pommier de Sainte-Marguerite, l'interprète la plus efficace de la poésie populaire de ce temps-là. La campagne est toujours riche en voix qu'aucune industrie ne peut rendre prisonnières, même dans une bonne intention. Les disques qui tentent de reproduire les chansons des oiseaux, afin d'en comprendre le bien-être ou la peur, sont déplorables. Si le rossignol meurt en cage, dit-on, il en est de même pour sa voix qui ne résiste pas à la captivité dans les microsillons les plus soignés. Il faut une patience d'ange, ou plus simplement il faut vivre à la campagne, pour extraire un sujet d'article des bruits variés qui composent l'élément sonore d'un congrès d'oiseaux. Les plus mélancoliques et les moins bavards sont les rapaces nocturnes. Leur cri est semblable à un remords qui traverse les espaces pour se heurter contre les volets en bois plein. Ces couplets sans refrains ne supportent pas la critique. Les vedettes gardent l'anonymat, ce qui peut paraître curieux; car, pour l'ordinaire, ceux qui sont doués pour annoncer le malheur aiment bien en tirer vanité. Quand j'étais plus jeune et que j'attendais le petit train d'intérêt local pour me rendre à Paris, c'était presque au petit jour que je suivais la route de la colline qui accédait à la gare. De ce haut lieu je pouvais dominer la vallée en surgissant du brouillard qui la recouvrait d'une sorte d'écume cotonneuse. Je ne voyais plus les toits du village et la vie humaine était abritée sous un suaire désagréable à contempler. D'entendre le cri obsédant des hulottes, des chats-huants, m'incorporait dans leur médiocre vêtement de plumes usées, des nippes de clochards de la nuit et de l'aube, ce qui est encore plus écœurant. Les appels des chouettes se répondaient de boqueteau en boqueteau; c'était comme le signal réglementaire des fantassins anciens, alignés le long du front de bandière, le lugubre : « Sentinelles, prenez garde à vous! », qui n'annonçait rien de bon. Prenez garde à quoi? pensais-je en m'efforçant de penser comme une chouette. Au soleil? Au réveil des hommes? Aux affiches de mobilisation? A la circulation dans les rues? C'est donc dégoûté de moi-même et des autres, par association d'idées, que j'entendais haleter le petit train qui sifflait à pleins poumons au carrefour des routes. Paris m'attendait et ses hulottes perchées sur les plus hautes branches de l'arbre généalogique de cette cité dont la présence tourmente les adolescents comme les grands abysses tourmentaient mon adolescence jusqu'au jour très récent où j'appris que par quatre mille mètres de fond on découvrait des crevettes. Par quatre mille mètres de fond à Paris, on rencontre des éléments de vie beaucoup plus surprenants. Mais il faut, avant

de parvenir à ce résultat, plonger à quatre mille mètres en soi-même, aller jusqu'au fond de sa personnalité. Il ne m'appartient pas d'énumérer ce qu'on peut y trouver, mais cela ne ressemble pas à des crevettes.

Si de vivre sa vie à la campagne paraît à bien des gens une chance d'apaisement dans la tradition de tout ce qui semble apaisant pour l'art de vivre, il n'en est pas moins certain que cette opinion porte dans son optimisme apparent bien des simulacres. La campagne — ce qui en reste — contrôle sévèrement les rumeurs du monde. Les rapaces du Bois-Rigaut les sélectionnent et les réduisent au même dénominateur dans un cri à l'usage des écrivains, un cri doucereux telle une pilule enrobée de sucre. On l'avale par la fenêtre ouverte à l'heure du « couchant des cosmogonies », celles de Jules Laforgue. Ces oiseaux de la campagne parlent correctement leur langue comme les Tourangeaux le français. Les merles de la vallée, ceux des friches qui ont remplacé les vignes, chantent dans la tradition. Il n'en est pas ainsi pour les merles qui vivent sur les pelouses des jardins de Paris et qui grasseyent en sifflant, en exagérant souvent l'accent de Belleville. Ce n'est pas ennuyeux de les entendre, à la condition de posséder cette discothèque imaginaire qui est celle des souvenirs. C'est à ce moment que le disque rejoint l'art littéraire. Mais la mission de la littérature est peut-être de donner des souvenirs à ceux qui en sont privés. Le pittoresque de l'avenir est composé de souvenirs anticipés. Si les hommes parviennent un jour ou une nuit à atteindre cette galaxie qui me préoccupe ils ne tarderont pas à y retrouver leurs souvenirs sentimentaux mêlés aux obscénités qui proviennent des métaux homicides et des appareils qui en garantissent les utilisations. L'Apocalypse de saint Jean confie ses « pronostications » et leurs images à cette artillerie sans pointeurs, cette artillerie automatique sans responsabilité morale. Le ciel de minuit au-dessus de la plus humble des communes est lourd de mauvaises intentions : il fait peser sur les épaules des rêveurs en chemise de nuit qui prennent l'air à leur fenêtre une épaisse inquiétude : celle d'obtenir la connaissance de leur inutilité. Les uns écrivent des livres que personne ne lit; d'autres composent des chansons d'alarme que personne ne chante. Toutes ces inquiétudes jointes aux hasards d'une vie quotidienne parfois mal rétribuée peuvent créer un genre lyrique puissant mais informe, celui des chanteurs silencieux. Ces troubadours n'ouvrent pas la bouche. Ils regardent en eux-mêmes afin d'y découvrir, comme dans un miroir, la petite parcelle de ciel qui leur est louée. On ne sait pas très bien le titre de leur chanson et on ne désire pas tellement le

connaître. En somme, les uns, les autres et moi-même nous sommes mous et plaintifs, incapables d'inventer un véritable art d'agrément.

Pierre Mac Orlan
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

UN HEROS DE NOTRE TEMPS. — On imagine sans peine la réponse de beaucoup à la lecture du livre de M. Louis Pauwels (1) : ce *Monsieur Gurdjieff* est un thaumaturge entre mille, et ses disciples des naïfs parmi les millions de ceux qui, à toute époque, s'en sont remis, s'en remettent, s'en remettront à un imposteur habile du soin de lever pour eux un coin du voile d'Isis. La crédulité humaine, ajouteront-ils, n'a pas de bornes. (L'incrédulité non plus, d'ailleurs, et ils ne s'en rendent pas compte, c'est grave.) En bref, ils liront l'ouvrage de M. Pauwels comme on lut, en d'autres temps, ce qui se rapportait à Cagliostro dans les *Mémoires* prétendument attribués à la marquise de Créqui. D'autres, plus sérieux, s'inquiéteront. Déjà, M. François Mauriac s'est plaint que de bons esprits et des âmes choisies fussent ainsi séduits par le démon. M. André Rousseaux a donné la discipline aux benêts, charitablement (2). La critique catholique a reçu le renfort de la critique académique et rationaliste : M. Robert Kemp se fâche au point qu'il en oublie de citer l'un de ces adages latins qui confèrent tant de relief à ses chroniques (3). Du côté des disciples de Gurdjieff, l'émoi, l'inquiétude, le mécontentement seront-ils moindres? On en doute. M. Pauwels avoue qu'il lui fallut déjouer une véritable conspiration du silence : on lui refusa des documents, le droit de publier certains textes. On craignait de sa part une violation de tabernacle. Et dans la mesure où il fut séduit par les « idées » de Gurdjieff, il prend, aux yeux des fidèles, figure de défroqué. C'est qu'ici, bien entendu, il ne s'agit pas de thaumaturge ni de thaumaturgie : il s'agit d'un Maître, d'un Mage, et d'un « Enseignement ».

Au vrai, si l'on se rapporte à l'étymologie (on devrait s'y rapporter davantage), le mot thaumaturge signifie « faiseur de miracle ». Gurdjieff ne me paraît pas avoir prétendu à quelque multiplication des pains ou résurrection de Lazare : une dame

(1) *Monsieur Gurdjieff*, par Louis Pauwels, Ed. du Seuil.
(2) Dans *Le Figaro Littéraire*, 6 mars 1954.
(3) Dans *Les Nouvelles Littéraires*, 18 mars 1954.

assure bien qu'il la viola à distance (!), et d'autres qu'il était doué pour la bilocation, laissons dire les dames mystiques et les catéchumènes extasiés. Ecoutons plutôt Gurdjieff lui-même : « Je ne peux pas vous développer », disait-il à ses disciples, « je peux créer les conditions dans lesquelles vous pouvez vous développer vous-mêmes. » Voilà qui est modeste. Au plus, reconnaîtra-t-on à Gurdjieff un pouvoir magnétique. En revanche, qu'il soit « mage », oui. Mage vient, à travers le grec et le romain, d'un vocable sanskrit qui signifie « grand ». Or Gurdjieff fut grand, n'en déplaise aux croyants du *Figaro* et à M. Homais. Je regarde les trois photographies du livre de M. Pauwels : trois Gurdjieff, si l'on veut, l'un relativement jeune, l'autre touchant à la vieillesse, celui-ci soutenant le poids de l'âge comme un athlète forain ses haltères. Il y a du lutteur de foire, d'ailleurs, chez cet homme. (Mais songez aussi au poitrail de M. Claudel, qui orna nombre de livres!) Il y a aussi du marchand de tapis chez Gurdjieff. (Souvent il se fit passer pour tel, afin de dépister les importuns.) Puis on monte d'un échelon : ces épaisses moustaches, elles sont de Tarass Boulba, le vieux patriote cosaque comme on se le représente grâce à Gogol! Enfin, il y a la demi-coupole du crâne, et ce regard, ce regard qui vous suit, poursuit, ne vous laisse pas seul, pas en repos... Trois photographies, et dans chacune trois Gurdjieff. L'on retrouve les trois dans la vie de l'unique Serge Ivanovitch. On songe au portrait de Joseph Balsamo que Lavater fit à Gœthe : « ... Un bloc de solidité compacte malgré les différences, un monument dont la masse formidable s'impose à l'attention. »

Prodigieuse vie, par laquelle, déjà, il serait grand. De ce point de vue, il a été le monstre du Loch-Ness de ces dernières semaines. Une aubaine pour le journalisme! On le croise partout. D'abord, dans un séminaire, où il est le condisciple de Staline. Après des études de prêtrise et de médecine, le voici parcourant les lieux sacrés (et secrets) de l'Orient : il s'initie aux plus anciennes doctrines ésotériques, aux mystères de la religion thibétaine, au Bouddhisme; il devient précepteur du Dalaï-Lama, tout en servant d'agent au gouvernement tzariste. A la veille de 1917, fort de la « connaissance » acquise en Asie, il groupe autour de lui, à Moscou, ses premiers adeptes. La révolution éclate, il gagne le Caucase, crée à Tiflis un « Institut pour le développement harmonieux de l'homme ». Cependant, il a formé des disciples, parmi lesquels Ouspensky qui exposera l'essentiel de la doctrine de Gurdjieff dans deux livres : *Fragments d'un enseignement inconnu* (4) et

(4) Editions Stock.

L'homme et son Evolution possible (5). Maintenant voici Gurdjieff à Berlin, à Londres. Dans la capitale allemande, il se lie avec Karl Haushofer, le futur théoricien national-socialiste de la géopolitique; il lui conseillera de choisir pour emblème la swastika inversée : Hitler, donc, tiendrait la croix gammée de Gurdjieff, et sans doute Hitler aurait-il été, par le même Haushofer, averti des mystères contenus dans les grimoires du Thibet... Est-ce vrai? Bah, on ne prête qu'aux riches. Et Gurdjieff est un magnat de l'aventure.

En 1922, Gurdjieff s'établit en France, achète le Prieuré d'Avon, près de Fontainebleau, et y crée un nouvel « Institut pour le développement harmonieux de l'homme ». Mais, deux ans plus tard, à la suite d'un accident, si je ne me trompe, Gurdjieff abandonne le Prieuré. Il s'installe à Paris, rue des Colonels-Renard, XVII[e] arrondissement. Là, les disciples avancés dans l'enseignement seront conviés à la lecture des écrits du Maître : lecture de manuscrits déroutants, à la fois cocasses et sérieux, où s'entrecroisent fables, plaisanteries et conseils dans un ensemble de « haulte gresse » (Rabelais, d'ailleurs, n'est pas si loin). Parfois, le Maître convie ses disciples à des banquets : on y consommait, paraît-il, des nourritures venues des quatre coins du monde, et avec lui on portait des toasts aux « idiots » répartis en différentes espèces : les idiots simples, les idiots au carré, etc. Coupons court. En 1949, âgé de quatre-vingt-trois ans, meurt George Ivanovitch Gurdjieff. Il aurait alors dit à ses disciples cette ultime phrase : « Je vous laisse dans de beaux draps... » Phrase terrible, en vérité.

Tel est, fort abrégé, le « roman » de Gurdjieff. M. Louis Pauwels le fait revivre à travers les témoignages qu'il a eu le bon goût (et la prudence) de ne pas réécrire toujours, et l'un de ses mérites, je crois, est d'avoir su donner la parole aux autres. Quoi qu'il en soit, compte tenu de certaines affirmations douteuses, et la fiction remplacerait-elle la réalité parfois, l'aventure terrestre de l'homme Gurdjieff est prodigieuse, elle fait pâlir celle d'un colonel Lawrence. Mais l'importance de l'ouvrage réside ailleurs. Il se pourrait même que Gurdjieff et son Enseignement soient d'une importance toute secondaire en comparaison des mobiles qui conduisirent de si nombreux esprits — et des esprits d'une incontestable qualité — vers Gurdjieff et ce qu'il représentait. Libre à d'aucuns de tenir Gurdjieff pour « un misérable charlatan » (M. Kemp, *dixit*). Ce n'est pas mon opinion, mais en

(5) Editions Richard Masse.

admettant que ceux-là aient raison, le problème ne se trouve pas modifié. Gurdjieff et les « instructeurs » formés par lui ont enseigné des hommes et des femmes qui n'étaient pas des santons « ravis » de crèche provençale. Voulez-vous des noms? M. Pauwels nous donne une liste (exhaustive?) où figurent, entre autres, Alfred Orage, le célèbre critique littéraire anglais, F. Lloyd Wright, Aldous Huxley, Arthur Kœstler, Mme Tchekov, Georgette Leblanc, Katherine Mansfield, Luc Dietrich, Paul Sérant, Louis Jouvet, Pierre Schaeffer, René Barjavel, René Daumal... L'affiliation de certains n'est pas toujours prouvée. D'autres ont apostasié. Soit. Néanmoins, tous ont pris en considération ce qu'on leur proposait. Il fallait bien que cela répondît, fût-ce partiellement, à ce qu'ils cherchaient, espéraient, exigeaient. Le phénomène Gurdjieff dépasse Gurdjieff. Je ne crois pas interpréter mal la pensée de M. Louis Pauwels : ce qui lui importe, c'est de recenser la famille d'esprits susceptibles d'être requis ou seulement touchés et intéressés par des expériences semblables à celle de Gurdjieff.

Que désirent de tels esprits? On pourrait répondre en quelques mots : ils veulent savoir ce *qui est* et *s'ils sont* les uns et les autres persuadés qu'ils ne sauront pas ce qui est s'ils ne parviennent pas à savoir « qui » ils sont. Tous éprouvent un sentiment insupportable d'aliénation : on les écarte d'une évidence secrète, et les religions historiques sont les premières à les en écarter, à la masquer, cette évidence, dans les fumées énervantes de l'encens. Il leur faut, pour reprendre l'expression de Nerval dans *Aurélia*, percer « ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible ». A juste titre, ils ont la conviction que certaines traditions primordiales, toujours vivantes, possèdent encore « une » vérité dont la connaissance ésotérique n'a cessé d'être oblitérée par l'exotérisme intéressé des cultes. Qu'un homme comme Gurdjieff, instruit (même ses détracteurs le reconnaissent) de ces traditions, se présente à eux, ils l'écouteront, voire le suivront, le tiendront pour Maître, et somme toute ce sera justice, puisque les diverses religions ont choisi de voiler leurs sources aux yeux de la masse des croyants. Pourtant la volonté de connaissance ne se réduit pas à un sentiment religieux inapaisé ou mal apaisé : elle est une forme, assurément, de la volonté de puissance. A moins de céder (comme il arrive si souvent) aux tentations d'une infantile magie noire, elle est énergie, exige l'énergie. Baudelaire rêvait d'écrire un « traité de dynamique morale » : ce traité eût servi d'ouvrage de fond à toute volonté de connaissance.

Cette énergie doit s'exercer sur le chercheur lui-même. Il ne connaîtra rien s'il ne se connaît, s'il ne découvre, dans la confusion

mouvante d'un moi soumis aux moindres fluctuations de l'existence, le moi véritable, statique, capable de maîtrise. Je cite Pauwels : « Est-ce que je suis réellement? Est-ce que l'homme n'est que le lieu d'un perpétuel défilé de sentiments, d'humeurs, d'envies, d'idées, de souvenirs, le tout brassé selon des mouvements quasi mécaniques? Est-ce qu'il n'existe pas, derrière mon moi très illusoire, un moi situé hors de ce lieu de passage, un moi vraiment libre? Tout ce que je crois faire, en réalité, *m'arrive*. Cela m'arrive exactement comme « il pleut » ou comme « il gèle ». Je pense, je lis, j'écris, j'aime, je déteste, j'adhère à tel parti, à telle philosophie, à telle église, je me lance dans telle action, dans tel combat, dans telle recherche, mais, en vérité, tout cela *m'arrive*, je suis tiré par de multiples ficelles... » (p. 14). En d'autres termes, je suis une machine. Une machine possède-t-elle une âme? Non. Une machine déchiffre-t-elle des arcanes? Non. Une machine peut-elle *savoir?* Non. La première tâche est donc de se soustraire à la passivité machinale, de se « dé-mécaniser ». Autrement on ne sera pas « un homme », on sera un appareil humain, semblable à ces appareils de café, dont certaines parties s'éclairent et tintent quand une bille frappe un de leurs pôles électrisés. Il ne s'agit pas, on le voit, d'une recherche de l'existence. Il s'agit, au contraire, d'une quête de l'essence.

Cette découverte du « moi » permanent et unique, sans quoi la connaissance ultérieure est impossible, constituait la tâche initiale que devaient accomplir les disciples de Gurdjieff. Il fallait parvenir à un décrassage total des automatismes : le corps et l'esprit ne devaient plus se laisser aller, mais obéir, se soumettre pour commander. Des exercices multiples servaient à cette fin. M. Pauwels et les témoins cités par lui nous en donnent de multiples exemples : « ... Nous savons faire les plus gros travaux; nous savons aussi mouvoir le bras gauche sur un rythme différent de celui du bras droit. Battre la mesure à quatre temps du bras droit et à trois temps du bras gauche simultanément » (p. 165). Etc. Ne souriront que ceux qui ignorent combien la maîtrise sur le corps développe les pouvoirs psychiques. Chez Gurdjieff, d'ailleurs, les travaux manuels, les exercices rythmiques, les danses s'ajoutaient aux exercices mentaux. Citons encore Pauwels : « On nous demandait d'avoir, dans la journée, à telles ou telles heures, et pendant le plus longtemps possible, la sensation de notre bras droit. Il importait peu de « faire attention ». Pour sentir et *connaître* mon bras droit, de l'épaule aux ongles, tandis que je voyage dans le métro, que je lis mon journal et quels que soient mes désirs, mes joies et mes peines du moment, il me faut obtenir

une dissociation de ce que je nomme communément ma personne, et c'est dans cette dissociation que réside l'exercice... Dans l'effort que je fais pour garder la sensation de mon bras droit, il y a un effort pour me tenir à distance du monde extérieur comme de moi-même et, à cette distance, je vois *objectivement* ce qui se passe en moi et hors de moi, je rétablis ce spectacle dans sa réalité pure... En même temps, cet effort apparemment dérisoire a commencé de faire naître en moi un grand *Je* derrière les mille petits *je* agités, identifiés, aspirés. Une certaine substance s'est déposée en moi, un minuscule grain *d'être.* »

Ces exercices de *rappel* de soi, bien entendu, faisaient partie du b a ba. On en était encore à la Maternelle, fort loin du cours de métaphysique. Pauwels lui-même avoue n'en pas avoir dépassé le niveau. Il ne put le dépasser : le *travail* d'apprentissage le conduisit à l'hôpital, malade, sur le point de perdre un œil, — et désespéré. Ici commence le procès. Nous allons entendre les dépositions des témoins à charge, et celles des témoins à décharge. Encore qu'il prétende ne pas juger, Pauwels se range parmi les premiers, malgré son admiration pour Gurdjieff, et malgré une espèce de nostalgie...

Les critiques de Louis Pauwels, ce qu'elles ont de fondé, l'influence de « l'Enseignement » de Gurdjieff sur de nombreux écrivains d'aujourd'hui, et comment le succès d'une telle thiase éclaire l'histoire contemporaine des idées et de la sensibilité, voilà ce que nous tenterons d'étudier dans notre prochaine chronique. Le sujet est trop grave pour qu'on se satisfasse d'un examen rapide.

Max-Pol Fouchet.

Le navigateur, par *Jules Roy;* in-16, 216 p., 390 fr. (Gallimard). — Un beau roman, où le langage et le récit sont parfaitement accordés, pleins et denses, sans bavures, sans mauvaise graisse. Les thèmes, le ton? Les mêmes que ceux de *La vallée heureuse,* de *Retour de l'enfer;* la même dureté, la même qualité virile de sensibilité; la même grandeur, atteinte au prix d'un refus très scrupuleux du vocabulaire de la grandeur (c'est ce scrupule qui manquait dans *La bataille dans la rizière;* mais d'autres raisons jouaient, circonstancielles). Pourquoi donc ce roman? Parce que — du moins on l'imagine — les récits de l'expérience directe manquaient, aux yeux de l'auteur, de leur accomplissement naturel : l'ordre normal des choses ne comportait pas qu'il revînt. Le roman finit mal : voilà le romancier enfin libéré. Une fois de plus, un beau roman se trouve être un roman qui apure un compte secret de compensation; mais cela, c'est du roman sur un roman. — S. P.

La face, par *Pierre Boulle;* in-16, 260 p., 480 fr. (Julliard). — Le précédent roman de M. Pierre Boulle était excellent; il s'appelait *Le pont de la rivière Kwaï.* — S. P.

L'erreur, par *Jean Daniel;* in-16, 180 p., 320 fr. (Coll. « Espoir », Gallimard). — Le roman commence très bien : Blida, l'insolente jeunesse, l'égoïsme de la joie; langage serré et propre, rythme sûr. Ces qualités se perdent bientôt dans des analyses assez fumeuses que le caractère du héros et de ses amis portent mal. — S. P.

La belle embellie, par *Yvon Audouard;* 14 × 19 cm, 256 p., 450 fr. (Pierre Horay). — J'aime bien Yvon Audouard, bien sûr. Mais plutôt dans d'autres exercices. — S. P.

La Boîte à Merveilles, par *Ahmed Sefrioui*, in-16, 192 p., 390 fr. (Editions du Seuil). — L'enfance est un monde exquis, mais combien plus encore lorsque l'enfant qui y vit est un petit habitant de Fez. Au merveilleux de son âge s'ajoute le merveilleux de sa race. J'ajouterai que ce merveilleux, comme dans les Mille et Une Nuits, ne se distingue pas de la réalité. Loin d'être une compensation aux malheurs de l'existence, il accompagne la vie quotidienne. Mêlé aux mœurs patriarcales, aux disputes, aux drames domestiques, il est familier, drôle, naturel, en aucun instant fabriqué. Un livre de souvenirs, aussi précis et sincèrement humain, cela se marque d'une pierre blanche. — G. P.

Le Piège, par *Jean Duvignaud*, 230 pages, 500 fr. (Ed. Gallimard). — Jean Duvignaud a des idées sur la « difficulté d'être », le faux et le vrai, le mortel et l'éternel qui se mêlent inextricablement dans l'existence. Il possède aussi un sensibilité très vive et excelle à créer des atmosphères envoûtantes. Son style haletant, haché, assez proche de celui de Malraux, l'y aide. Mais ôtez toutes ces qualités, vous vous apercevrez qu'il manque à ses nouvelles quelque chose d'essentiel : le sujet. Le décor est planté, le commentaire va son train. C'est de l'impressionnisme et de l'intellectualisme qui n'ont pas trouvé la fameuse petite branchette de Stendhal pour « cristalliser ». Peut-être faudrait-il mettre à part le premier récit qui, lui, est « une histoire ». — G. P.

Neige sur un Amour Nippon, par *Paul Mousset*, 283 p., 480 fr. (Ed. Grasset). — En marge de la guerre de Corée, un amour pour une insaisissable Japonaise et un autre amour pour une trop saisissable Américaine. Le sujet d'un roman exotique classique et le sujet d'une nouvelle comique péniblement amalgamés. Et le Japon d'aujourd'hui? Un désordre facile à évoquer; quelques jugements conventionnels. Mousset, qui est correspondant de guerre, ne sait-il donc rien de plus que ce qu'il envoie, par dépêche, à son journal? Ou peut-être s'imagine-t-il que le romancier qu'il veut être ne peut rien devoir à l'envoyé spécial? Mousset est aussi de ces écrivains, de plus en plus nombreux, qui utilisent l'imparfait comme temps narratif. — G. P.

Les Abandons, par *Jean Guirec*, in-16, 256 p., 390 fr. (Ed. Albin Michel). — Ce roman pourrait se résumer comme suit, à la manière d'Aristote : A aime B, B aime C, C aime D, D aime A. La littérature est pleine de ce genre d'imbroglio. Guirec ne s'y perd pas. La psychologie de ses personnages est vraisemblable. Le thème de la culpabilité qu'il traite en analysant leurs actes a de l'intérêt et de la grandeur. On regrettera seulement que l'auteur ait cru bon de s'identifier trop intimement avec certains de ses héros. Il est peut-être généreux de comprendre tout le monde, mais il est évident que le tragique des situations en souffre. Plus personne n'a raison ni tort. Les angles disparaissent, le dessin des caractères s'estompe. J'éprouve bien de la pitié, mais où est le drame? Escamoté. — G. P.

La Prise du Pouvoir, 288 p., 500 fr. (Ed. Gallimard); **La Pensée Captive**, 334 pages, 650 fr. (Ed. Gallimard), par *Czeslaw Milosz*. — Je ne sais si la publication simultanée de ces deux livres est fortuite ou non. Mais il est clair que tous deux se complètent. *La Prise du Pouvoir*, qu'il faut lire d'abord, est la peinture largement esquissée de la tragédie qu'a vécue la Pologne entre 1944 et 1945. Montage rapide de bandes d'actualité, enchevêtrement de destins individuels saisis dans la même tourmente. Il y a quelque chose de presque trop impressionniste dans cette évocation. Non par souci d'art, mais au contraire par anti-esthétisme volontaire. L'auteur est encore trop proche des événements qu'il raconte pour ne pas avoir honte de les utiliser à des fins romanesques. Il se contente de les sauver de l'oubli, tels qu'il les a connus.

Les mêmes scrupules d'honnêteté se retrouvent dans *La Pensée Captive*. Milosz s'en tient à peu près strictement au problème que pose l'existence des intellectuels dans les démocraties populaires. Il renseigne par des exemples sur lesquels ses analyses prennent sans cesse appui. Il réfrène son imagination, modère ses sentiments, se méfie même de sa propre intelligence. Ni apocalyptique, ni polémique, ni orgueilleusement logique, comme tant d'œuvres d'aujourd'hui dirigées contre l'Est, son essai est un recueil de faits et de remarques psychologiques qui, dépassant de beaucoup la querelle politique, pourraient se résumer dans le

titre : l'homme en état de mutation. Sujet extraordinaire, d'autant plus émouvant que l'auteur, en même temps qu'il décrit cette mutation, la subit et simultanément refuse de la subir lui-même. On se croirait au chevet d'un malade que se disputent plusieurs médecins. Il ne sait pas, et nous ignorons avec lui, où est la mort, où est la santé. Nous interrogeons des symptômes. — G. P.

Paris, à nous deux! par *France Roche;* 15 × 20 cm, 204 p. (coll. « Toute la ville en parle », Amiot-Dumont). — Petit manuel d'arrivisme pour les Rastignac d'aujourd'hui, mâles, femelles ou du troisième sexe. Plaisant, et non sans pertinence. — S. P.

Visages français, par *Edmond Jaloux,* avant-propos par Henri Mondor; in-16, 256 p., 450 fr. (Albin Michel).— La préface du professeur Mondor est toute de finesse et de nuances. Quant aux études ici réunies, elles montrent bien les qualités et les défauts de la critique de Jaloux. Chez lui la distinction nuisait à la force de l'esprit; cela est naturel; du moins cette distinction s'épanouissait-elle avec délicatesse. Sur Balzac, sur Baudelaire, par exemple, on a été plus loin; du moins la sensibilité de Jaloux le mettait-elle sur la bonne voie à l'heure où tant d'autres erraient encore. — S. P.

Comprendre et inventer, *essai sur la Connaissance,* par *Bernard Grasset,* avant-propos de Jacques Chevallier; 11 × 17 cm, 184 p., tirage limité à 2.989 ex. (Grasset). — de l'avant-propos disons, avec une pesante discrétion, que nous ne dirons rien. Quant à l'essai, Bernard Grasset a eu la coquetterie de traiter un sujet de dissertation pour bac de philo; mais à sa manière. Contrairement à l'usage, il rapproche plutôt qu'il ne les oppose les deux actes de comprendre et d'inventer — menant « de front des consultations, des lectures et des réflexions personnelles », et conduisant « ces réflexions comme un récit ». Dans un tel sujet, n'est-il pas sur ses terres? — S. P.

La tyrannie ou la paix, par *Jean de Fabrègues,* préface de Michel Riquet, S. J., 14 × 21 cm, XII, 180 p. (coll. « Liberté de l'Esprit », Calmann-Lévy). — La question ne date pas de la bombe atomique : Ferrero parlait déjà de « guerre hyperbolique » en 1930, et Foch avant lui de l' « allure déchaînée » qui caractérisait les guerres modernes. — L'idée centrale du livre, me semble-t-il, c'est que l'erreur de l'homme d'aujourd'hui est de confondre ses *pouvoirs* avec la vraie *puissance.* Les pouvoirs humains s'emballent et ne peuvent conduire qu'à leur propre destruction. M. de Fabrègues préconise la solution catholique : c'est une solution, mais seulement une des solutions possibles. Du moins ce livre est-il de ceux qui contribuent à situer exactement le problème moral et spirituel qui est celui autour duquel nous tournons tous — et à le situer comme non insoluble, ce qui est capital. — S. P.

Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, par *Paul Robert,* fascicule 11, *D* à *Démancher;* 23 × 31 cm, 96 p. (« Société du nouveau Littré », Presses universitaires de France). — Le Robert — puisque, malgré les résistances, on commence à dire le Robert comme on dit le Littré — le Robert s'engage dans son tome II. On pourrait y trouver et on n'y trouve pas encore le mot *dactylogramme,* auquel Georges Duhamel, si je ne me trompe, voudrait donner existence; et en effet les noms anciens ne conviennent pas à cet objet nouveau; mais l'usage ne s'est pas encore étendu. Je n'ai pas trouvé (ai-je mal cherché?) *bord d'attaque* dans le tome I; signalé pour le supplément. Mais, puisqu'il ne s'agit pas d'un dictionnaire historique, on ne trouve pas et on ne doit pas trouver des mots comme *athéiste,* qui n'a pas tenu devant *athée,* ou le curieux *s'apparesser* qui se rencontre dans Hérault de Séchelles et n'a pas vécu. — S. P.

Confidences, par *Marcel Jouhandeau;* 11 × 16,5 cm, 128 p., tirage limité à 950 ex., 350 fr. (Gallimard). — Ce petit livre, présenté comme un charmant bibelot, donne le texte d'une conférence faite à Limoges le 7 octobre 1953. Ce n'est donc pas du Jouhandeau « concentré »; mais on y trouve des traits qui éclairent son œuvre et sa recherche d'une manière utile et souvent neuve. — S. P.

Dialogues avec Monsieur Pouget, par *Jean Guitton.* 1 vol. in-8° couronné avec 4 hors-texte, 495 fr. (Grasset, « Eglise et Temps présent »). — L'inoubliable « Portrait de Monsieur Pouget » fait ouvrir ce volume avec l'espoir de trouver de nouvelles touches à l'image du vieux Lazariste. Au vrai, il s'agit de dialogues posthumes et imaginaires, sur des thèmes tels que la Multiplicité des mondes, le Mal, le

Christ des Ecritures. Conversations à bâtons rompus, avec les tournures mêmes de phrases de M. Pouget, sa « façon de ne jamais répondre à rien, semblable aux oracles », mais d'être une réfutation puissante par sa « manière d'être ». Bergson (dont le témoignage est cité ici) était si frappé des propos de l'exégète qu'il se disait, écrit-il, « ce doit être la vérité tellement c'est simple ». On trouve dans ce livre, d'une écriture très humaniste, de précieux inédits : récit d'une entrevue de J. Guitton avec Loisy, nouvelle version de l'entretien Pouget-Bergson, surtout des « logia » du vieux maître aveugle, recueillis pieusement par son disciple. — M. M.

POÉSIE

LE BOUQUET INUTILE, par *Jean Pellerin* (Gallimard) ; SEIGNEUR DE MON PLAISIR, par *A.-P. Garnier* (Garnier) ; AMOUR, par *Charles Forot* (Le Pigeonnier) ; TRIADE, par *Pierre-Louis Matthey* (Mermod). —. C'est une grande joie que m'a causée la récente édition du *Bouquet Inutile* de Jean Pellerin, augmentée de plusieurs poèmes et remarquablement établie par Yves-Gérard Le Dantec. De même que la séduisante *Verdure Dorée* de Tristan Derème, le *Bouquet Inutile* était, en effet, épuisé depuis quelques années; et il me semble excellent qu'on puisse de nouveau se procurer cet ouvrage où, dans une forme classique, la vie moderne est si bien chantée.

Personne n'a mieux parlé de Pellerin que Francis Carco dans l'admirable préface qui orne ce recueil et qui date de 1922, et c'est avec la pertinence la plus décisive que le poète de la *Bohème et mon Cœur* insiste sur la pudeur, la clairvoyance et le stoïcisme de l'auteur de *Familières* et de la *Romance du Retour*. Le masque de l'ironie, cher au savant lyrique du *Bouquet Inutile*, a dissimulé à de nombreux critiques son vrai visage, mais le ton désenchanté de vers nostalgiques et profonds comme ceux-ci ne saurait tromper :

Ecartez les mots que j'aimais
De votre bouche lasse.
Le dieu nous parle à voix trop basse :
On ne l'entend jamais.

Les vers inédits n'offrent rien d'exceptionnel, et il faut chercher les meilleurs poèmes de ce livre plus émouvant qu'aimable dans les pièces rassemblées sous les titres de *Déplacements et Villégiatures*, de *Syrène* et de *Pipes* et dans les quarante-trois dizains de la *Romance du Retour*, d'abord intitulée *Complainte du Soldat qui revient de Guerre*. Cette surprenante romance, où il est tracé un brillant tableau de notre capitale en 1919, reste, après trente-

cinq ans, un chef-d'œuvre authentique, ainsi qu'en témoignent une quinzaine de strophes entre lesquelles ces deux-ci :

J'ai pleuré par les nuits livides
Et de chaudes nuits m'ont pleuré.
J'ai pleuré sur des hommes vides
A jamais d'un nom préféré.
Froides horreurs que rien n'efface!
La terre écarte de sa face
Ses longs cheveux indifférents,
Notre vieux monde persévère.
Douze sous pour un petit verre!
Combien va-t-on payer les grands?
. . . . . .
O tristesse des parapluies,
Bourgeois tièdes et constipés,
Bonnet de coton qui s'ennuie
Sur un Ubu morne et grippé!
Shirting et pilou de ces dames,
Bassesse ingrate de ces âmes,
Habitudes, raisonnements,
Oui, c'est pour ces larves sans charme
Que Pellerin porta les armes
Et dormit au cantonnement!

Ces vers aigus et très originaux en leur vibrante amertume ont des rapports avec certains poèmes de P.-J. Toulet et de Tristan Corbière; mais ils rapprochent encore plus Jean Pellerin, comme l'a noté Pierre Mac Orlan, du trop oublié Claude Le Petit et de François Villon.

Dans son dernier volume : *Seigneur de mon Plaisir*, uniquement écrit en vers de huit pieds, A.-P. Garnier a célébré sa Normandie natale et nous a dit, comme d'habitude, le charme de ses prairies, de ses bois, de ses chemins creux et de ses rivières. Il est retourné rêver aux jardins et aux vergers de son enfance, près de la maison où, sous l'auvent, grimpe une glycine, et, pour exprimer son bonheur et nous donner une leçon de sagesse, il a mêlé aux mots de tous les jours des termes anciens empruntés à la langue du XVI[e] siècle et au savoureux patois normand.

Ce mélange harmonieux est effectué avec cette mesure qui est une des principales qualités d'A.-P. Garnier et parvient ainsi à plaire, tandis que, fait sans discrétion, il aurait sûrement choqué. On doit donc remercier le poète des *Heures Dorées*, de la *Branche de Gui* et de *Tenui Avena* de l'avoir osé après l'avoir défendu dans

une importante introduction qui touche souvent au poème en prose et dont beaucoup de passages mériteraient d'être cités. A.-P. Garnier se montre dans *Seigneur de mon Plaisir* l'artiste amoureux de perfection que ses lecteurs ont goûté maintes fois, et la musique de ses vers a rarement été si fluide, si tendre et si pure.

Il est difficile de choisir un fragment dans ce long poème de soixante-douze sizains qui vaut autant par sa grâce naturelle que par sa fraîcheur de sentiment. Aussi me contenterai-je de recopier ici cette courte pièce liminaire :

Cueille le jour, les fruits, les roses.
Sache, d'un cœur toujours égal,
Vivre dans l'amitié des choses
Sous la bonté du ciel natal;
Et, quand aux champs l'épi blondoie,
Ou que la feuille aux vents tournoie,
Contemple l'arbre en son élan...
Un beau passé dort sur la douve.
Ton cœur en des chants le retrouve,
Au fil de l'onde, au fil de l'an.

Malgré le suave attrait de ces octosyllabes cadencés avec souplesse, je pense qu'A.-P. Garnier aurait tout avantage à ne pas trop abandonner l'alexandrin qui garda longtemps ses préférences et qui lui a servi pour composer ses meilleurs chants rustiques.

●

L'hommage offert en 1927 à Forot par ses nombreux amis débute par ces lignes de Valéry : « Rien ne me semble plus sympathique, plus sage, et en somme plus digne d'envie, que le mode de vivre et de produire que s'est fait dans son Vivarais Charles Forot. Il y compose à loisir de beaux vers; il y ordonne des éditions toutes pures, simples, aimables, et les destine aux amants de ces qualités. Il imprime ce qu'il aime; il aime ce qu'il imprime. Il serait doux d'être lui. » Le directeur des Editions et du Théâtre du Pigeonnier n'avait, en ce temps-là, publié que la *Ronde des Ombres*, emplie de riches promesses, et que cette exquise *Suite d'Automne* où il nous a confié sa douleur amoureuse avec une louable pudeur.

C'est seulement en 1932 qu'il nous révéla toute la puissance de ses dons avec ses *Odes* qui, loin de tomber dans un verbalisme conventionnel, sont le plus souvent marquées par un accent généreux dont la sincérité ne prête pas à discussion. Puis Forot nous

donna deux ans plus tard un recueil peut-être supérieur en sa diversité : *Charmes des Jours* où me retiennent avant tout quelques poèmes ensoleillés sur la Provence et la pièce vigoureuse et touchante où il fait prononcer à une jeune fille morte d'inoubliables paroles de confiance en les beautés de la vie.

Et, après deux plaquettes : *Epigrammes* et *Dix Sonnets*, parues en 1937 et 1946, voici que nous arrive *Amour*, un livre de stances où c'est une femme aussi, une femme ardemment amoureuse, qui nous crie sa passion en des vers audacieux, exaltés et brûlants :

Archer qui fais régner, quand tout suffoque et dort,
Au désert de midi la soif des terres sèches,
Soleil qui tiens soumis à ta menace d'or
Les mortels égarés dans le champ de tes flèches,

Comme un oiseau de feu la splendeur de ton jour
Planait sur mon désir et je criais : qu'il fonde!
Mais tes traits ont brûlé ma chair la plus profonde,
Soleil intérieur, flamme des dieux, Amour.

. . . . . .

Je rêvais mon bonheur, maintenant je le vis!
Mais, tandis qu'éperdue en tes bras j'en suis ivre,
N'as-tu pas le regret des êtres que tu vis
S'effacer, des amours qui moururent de vivre?

Ne sens-tu que mon sort est de te rendre heureux?
Demain sera plus beau qu'aujourd'hui si tu l'oses
Confier tendrement à mon cœur amoureux,
O toi qui m'as ouverte à la splendeur des choses!

Jamais Charles Forot n'avait encore atteint cette rigueur dans la flamme et cette acuité dans la plénitude qui l'apparentent à Jean-Marc Bernard et qui le rangent parmi nos plus attachants poètes de tendance classique.

●

Pierre-Louis Matthey, dont on a fêté en juillet 1953 le soixantième anniversaire, est depuis 1941, année de la publication d'*Alcyonée à Pallène*, considéré fort justement comme un des grands poètes de la Suisse Romande. Ses trois premiers recueils : *Seize à Vingt*, *Semaines de Passion* et *Même Sang*, parus de 1914 à 1920, nous apportaient déjà la preuve, dans une forme assez libérée, que chez lui la force verbale allait de pair avec une vive originalité.

Il se mit ensuite à traduire en vers mélodieux, avec une longue patience et une communion lyrique presque miraculeuse, les poètes

anglais célèbres, de Shakespeare et de John Donne à Dante-Gabriel Rossetti et à George Meredith. Ses traductions des *Chants de l'Innocence et de l'Expérience* de William Blake et d'un florilège composé des plus belles pièces de Keats s'imposent, en particulier, comme des modèles d'un genre aux difficultés quasi insurmontables; et j'imagine qu'il en a tiré un sûr profit quant à ses productions personnelles, et qu'elles sont à l'origine de son effort vers la perfection qui aboutit à des poèmes tels que *Chasse aux Métamorphoses, Déméter sous la Neige* et *Visite à Maurice Ravel* dont je ne puis citer hélas! que ces deux strophes :

Les orvets gaufrés de la soie
Glissent toujours sur tes coussins...
L'encre où la faux du jour tournoie
Vacille et veille en ses bassins...
Instants! Espiègles assassins!
Si telle draperie ondoie
Faut-il qu'épouvanté je croie
Au sang de ce reps à dessins?

La sonnette à falbalas d'ange
Tinte pour quel dortoir distrait?
Contre la gorge d'un portrait
L'orient d'une perle change...
L'automate aux tics de mésange
Ne se perd plus dans la forêt
De son mécanisme indiscret
Mais s'invente une sève étrange!
. . . . . .

Enfin, après son important *Choix de Poésies* édité chez Mermod en 1943, Pierre-Louis Matthey a publié *Vénus et le Sylphe*, fantaisie baroque d'un précieux raffinement, et cette substantielle *Triade* où le grave s'unit excellemment au familier et dans laquelle je me plais à reconnaître son chef-d'œuvre aussi bien pour sa musique pénétrante que pour sa mystérieuse et profonde inspiration.

Philippe Chabaneix.

Œuvres choisies et poèmes inédits, par *Valère Gille :* Renaissance du livre. — Une excellente préface d'Henri Liebrecht nous introduit à la lecture de ce choix de poèmes de Valère Gille et situe très exactement son auteur dans le mouvement de la jeune Belgique de Camille Lemonnier et Max Woller qui eut une si grande importance dans la poésie de langue française en Belgique à la fin du Parnasse et pendant l'épanouissement du symbolisme. Ce choix très judicieux est établi sur une œuvre abondante et de qualité de ce poète qui fut un contemporain de Verhaeren, d'Elscamp, de Van Lerberghe et qui est digne de figurer parmi ces grands noms.

Il fut sans doute influencé par Leconte de Lisle et Heredia et son goût pour les mythes grecs dont il renouvelle la signification éternelle dans des vers largement cadencés d'une très stricte discipline classique; mais à travers la manière de ces maîtres il se rattache davantage par la sensibilité ardente, une expression plus

directement humaine, à Chénier et peut-être même par la musicalité et l'effusion lyrique à Lamartine qui fut son poète préféré. Et c'est bien ce qui lui confère une originalité certaine parmi les poètes français et belges de cette époque. La hauteur de l'inspiration, la noblesse de la conception donnent à cette poésie large et aérée, plastique dans son expression et dont le couronnement lyrique est endigué par une forme pure et savante, une force de persuasion, une émotion très directement communicative.

La composition rigoureuse des poèmes, la densité de la forme, la variété des rythmes et la pureté du langage constituent les mérites essentiels et rares d'une poésie tout entière vouée au culte désintéressé de la beauté. Ce choix qui permet d'entrer en contact avec une œuvre dont il est difficile actuellement de se procurer l'ensemble, était nécessaire et nous ne saurions trop en remercier Henri Librecht et les éditions de la Renaissance du livre.

Harmoniques, par *Guy Chastel* (Editions du Dauphin). — Ce beau titre emprunté à l'ordre musical exprime par lui-même l'art profond et plein de résonances mystérieuses de Guy Chastel. Ces harmoniques qui composent le son simple par superposition de quintes et que l'on n'entend pas, mais sur lesquelles s'appuient les musiciens pour moduler leur chant traduisent très exactement les arrières-plans mystérieux et mystiques que découvrent ces poèmes au lecteur le moins prévenu.

Ce nouveau recueil de Guy Chastel est nourri de l'expérience d'une vie d'homme et porte témoignage d'une victoire de l'âme quotidiennement remportée sur elle-même. Ces pièces brèves ont les caractères essentiels de la poésie épigrammatique, la plus difficile à réussir, car elle présuppose un travail minutieux qui consiste à ne retenir que l'essentiel, à supprimer tout ornement superfétatoire. L'image elle-même fait corps avec l'idée; elle n'en est jamais l'approximation, elle est la pensée elle-même. Cette parfaite adéquation de la forme et du sentiment exprimé est la marque la plus certaine de la poésie pure. La hauteur de la conception poétique de Guy Chastel transcende dans l'éternel la fugacité de l'instant et la claire conscience de la pathétique grandeur du destin de l'homme s'exprime dans un chant grave issu directement du cœur et qui s'exalte et s'illumine de ce rayonnement intérieur qui est la présence indubitable de la grâce divine.

Cristal Lucide, par *André Mora* (Seghers). — La fermeté de la phrase bien écrite se traduit ici dans l'or d'une langue très pure. Son vers rigoureusement rythmé quoique libéré de certaines contraintes classiques nous séduit par l'originalité de recherches musicales qui donnent à cette poésie tout intérieure une résonance profonde dont le mystère exclut cependant tout hermétisme artificiel. L'énigme verbale se résoud facilement tout en excitant l'esprit du lecteur. Il s'agit bien d'un art précis, concerté, volontaire où passe le frémissement d'une émotion pudiquement contenue qu'un chant toujours justement accordé avec le sentiment communique directement au lecteur. L'imbrication des images, l'expression allusive, composent un contrepoint où se résolvent les contradictions dans une harmonie singulière qui charme et retient constamment le lecteur. André Mora est un poète authentique qui a su se forger un instrument parfaitement adapté aux nécessités expressives d'un chant qui veut traduire les mouvements les plus secrets de l'être sensible et pensant par la seule magie verbale pleine de résonances et d'échos subtils.

Poèmes du Samedi, par *Robert Edouard* (Paris, chez l'auteur). — Ces poèmes du samedi ne sont certainement pas l'œuvre d'un poète du dimanche dans le sens où l'on entend cette locution ordinairement. La forme tantôt libérée mais toujours respectueuse des nécessités rythmiques et musicales du vers français, et tantôt traditionnelle, est toujours savamment concertée et parfaitement adaptée au sentiment et à la pensée. Cette poésie directe tire le meilleur d'elle-même d'une familiarité franche avec les événements les plus quotidiens de la vie, de cette vie humble des travailleurs salariés dans une société vouée à l'uniformité et à la machine inexorable. S'il y a quelquefois des prosaïsmes, ils sont relevés par le ton du poème, sa nudité, le choix du détail qui frappe et n'est jamais superfétatoire ni indifférent. Il y a de la gouaille et de la tendresse, une sourde révolte et une étrange nostalgie du rêve et de l'évasion, dans certaines de ces pièces où le poète retrouve le ton de la chanson populaire. Et il y a beaucoup d'art dans cette poésie sous l'apparence d'une spontanéité qui nous touche directe-

ment comme un cri et qui sait ménager les effets de surprise. Mais ce qui nous émeut surtout c'est la générosité de ce cœur et l'amour profond des êtres et des choses qui se dégagent de ces poèmes dont le ton libre et désinvolte ne saurait exclure la grâce ni la force et qui n'est jamais vulgaire.

Les Solitudes (Editions de la Plume d'Or); **O nuits, nuits Etoilées** (Les cahiers d'Art et d'Amitié), par *Yvonne Lenoir*. — L'art violemment contracté d'Yvonne Lenoir se développe avec une égale puissance dans la brève suite : « Les Solitudes », comme dans ce livre beaucoup plus important, composé comme une symphonie en ses mouvements alternés, graves ou pressés, larges ou haletants, qui s'intitule : « O Nuits, nuits étoilées ». Le poète est incorporé entièrement à la création et dans son œuvre pathétique coule le flot tumultueux de la vie, sa boue et ses ors, là sanie et le sang héroïque et vermeil, les visions infernales et l'espérance céleste. Mais ici encore tout est grâce, selon l'admirable mot de Bernanos. Cette poésie cosmique où le réalisme le plus cru s'allie aux envolées les plus désincarnées de l'esprit et de l'âme, s'exprime dans une forme en partie libérée des contraintes de la prosodie régulière. Mais ce vers libre garde cependant toujours son autonomie rythmique et Yvonne Lenoir sait jouer avec une maîtrise consommée de toute les ressources des timbres, des rythmes mélangés, des rimes, des assonances et contrassonances, et cette liberté semble parfaitement adaptée à la pensée et au sentiment que le poète a pour devoir d'exprimer avec le maximum d'intensité.

Sonnez les Matines, par *Germaine Blondin* (Caractères). — L'art de Germaine Blondin, si personnel dans sa forme cependant d'obédience rigoureusement classique, mais au vers assoupli par la pratique de l'enjambement et le déplacement savant des accents mobiles, est d'abord profondément humain. Car elle exprime les sentiments les plus généraux et aussi les plus généreux, ceux qui peuvent toucher le plus grand nombre. Et c'est une grande originalité à une époque où les écrivains cultivent les monstres et ne se sentent à l'aise que dans l'exceptionnel. C'est l'amour maternel et son corollaire l'amour filial qui inspire le mieux Germaine Blondin. Mais elle sait aussi nous restituer les paysages qui l'ont émue au cours de ses voyages. Elle nous les rend sensibles, visibles en leurs lignes molles ou sèches, en leurs couleurs éclatantes ou dans la lumière amortie des crépuscules transparents. Tous ces paysages transposent des états d'âme et l'on devine en arrière-plan de tous les poèmes de Germaine Blondin cette clarté sereine et pacifiée où, au-dessus des orages et des tempêtes, s'accompliront les promesses divines.

Degré par Degré, par *Charles Favier* (Editions du Centre). — Ce livre est la somme d'expérience de toute une vie. Le poète revient à chaque instant au souvenir de son enfance dont on ne peut guérir. Mais tous les paysages qu'il décrit en des quatorzains (car Charles Favier prend des libertés avec les canons rigoureux de cette forme fixe et s'il respecte la nécessité des deux rimes des quatrains, il les alterne et fait subir des transformations à la composition régulière du poème en commençant souvent par les tercets), traduisent des états d'âme profonds. Et nous assistons à travers les doutes, les angoisses que la réalité matérielle oppose presque toujours au songe et à l'idéal d'une âme vouée par définition à la spiritualité, à l'élévation constante vers la lumière éternelle et les vérités de la foi que soutient l'espérance la plus émouvante dans la réalisation certaine des promesses faites à l'homme par un Dieu d'amour.

Le dernier mot de Gœthe, fut : la lumière. C'est vers cette lumière spirituelle, incorruptible et éternelle, que nous conduit la méditation cependant toujours si profondément humaine et familière de Charles Favier, dans ses évocations les plus directes comme les plus allusives.

Par le chemin désert, par *Roland Gyptis* (Imprimerie Collon à Vichy). — Nous avons rendu compte d'un recueil précédent de Roland Gyptis et avions à cette occasion manifesté de quelle attention il convenait de suivre ce poète qui témoignait d'un don certain et d'une sensibilité rare que ne parvenaient pas à atténuer quelques négligences de formes, quelque abandon à une facilité qu'excusait l'abondance même de ces richesses profondes. Ce nouveau recueil, *Par le chemin désert* ne nous déçoit point, au contraire. Nous y retrouvons la même force lyrique, la même fraîcheur de sensations, la même franchise devant

la vie. Mais tous ces éléments se trouvent encore renforcés par une mise en œuvre qui témoigne d'une expérience plus mûrie, d'une connaissance mieux avertie des ressources qu'offre au poète la prosodie traditionnelle. Il y a un souci de la construction du poème et d'équilibrer l'ensemble qui révèle un travail minutieux et profond dont l'aisance du vers ne laisse apparaître aucune trace. Roland Gyptis est actuellement dans la pleine possession de son art et nous en éprouvons avec émotion la grâce, l'ordre et l'harmonie. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THEATRE

L'ENNEMI, trois actes et quatre tableaux de Julien Green *(Théâtre des Bouffes-Parisiens).* — Il ne semble pas que cette nouvelle pièce de Julien Green ait rencontré la même faveur que la précédente : *Sud.* Elle est cependant d'une technique meilleure, rassemblée en un moins grand nombre de personnages, et plus vigoureusement nouée. Fidèle à sa recherche déjà proclamée, d'une équivalence moderne de la tragédie, Green atteint ici à une réussite manifeste dans ce sens. Peut-être seulement a-t-il fait choix d'un cas psychologique trop exceptionnel pour forcer l'intérêt d'un large public.

Qu'on en juge : Cela se passe vers 1785 ou 87, dans un mélancolique château d'Ile-de-France, Sillerange. Elisabeth, jeune femme orgueilleuse, s'y ennuie fièrement, entre son mari Philippe et son beau-frère Jacques. Philippe réduit à l'impuissance par les suites malheureuses d'une blessure de chasse, demeure torturé d'amour et de jalousie. Sa souffrance clairvoyante, autoritaire et hautaine, voit, devine ou pressent tout, et s'exprime, tout le long de la pièce par brusques éclairs glacés. Réticences incisives et foudroyante litotes, qui sont, je pense, une des majeures beautés du texte.

Tourmenté aussi, le beau-frère Jacques. Il aime Elisabeth, gauchement, et lui sert un peu de jouet. Zélé sectateur de l'Encyclopédie et passionnément « philosophe » il n'a pas pour autant trouvé la paix, quoi qu'il en dise. Bien au contraire, son matérialisme agressif et court déçoit Elisabeth, quoiqu'elle même se croie et se proclame libérée de tout sentiment religieux. Jacques est peut-être par-ci par-là son amant. Elle n'en demeure pas moins tourmentée d'une secrète inanition.

Quand la pièce commence, Sillerange abrite depuis quelques heures, et un peu malgré soi, un fugitif qui est venu y exiger asile. C'est Pierre, frère illégitime, mais reconnu, de Philippe et de Jacques. Encore secrète et recluse, sa présence néanmoins répand déjà sur tous un mystérieux malaise.

C'est qu'après quelques années de jeunesse orageuse il s'était jeté dans un couvent. Moine, mais non prêtre (combien de spectateurs mesureront-ils cette discrimination?) il vient de défroquer sur un brusque retour de tentation charnelle. Une femme inconnue l'a incité à quitter tout pour la suivre; quand il a voulu la rejoindre hors du couvent par une issue détournée il ne l'a plus retrouvée, et n'a pas hésité à appeler, très exactement et très nommément, le Diable pour l'aider dorénavant dans sa vaine poursuite. Tel il apparaît devant Elisabeth, riche de sa virtuosité de séducteur, à quoi s'ajoute l'appui déterminé et fidèle du Malin et une redoutable virtuosité psychologique. Quelque chose comme un Faust qui serait Sainte-Beuve.

Tout ce qu'il faut, on l'imagine, pour être le Tentateur par excellence. Curiosité intellectuelle : elle cherche à le comprendre. Présomption : elle le brave et pense le dominer. Puis vertige, car il lui impose le sentiment d'une vie plus intense. Il a parié avec son jeune frère Jacques qu'il la séduirait en peu d'instants. Il n'hésite pas à lui déclarer qu'il l'aime, en termes tels que nous-mêmes nous pourrions nous y laisser prendre. Est-ce plus vrai cette fois que les autres? Peut-être, dans la mesure précisément où l'entreprise semble plus difficile. Aussi bien n'hésite-t-il pas à invoquer l'aide précise de Satan pour assurer sa conquête. Qu'Elisabeth se sente maléfiquement et irrésistiblement troublée, cela est prévu et demeurerait banal. L'insolite — mais non point inconcevable — c'est que sa présence et son appel réveillent en Elisabeth toutes les forces qui y sommeillaient, et pas seulement les vibrations de ses sens, mais les exigences de son âme. Pierre, par son satanisme même, la galvanise d'un courant de surnaturel. Un torrent passe enfin sur les sables diversement stériles où languissait cette rose de Jéricho. Même sulfureuse, c'est une eau, et qui l'ouvre à la vie. *Etiam peccata*, avait déjà dit saint Augustin — et avait répété Claudel... Elisabeth apparemment vaincue tombe aux bras de Pierre, qui cyniquement brave son frère Jacques, ulcéré.

A l'acte suivant Jacques combine avec des assassins à gage le meurtre silencieux de Pierre pour le lendemain. Il ne peut plus supporter le spectacle quotidien du bonheur d'Elisabeth, qui dure maintenant depuis quelques semaines. De fait l'atmosphère des réunions familiales est lourde et d'une fausseté que Green nous peint, lui, avec une saisissante justesse. Dans une admirable scène mi-confession mi-interrogatoire, Philippe essaie d'amener Pierre à se trahir, en feignant de croire que Jacques est l'heureux auteur de l'épanouissement d'Elisabeth. Mais Pierre se garde supérieurement et le mari cède la place. On toque aux volets de la porte-

fenêtre : Elisabeth attendait dans le jardin (et c'est en hiver) le moment de trouver Pierre seul. Son amour brave tous les obstacles extérieurs, mais, en tête à tête avec son amant elle sent entre eux un obstacle, et le sent d'autant plus vivement que sa passion grandit. Un « ennemi » est auprès d'eux : tous deux emploient le même mot, mais dans un sens contraire. Pierre désigne ainsi le vieil Ennemi de Dieu, le Prince de ce monde, et prétend qu'il favorise et protège leur union clandestine. Elisabeth, elle, sent vivre en elle un mystérieux Ennemi de sa faute, un cher et divin Ennemi par qui elle brûle d'être vaincue. Il faut admettre qu'elle a été frappée d'un double coup de foudre, que l'éclair démoniaque a appelé sur elle l'éclair de la Grâce. A celle-ci rien n'est impossible, par définition, mais cependant cette simultanéité semble être jusqu'ici un exemple assez rare pour qu'on puisse en être un peu déconcerté.

Elisabeth, traversée de pressentiments et de prémonitions, sent brusquement le danger qui menace Pierre. Elle le conjure de s'éloigner, elle le supplie de devenir craintif : telle Elvire avec Don Juan. Puis, au tableau suivant, et au nom d'un même cœur brûlant de tous les amours « intégrant et non divisé », dit-elle, elle objurgue, elle ordonne. C'est le ton de Thérèse d'Avila ou de Catherine de Sienne. Elle réussit enfin à s'arracher de lui, qui lui lance un dernier défi, pariant que dans une heure au plus elle ne pourra s'empêcher de revenir. Jacques, tourmenté de remords surgit, et conjure lui aussi Pierre de s'éloigner. Mais Pierre s'est donné au Diable qui le rend aveugle et sourd à tout ce qui pourrait lui être bon. Il nie et bafoue cette dernière chance favorable. Jacques parti, les assassins exécutent leur besogne. On frappe à la porte fermée à clef, doucement, puis plus fort, puis avec des cris déchirants. C'est Elisabeth qui est en effet revenue, mais trop tard...

Un dernier tableau en forme d'épilogue qui nous montre Elisabeth devenue folle et continuant de vivre entre les deux frères survivants n'ajoute rien au drame : il l'affaiblirait plutôt.

Telle est cette pièce, solidement établie, mais sur un postulat qui échappe à l'expérience courante, tout comme certains postulats de Bernanos. Ecrite dans un beau style hautain et tendu, elle comporte plusieurs longues scènes proprement admirables, et elle ouvre des vues sur des mystères de la vie de l'âme qu'il serait puéril de déclarer, *a priori*, invraisemblables. Peut-être les patiences dont dispose le roman eussent-elles été à ce sujet un instrument de persuasion plus commode?

Telle quelle — et supérieurement jouée par Jacques François

(Philippe) et par Maria Casarès — elle demeure, à mon goût, avec l'*Alouette* d'Anouilh (et sur un autre ton, bien sûr!) l'événement le plus important de la saison.

Dussane.

ARTS

RETROSPECTIVE JAMES ENSOR AU MUSEE D'ART MODERNE. — Ensor a vécu de 1860 à 1949. Ses dernières années furent à peu près perdues pour la peinture. Mais c'est tout de même une œuvre dans son complet déroulement que le Musée d'Art Moderne propose aujourd'hui à notre jugement. De grandes expositions organisées du vivant d'Ensor, au Jeu de Paume, en 1932, à la *Gazette des Beaux-Arts* en 1939, avaient préparé cette Rétrospective.

Juger Ensor n'est pas facile. Une partie de son succès vient de l'excentricité de sa nature. Le personnage était plein de pittoresque et d'imprévu. Fantaisiste, il aimait à s'entourer d'un bric-à-brac bizarre : des coquillages (hérités du magasin de ses parents), des poupées à larges robes qui lui servaient de modèles, des masques de toute sorte, et, parfois, des objets macabres. Cet ensemble hétéroclite était réuni dans un cadre confortable et bourgeois dans la note intimiste chère à Vuillard. Mais tout ceci caractérise l'homme et non le peintre. De quelles ressources techniques disposait Ensor, rêveur, poète et visionnaire, pour traduire en peinture ses cauchemars et ses hantises? Pour le savoir, revenons au début de sa vie, quand, jeune peintre, il cherchait sa voie. C'était de 1876 à 1880, au moment où, en France, l'impressionnisme découvrait aux artistes éblouis le monde clair de la nouvelle peinture. Comme Munch en Norvège, Ensor en Belgique resta assez imperméable à l'influence française. Trop peut-être. L'indépendance n'est pas toujours la personnalité. Cette œuvre débutante manque de profondeur et d'originalité. Elle n'est pas à la hauteur de l'homme attrayant et rocailleux, libre dans ses propos, épris de poésie et de musique, dynamique et extravagant. Dès ses débuts, Ensor est classé parmi les expressionnistes, les réalistes. Plus tard, il sera classé parmi les symbolistes. Mais il est tout cela avec plus ou moins de bonheur. Si, vers 1881 et 1882, la *Dame en Bleu*, la *Dame sombre*, la *Dame en Détresse* sont chargées d'émotion, dans une note intime assez discrète, que dire de la *Mangeuse d'Huîtres* dont la banalité déconcerte, malgré

l'habileté que révèlent certains morceaux. On rapproche parfois le Van Gogh de l'époque sombre des premières œuvres d'Ensor. Mais un monde les sépare. Chez le Van Gogh du Borinage, tout est sobre, forme et couleur, tandis que dans les premiers tableaux d'Ensor, il y a une recherche exagérément minutieuse et souvent des discordances.

Si Ensor avait persévéré dans cette voie, que serait-il devenu? S'il n'était pas Belge, nous dirions un « artiste français ». Ou peut-être, lassé des intérieurs et des personnages, il se serait détourné vers la mer et le ciel, suprême refuge des peintres de la Mer du Nord, et la nature lui aurait enseigné le sens des tonalités douces qui manquaient à son art.

Mais, vers 1883, Ensor abandonne l'observation directe pour s'engager dans une voie toute différente. Il cherche à donner une forme picturale à ses visions, à ses cauchemars, à ses rêves. Les Masques font leur entrée dans son œuvre. Désormais, leur cortège grimaçant ne le quittera plus.

L'adoption par Ensor de ces formes figées ne signifie pas qu'il ait renoncé à l'expressionnisme. Au contraire, la fixité des traits des masques lui permet, en simplifiant l'expression, de la rendre plus poignante. C'est un procédé que les Vénitiens avaient employé avant lui. Les titres de ses œuvres rendent compte de son souci; *Les masques scandalisés*, l'*Etonnement du Masque Wouse*, l'*Intrigue*... Dans l'*Entrée du Christ à Bruxelles*, la grande toile exposée au Musée d'Anvers, prêtée au Musée d'Art Moderne (peut-être le chef-d'œuvre d'Ensor, par l'ampleur et la qualité de la composition), on ne sait plus où sont les masques et où sont les visages, car les visages, après avoir servi à fabriquer les masques, se modèlent sur eux et perdent leur rayonnement multiple pour se figer dans une expression unique et obsédante.

Dans ce nouveau parti pris adopté par Ensor, que devient la peinture? Que vaut-elle? Le drame, c'est qu'elle semble avoir passé au second plan. Le sujet a pris trop d'importance, il domine tout. Un vrai naïf, un peintre du dimanche aurait donné un accent moins littéraire à l'*Intrigue* et à l'*Entrée du Christ*.

Sur le plan de la technique, l'Ensor des Masques et des fantasmagories ne peut faire abstraction de ce qu'il sait. Il reste le fignoleur des premières toiles. Malgré la palette plus claire, le souvenir de la technique des débuts rogne les ailes à la poésie. A propos de lui, on a souvent prononcé le nom de Jérôme Bosch, celui de Breughel le Vieux. On a évoqué le fantastique flamand... Mais ces rapprochements sont bien illusoires. Le réalisme du peintre des Masques reste un réalisme d'antiquaire, un peu en

surface, et il ne saurait nous faire oublier le trop habile artisan des années 1880.

Ce côté un peu artificiel des compositions d'Ensor éclate quand on compare ses scènes macabres à celles de Goya — qu'il a sûrement regardées. Les « Deux squelettes se disputant un os » nous paraissent presque des fantaisies divertissantes à côté des compositions bouleversantes de Goya. Heureusement, en même temps que ces constructions imaginaires, Ensor, de temps en temps, peignait une Rue de ville, une Vue d'Ostende, des toits, un bord de mer, des barques, un ciel nuageux et nous faisait regretter la voie qu'il aurait pu suivre s'il s'était borné à l'imitation de la Nature.

Cette verve authentique et simple se retrouve dans les gravures du maître, exceptionnellement fines. L'exécution soigneuse des détails, la minutie extrême qui gênent parfois le peintre, aident le graveur. Il excelle dans l'eau-forte et l'on gardera de lui de tout petits paysages d'une touche délicate qui, mieux que ses grandes compositions picturales, entraînent l'adhésion. Elles seront pour nous des objets aussi précieux que les fétiches dont il faisait sa propre délectation.

Mais, en quittant ces salles où s'étale un expressionnisme presque toujours trahi par ses moyens, on ne peut s'empêcher de rêver d'un art moins littéraire, plus réservé, plus digne, de cet art « non éloquent », nié sur les rives de la Méditerranée, dont Berenson sut si bien faire l'éloge, quand il parla de Piero della Francesca.

ART POPULAIRE ET HISTOIRE DE FRANCE, 1789-1852, AU MUSEE DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES. — 1789-1852 : la belle époque de l'Imagerie. Avant 89, les documents sont trop rares. Après 1852, ils ne sont pas de bonne qualité.

Ce qui rend ces études passionnantes, c'est qu'on y travaille dans le neuf. Certes, on n'ignorait pas les images consacrées aux faits marquants de notre histoire. Mais on n'avait pas encore commencé à découvrir les règles qui les inspiraient et qui permettaient leur diffusion.

Une grande variété y règne, depuis les œuvres purement commerciales jusqu'aux documents uniques, composés comme une belle peinture. Certes, les thèmes ne manquèrent pas. Au cours de ces soixante années d'agitation et de troubles : changements de régime, révolutions, attentats et guerres, rien ne nous fut épargné. Nous apprenons ici que tel événement mémorable a donné lieu à des interprétations multiples, de valeur artistique très diffé-

rente, tandis que la même gravure, légèrement modifiée, sert à illustrer des événement très différents. Un portrait change de tête et représente un autre personnage. Un enterrement change de commentaire et le mort dans son cercueil est remplacé par un autre mort, plus récent. Cela fait songer à ces statues d'empereurs romains ou de consuls qui ornaient les monuments publics. La toge restait la même, la tête seule était remplacée et les changements de régime ne posaient pas de problèmes économiques. D'autre fois, sur certains objets usuels, on se bornait à effacer une inscription périmée : « le roi » par exemple.

En matière de folklore, le conformisme est la loi. Si le Roi est mort, Vive le Roi, ou Vive la République, ou Vive l'Empereur! Le passé n'a pas de prestige. L'adhésion est plus rentable que l'opposition. Elle est aussi plus répandue. Car l'opportunisme seul ne saurait expliquer la naïve ferveur de certaines images. Pourtant, l'opposition existe. Mais dangereuse, elle reste dans la clandestinité jusqu'au jour où ses chances s'affirment.

L'essentiel de la présentation est constitué par des images d'Epinal, des gravures populaires. Quelques-unes sont magnifiques : la prise de la Bastille, les Journées de Juin, les Batailles de l'Empire... Mais, à cette collection d'images, il convient d'ajouter des assiettes historiées, des verres et divers objets usuels, décorés dans l'esprit du temps, où se traduit — sur le plan artisanal et familier — le désir de participer aux grands événements de l'histoire et de les apprécier.

Lucie Mazauric.

L'Art Gaulois dans les Médailles, par *Lengyel Lancelot.* - Montrouge, Corvina, 1954. — Nos ancêtres furent les Gaulois, mais ils furent aussi les Romains, les Germains, les Grecs, etc. Nous avons choisi les Gaulois. Ce sont nos ancêtres préférés. Pourtant, nous les connaissons bien mal, mais tout ce qui les touche s'enveloppe de mystère et nous paraît plus noble d'être ainsi perdu dans une nébuleuse où l'histoire n'a pas encore dit son mot.

Nous possédons pourtant un lot important de monnaies gauloises. Notre connaissance des Celtes et de leur art devrait s'en trouver éclairée. Mais cet art revêt des formes étranges, à la fois si barbares et si résolument différenciées des modèles classiques que, plutôt que de résoudre le problème de l'art des Gaules, il le rend plus complexe.

L'ouvrage de M. Lancelot Lengyel est passionnant. Illustré d'excellentes reproductions, il montre comment les modèles antiques évoluèrent en Gaule vers une stylisation symbolique ou géométrique, comment les objets du culte gaulois se substituèrent peu à peu dans la numismatique aux divinités grecques. Peut-être ne convient-il pas de rapprocher de façon trop directe cet art et celui des non-figuratifs. Mais les lumières qu'il projette sur le mystère gaulois nous comblent d'admiration, d'étonnement et même d'une sorte de crainte; il nous fait deviner la grandeur sauvage de la religion et de la civilisation celtes et il nous fait souhaiter d'autres lumières. — L. M.

Un portrait de Vincent Van Gogh, par *Jean de Beucken. Paris,* Gallimard, 1953. — Voici un nouveau livre sur le drame de Van Gogh.

Celui-ci est véridique et suit pas à pas la vie douloureuse du peintre telle qu'elle ressort de la correspondance et du récit des proches. Tant de simplicité est rare. « Van Gogh », dit Beucken, « fut la victime des romanciers ». On s'empara de cette biographie éclatante et on ne lui épargna guère les développements littéraires. C'était facile, il est vrai. Le passage de l'ombre à la lumière, de la Hollande à Paris, puis à la Provence, les amitiés illustres, l'oreille coupée, le suicide, le frère au grand cœur, tout cela pouvait servir à faire vibrer la corde sensible...

Dans ce livre, tout est discret. Le récit tout simple des derniers moments se passe de commentaires. « C'est inutile, disait Van Gogh, à son frère Théo qui lui parlait de vivre, la tristesse durera toute la vie... »

Si l'on souhaite avoir une documentation plus complète sur Van Gogh, on peut se reporter directement aux *Lettres de Van Gogh* à son frère Théo publiées chez Gallimard dernièrement. — L. M.

Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture, par *Winckelmann*, traduit par Léon Miss. Paris, Aubier, 1954. — Winckelmann dont l'influence fut énorme en Allemagne est mal connu en France. Cette traduction des Gedanken, précédée d'une longue Introduction explicative et publiée avec le texte allemand aura son utilité. Le rôle joué par Winckelmann sur les destins de l'art allemand n'a pas toujours été bénéfique. Ce n'est peut-être pas tout à fait de sa faute. Et le personnage reste, de toute façon, bien attachant. Quel parfum de XVIIIe siècle rendent de telles phrases : « Tous les arts ont une double fin : ils doivent à la fois plaire et instruire... » « Le pinceau que manie l'artiste doit être plongé dans l'intelligence, comme on l'a dit du stylet d'Aristote... » « Le connaisseur aura de quoi penser et le simple amateur apprendra à penser. » — L. M.

La Revue des Arts. Publiée sous les auspices du Conseil des Musées Nationaux, la revue achève sa troisième année. Elle a remplacé la formule un peu universitaire du Bulletin des Musées de France. Présentée d'une façon agréable, elle donne asile à quelques articles sérieux et ses illustrations sont bonnes. Elle donne surtout sur la vie des Musées de France et sur les nouvelles archéologiques des renseignements qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Cependant, à part les Musées et les Bibliothèques, elle arrive bien difficilement à se créer une clientèle. Il y a pourtant peu de revues artistiques valables en France. Nous n'avons rien qui fasse autorité comme le *Burlington Magazine* en Angleterre. — L. M.

Les Dictionnaires d'Art. — La réédition du dictionnaire des Artistes, de Bénézit, publiée chez Grund, va être bientôt achevée. C'est une formule assez pratique, en 8 volumes, de format courant. D'autre part, on prépare une suite au grand dictionnaire allemand de Thieme et Becker, en 37 volumes. Le premier volume du XXe siècle vient de paraître. Il y en aura sans doute six. — L. M.

Forez Velay par *Louis Pize*, 224 p., 158 héliogravures, 1.530 fr.; **Naples et la Campanie** par *Yvonne et Edmond-René Labande*, 232 p., 173 héliogravures, 1.430 fr.; chaque vol. 17 × 23 cm (coll. « Les Beaux Pays », Arthaud). — Le pays de la Haute-Loire et de l'Allier : une admirable promenade, une illustration somptueuse. Pour Naples la surprise évidemment est moindre. Mais l'un et l'autre volume attestent également le renouvellement technique d'une collection qui, après s'être laissée dépasser par ses rivales plus jeunes, reprend dans nos bibliothèques la place de choix qu'elle mérite.

Angers, son château, ses monuments, par *Jacques Levron*, 32 p. de texte, 55 héliogravures; **Aix-en-Provence**, par *Lucienne Colliard-Ripert*, 32 p. de texte, 60 héliogravures; chaque vol. 13.5 × 18,5 cm, 390 fr. (coll. « Aspects de la France », Arthaud). — La collection cadette des éditions Arthaud continue à nous offrir — avec un texte bref mais précis et suffisant — les images qui répondent à notre attente.

MUSIQUE

CLAUDE DELVINCOURT. — La nouvelle de l'accident qui, sur une route italienne, le 5 avril, a coûté la vie à Claude Delvincourt alors qu'il se rendait à Rome pour assister à un congrès, a bouleversé le monde des musiciens. Il n'y comptait que des amis, et ce n'est point une vaine formule : l'héroïsme qu'il avait montré en 1916, et dont son visage portait la trace, le courage, peut-être plus difficile encore, dont il avait fait preuve pendant l'occupation en soustrayant par tous les moyens, et au péril de sa propre existence, la jeunesse dont il avait la charge aux réquisitions pour le travail forcé en Allemagne, toutes les circonstances de sa vie, et jusqu'aux moindres de ses actes, imposaient l'admiration et la sympathie. L'artiste valait l'homme, et les œuvres qu'il laisse, depuis ces merveilles de délicate poésie que sont les *utas* japonais réunis sous le titre : *Ce Monde de rosée*, jusqu'à ce *Lucifer* où il avait voulu, en retournant à une forme modernisée du mystère, rajeunir le théâtre lyrique, jusqu'à son grandiose *Salut solennel*, comptent parmi les pages maîtresses de l'école française contemporaine. Mais il savait aussi la valeur de l'humour, et l'Opéra-Comique doit cette saison même monter l'œuvre bouffe que Delvincourt s'était diverti à écrire il y a vingt-cinq ans, *La Femme à barbe*. Il laisse un grand nombre de recueils de mélodies, de pièces pour le piano. Un de ses envois de Rome, sa *Sonate pour violon et piano*, est regardée comme une des plus belles que l'on ait écrites. On pouvait attendre de lui beaucoup encore : il n'avait que soixante-cinq ans ; il avait conservé cette vertu si rare, et qui faisait de leur directeur un camarade aîné de ses élèves au Conservatoire : l'enthousiasme. Ses ouvrages traduisent la générosité d'un pur artiste qui avait placé très haut son idéal et qui a consacré toute sa vie à tâcher de le réaliser.

OBERON A L'OPERA. — On se demandait non sans inquiétude quel accueil *Obéron* trouverait à l'Opéra, après l'incroyable succès des *Indes galantes* dont on avait fêté la centième représentation la veille de Noël, dix-huit mois à peine après la première. Dans un théâtre soumis à la loi de l'alternance des spectacles, le fait est sans précédent. En apprenant que le choix de M. Maurice Lehmann s'était porté sur *Obéron*, beaucoup manifestèrent des craintes, à cause de la réputation de pièce injouable que conservait le dernier ouvrage de Weber : livret absurde, puéril,

mise en scène impossible, tout ce qu'il faut pour aboutir à un échec, pronostiquaient les augures. Il est décidément bien hasardeux de prédire — aussi me garderai-je d'affirmer que l'on fêtera la centième d'*Obéron* aussi vite que l'on a célébré celle des *Indes galantes* — mais il n'est plus douteux aujourd'hui que la féerie de Weber, telle que l'Opéra nous l'a donnée, réunisse toutes les conditions qui lui permettront de paraître fort longtemps sur l'affiche de l'Académie Nationale de Musique. On s'en réjouit : d'abord parce que l'ouvrage est de ceux qui doivent demeurer au répertoire à cause de leur valeur et de leur originalité; puis encore parce que l'effort accompli par le théâtre doit trouver sa récompense.

Mais qu'est donc cet *Obéron* que l'on disait si redoutable? Tout le monde sait que c'est là, plus encore que dans le *Freischütz* et que dans *Euryanthe*, que Weber réussit à écrire une musique de caractère véritablement fantastique, une musique de féerie shakespearienne, et telle que nul autre compositeur avant lui n'en avait fait. Mais ceci nous ramène forcément à la question du livret : pour que Weber conçût cette partition si poétique, il fallait que le sujet, que le scénario, que le texte la lui suggérât. Un livret peut être très maladroit et inspirer un chef-d'œuvre; cela s'est vu depuis qu'il y a un théâtre lyrique : encore lui faut-il au moins contenir autre chose que des maladresses. Ici, dans *Obéron*, une bonne part du livret vient de Wieland, lequel a puisé les éléments de son poème dans la chanson de geste de *Huon de Bordeaux*, en y mêlant des éléments empruntés au *Songe d'une nuit d'été*. Or ces derniers, seuls, ont excité l'imagination de Weber; eux seuls font la valeur de la partition, car ils ont inspiré ce qu'elle a de vraiment original, ce que Weber y a mis de génial. Le mot n'est pas trop fort : la musique d'*Obéron*, comme, à un degré moindre, celle du *Freischütz*, comme celle *d'Euryanthe*, contient en germe tout ce que Berlioz et Wagner vont apporter de nouveau. L'instrumentation de Weber est déjà celle de la *Tétralogie*, et il y a tels instants où les cuivres sonnent exactement comme ceux de Wagner. Mais il y a d'un bout à l'autre des douze tableaux de la féerie le merveilleux équilibre d'un art qui jamais n'insiste, jamais ne redit inutilement quoi que ce soit qui ait été déjà dit, et qui laisse constamment l'esprit satisfait. Mais point saturé. Discrétion que Wagner ne connaîtra pas. Il y a outre cela une transparence, une légèreté fluide des touches de couleur posées par l'harmonisation et l'instrumentation sur la mélodie, qualités délicieuses en vérité, et si personnelles que, beaucoup imitées,

elles demeurent au bout de cent vingt-cinq ans, comme une révélation.

Il n'est point de page plus connue, plus souvent jouée que l'ouverture d'*Obéron*. L'ouvrage tout entier est de même qualité. Il s'agissait de faire en sorte que les maladresses du livret fussent enlevées tant que cela était possible, atténuées là où l'on ne pouvait point modifier le scénario. La tâche était moins ardue qu'il ne paraissait : déjà Maurice Kufferath et Henri Cain, simplifiant ce livret, en avaient atténué les passages puérils, les développements fastidieux. Le « parlé » — imposé par l'usage lorsque Weber avait écrit pour Covent Garden (et dont il s'était plaint véhémentement) avait fait place à des récitatifs, que Frans Wüllmer sut écrire fort adroitement, et qui s'insèrent entre les airs, ensembles et chœurs, sans rompre l'unité, sans faire tache avec la musique de Weber : entreprise périlleuse et, somme toute, bien réussie. Le plus difficile était sans doute de parvenir grâce à une mise en scène aussi féerique que la partition, et si possible aussi immatérielle, à traduire visuellement ces suggestions de la musique — en d'autres termes à réaliser le songe shakespearien qui doit transporter le spectateur au pays des elfes.

En s'adressant à un seul décorateur pour tout le spectacle — à M. Jean-Denis Malclès, M. Lehmann montrait son désir de donner au spectacle une unité dont les *Indes galantes* n'avaient nul besoin, puisque l'opéra-ballet de Rameau est fait d'un prologue et de quatre « entrées » complètement distinctes, et qui ont chacune son intrigue propre, ses personnages, son lieu d'action différent. Ici, il fallait, au contraire, éviter une dispersion qui eût souligné au lieu de les atténuer les disparates du livret. M. Jean-Denis Malclès s'est tiré tout à son honneur d'une tâche fort difficile. Il est parvenu à doter l'Opéra de quelques décors qui sont parmi les plus beaux que l'on ait vus sur ce théâtre : la rade d'Ascalon, la plage où le navire qui porte Rézia et Huon est venu s'échouer après s'être brisé sur les récifs, la grotte enchantée du finale, sont des merveilles, et la plupart des costumes non moins réussis. Tout le côté fantastique, toute la partie féerique a remporté les suffrages unanimes. L'Orient a paru plus conventionnel. Comment s'en étonner? Allait-on essayer de faire « vrai » l'instant d'après que l'on avait tout réuni, au contraire, pour créer de l'irréel? Les turqueries obéissent traditionnellement au théâtre à des conventions dont il serait sans doute bien imprudent de sortir, surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, d'une féerie romantique, et non d'un drame historique. Nous sommes en pleine fantaisie, et ni le Calife de Bagdad, ni l'émir de Tunis, ni Rézia, ni Fatime sa suivante n'ont

plus de réalité que Huon de Bordeaux et son écuyer Cherasmin. L'essentiel c'est que, par la magie de la musique et des décors, nous suivions Huon dans la forêt où Puck l'a conduit près du roi des Elfes Obéron pour qu'il y reçoive le cor magique, jusqu'à Bagdad où il délivrera la princesse Fatime, fille du calife, en tuant le fiancé qu'elle abhorre. Il l'enlèvera. Et, soumis sur le chemin du retour à de nouvelles épreuves, jeté sur une côte déserte avec Rézia, il verra celle-ci capturée par des pirates qui la vendent à l'émir de Tunis; Obéron lui permettra encore de la rejoindre et de l'enlever une nouvelle fois — celle-ci définitive, car il aura prouvé au roi des Elfes et à Titania la reine des Fées, qu'il existait au moins un amant fidèle sur cette terre.

Les chœurs tiennent une place extrêmement importante dans *Obéron*. Ils sont variés à l'infini et constituent une des grandes beautés de l'ouvrage. M. René Duclos, leur chef, a mérité les acclamations qui ont salué son nom à la chute du rideau. Il en est de même de M. André Cluytens, qui a dirigé l'ouvrage avec cette perfection qu'il sait mettre dans ses interprétations : toute la poésie de cette partition a passé sans rien perdre de sa fluidité, grâce à la souplesse de sa baguette. Les deux interprètes principaux, Mme Constantina Arauyo, dans Rezia, M. Nicolaï Guedda dans Huon, possèdent de rares qualités : Mme Arauyo, une voix d'un métal magnifique, une voix généreuse dont elle tire de très beaux effets; N. Nicolaï Guedda, moins amplement pourvu par la nature, a des qualités de style, et une prestance magnifique. Mlle Denise Duval et M. Bourdin, dans les rôles de Fatime et de l'écuyer, Mmes Denise Scharley et Castelli, dans Puck et la Naïade sont excellents. Les danses tiennent une place fort importante, que d'aucuns ont même jugée excessive dans cette version d'*Obéron*. On a en effet ajouté à la partition originale quelques pièces de piano de Weber, fort bien instrumentées par M. Henri Büsser (le *Concertstück*, les *Variations sur un thème original*, des fragments de deux *Sonates* et la *Polonaise*). Il était nécessaire de « meubler » le temps des changements de décors d'une part, de l'autre d'allonger quelque peu les deux grands ballets; mais, pour le dernier, on aurait pu se contenter à moins de frais. Légère erreur, fort aisément réparable, au surplus : il est toujours facile de couper. Et il est certain qu'*Obéron* tel qu'on nous l'a donné est une grande, une très grande réussite, qui montre la vitalité de notre Opéra.

René Dumesnil.

P.-S. — La place me faisant défaut pour parler comme il

convient de *l'Atlantide*, drame lyrique en quatre actes d'Henri Tomasi, que vient de créer le théâtre de Mulhouse, j'en donnerai le compte rendu dans ma prochaine chronique. — R. D.

Lois et styles des harmonies musicales, genèse et caractères de la totalité des échelles, des gammes, des accords et des rythmes, par *Edmond Costère*. (Presses Universitaires de France, in-4°, 268 p., 2.400 fr.) — A l'heure où le monde des musiciens est divisé par des problèmes qui mettent en doute les dogmes et à l'instant où l'harmonie semble écartelée entre la tonalité et l'atonalisme — sans compter le dodécaphonisme et bien d'autres doctrines nées d'hier et à naître demain — le livre que publie M. Edmond Costère peut rendre d'immenses services. L'auteur analyse avec une rare clairvoyance les éléments de ces techniques opposées; puis, faisant table rase de toutes les idées reçues, il examine s'il existe des lois communes, transcendant ces diverses techniques. Il part à la découverte de ces assises communes à toutes les harmonies musicales possibles, et recherche les principes qui régissent les attractions virtuelles des sons. Chemin faisant, il rencontre — comme il dit — quelques truismes; mais aussi combien de vérités insoupçonnées, ou tout au moins mal connues, mal acceptées. Prudemment il les examine, les pèse, les vérifie — et puis, lumineusement, il prouve que les lois cardinales qu'il a dégagées par ce patient travail et cette dialectique (on songe au *Discours de la Méthode*) étaient en puissance dans la musique passée, et qu'elles régissent de même les compositions qui en sont le plus éloignées. Elles justifient une technique qui n'avait pour elle que la force de l'usage; elles s'imposent pareillement dans l'étude de toutes les échelles et de toutes les gammes, de tous les accords, de tous les enchaînements, comme le fondement véritable d'une dynamique des sons.

Mozart inconnu, par *Jean Witold*. (L'Amour de la Musique. « Le Bon Plaisir », Plon, 212 p., 660 fr.) — Tous ceux qui ont pu suivre le cycle de causeries sur Mozart que Jean Witold fit à la Radio, retrouveront avec grand plaisir quelques-uns des propos qu'ils ont entendus, et l'essentiel des réflexions, des observations que lui suggère sa très profonde connaissance du maître de Salzbourg. On souscrit pleinement à ses conclusions, et l'on éprouve une sorte de plaisir supérieur à voir se dégager de cette enquête minutieuse, savante et précise, une figure plus nette, qui est celle du grand Mozart et non plus de ce « petit Mozart », charmant, puéril, et amoindri par ceux qui, faute de pouvoir embrasser dans sa plénitude un génie aussi élevé, se sont appliqués à le rapetisser à leur propre mesure. Ce livre passionnant est de ceux que l'on garde près de soi pour les reprendre souvent, sûr que l'on est d'y trouver toujours matière à réflexion.

Florent Schmitt, l'Homme et l'Artiste, son Epoque et son Œuvre, par *Yves Hucher* (« Amour de la Musique », Editions Le Bon Plaisir, Plon, 284 p.). — Il était indispensable de nous donner sur Florent Schmitt une étude d'ensemble; le volume que le regretté P. O. Ferroud avait publié en 1927, ne comptait naturellement que les 77 premiers numéros d'un catalogue qui s'étend aujourd'hui sur 129 ouvrages. Et la vie a continué, apportant au musicologue de nouveaux éléments qui modifient et complètent à la fois la biographie, l'étude de l'œuvre, du style de l'un des maîtres les plus marquants de la musique française. On sait gré à Yves Hucher d'avoir tracé un portrait fidèle de l'homme, si attachant, si vivant; comme on lui est reconnaissant de donner sur l'œuvre des renseignements aussi clairs, aussi complets.

LETTRES GERMANIQUES

PHILOSOPHIE ET POESIE. — On a certes depuis longtemps parlé du poète comme d'un mage inspiré, un « vates » transmettant aux hommes les préceptes d'en haut. Plus près de nous, il y

a un quart de siècle environ, on a volontiers parlé du message qu'il nous apporte et lorsque Jean Cassou publiait chez Corrêa un recueil d'études sur la poésie il faisait un sort particulier à la formule connue : « Plus bas que ne descend la sonde ». Il est donc normal que les philosophes s'attaquent aux poètes pour leur arracher les secrets qu'à demi inconsciemment ceux-ci nous ont livrés. Deux d'entre eux notamment l'ont fait, et non des moindres : Heidegger pour Hölderlin, Guardini pour Rilke.

Nous avons à diverses reprises présenté les interprétations du philosophe de Fribourg, que nous trouvons dans *Holzwege* (1950, 345 p.) et surtout dans *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung* (2e édition, 1951, 144 p.), tous deux publiés chez Klostermann à Francfort. Ce qui nous amène à en reparler, c'est un cours fait à la Sorbonne par Jean Wahl, qui après avoir étudié précédemment l'ontologie de Heidegger d'après *Holzwege*, a voulu surprendre les secrets que le philosophe se murmurait à lui-même en scrutant le poète (*La pensée de Heidegger et la poésie de Hölderlin*, publié dans « Les cours de la Sorbonne », 5, place de la Sorbonne, Paris). Il s'excuse de commenter des commentaires, mais comme ceux-ci constituent « une sorte de conversation entre une pensée et une poésie, entre le Denken et le Dichten », nous ne pouvons que gagner lorsqu'un philosophe français, qui est lui-même penseur et poète à la fois, se mêle à cette conversation muette pour l'expliquer et l'expliciter. Heureux étudiants qui reçoivent le message de Hölderlin grâce à Jean Wahl, commentateur de Heidegger!

Celui-ci n'a pas seulement interprété trois poèmes : « Heimkunft », « Wie wenn am Feiertage... » et « Andenken » ; il a aussi et surtout étudié « Hölderlin et l'essence de la poésie » en partant de cinq mots-clefs, nous sommes tentés de dire : cinq mots-chiffres. Le premier touche à la création poétique, dont Hölderlin écrivait à sa mère dans une lettre de janvier 1799 qu'elle est « la plus innocente de toutes les occupations ». Dans les deux suivants il parle du langage, considéré comme « le plus dangereux des biens », mais comme la marque distinctive et le signe de l'homme. Le quatrième est le vers souvent cité : « Mais ce qui subsiste, les poètes le fondent ». La plus importante des cinq formules est aussi la plus énigmatique : « Plein de mérites, mais poétiquement, l'homme demeure sur cette terre » (Voller Verdienst, doch dichterisch, wohnet der Mensch auf dieser Erde).

Ce texte est apocryphe, il figure à la fin de *Phaëthon*, roman que publia en 1823 Waiblinger et pour lequel, de son propre aveu, il utilisa des notes de son ami Hölderlin (voir la grande édition

de Hölderlin, 2, 2, p. 91). Il obsède certainement Heidegger qui l'a pris pour thème d'une conférence faite à la fin de 1951 et publiée tout récemment dans le n° 1 de la revue *Akzente* (Hanser Verlag, Munich), dont nous avons salué la naissance ici même. Il a en outre fait une autre conférence sur l'idée de « demeurer » jointe à celle de « bâtir » et de « cultiver », lors des « Entretiens de Darmstadt » en 1951 (publiés en 1952 à la Neue Darmstädder Verlagsanstalt). On conçoit pourquoi il fut amené à considérer la poésie non pas comme un jeu, mais comme un moyen de « fonder en les nommant les Dieux et l'essence des choses » (*Erläuterungen*, p. 39) ou de « fonder en les nommant l'être et l'essence de toutes choses » (ibid. p. 40).

Jean Wahl commente avec bonheur et clarté ces textes; il les réintègre dans la pensée hégélienne, car Hegel fut au célèbre « Stift » de Tübingen le condisciple et l'ami de Hölderlin et tous deux communiaient déjà sans doute dans cette idée que l'homme doit « faire parvenir les choses... à la vérité et à la clarté de leur essence, ... faire sortir les choses de l'unité de leur essence », que l' « Esprit » est constitué par ce double mouvement : « départ de l'Unité, de l'essence des choses et retour des choses vers la vérité de l'essence » (p. 9). Il présente ensuite les grandes conceptions de Hölderlin, vues à travers Heidegger, sur les Dieux et le sacré, sur le langage et sur l' « ouvert », sur la nature et les éléments, sur l'animal et sur l'homme. Nous référant au texte sur l'homme habitant de la terre, nous constatons qu'il est précédé des phrases suivantes : « Dieu est-il inconnu? Est-il manifeste comme le ciel? Je le crois plutôt. C'est la mesure des hommes. » L'homme en face des Dieux, médiateurs entre le sacré et lui (Jean Wahl, p. 67), tel est Hölderlin, qui devient ainsi pour les philosophes de notre temps un médiateur entre l'homme et l'existence.

Il était normal que Heidegger s'intéressât de même au Rilke des *Cahiers de Malte* et des *Elégies de Duino*; nous avons montré plus d'une fois comment il le fit. Aujourd'hui un autre penseur, le plus important des théologiens catholiques d'Allemagne, Romano Guardini, ajoute un très important commentaire des *Elégies de Duino* à tous ceux qui parurent depuis 1936, date à laquelle nous avons publié le premier; il veut d'ailleurs ignorer ce qui fut écrit sur le poète pour s'en tenir au texte dans lequel celui-ci transmit le message dicté par les voix de l'Inspiration. Nous ne pensons pas que ce soit une méthode « scientifique », car il est inutile de perdre son temps à découvrir ce que les autres chercheurs avaient déjà trouvé; il faut partir des résultats qu'ils ont obtenus pour les dépasser. On ne saurait prétendre, par exemple, qu'après avoir lu

cette interprétation nouvelle nous comprenions mieux la quatrième Elégie, celle de la marionnette, qui nous paraît toujours être la plus difficile. Il n'en reste pas moins que Guardini, exégète remarquable, nous a donné un commentaire exhaustif auquel nous devrons toujours nous reporter.

Pourquoi son livre n'emporte-t-il pas notre adhésion, comme les travaux si suggestifs qu'il consacra jadis à Hölderlin? En quoi diffère-t-il des « *Erlaüterungen* » de Heidegger? Celui-ci l'approuverait sans doute de déclarer que le verbe humain n'est pas seulement expression de la subjectivité, mais proclamation d'une vérité objective (p. 23), ou que la poésie rend la chose, l'expérience, le destin à la fois plus denses (il y a là une formule fréquemment employée qui rapproche « Dichtung » et « dicht ») et plus claires. Tous deux s'accorderaient encore sur le rôle du poète capable de fonder ce qui dure, mais Guardini contesterait ce pouvoir à Rilke. C'est au fond le sens de la postface qu'il crut devoir ajouter à son livre pour expliquer et un peu pour excuser sa tentative. Il a été séduit par la beauté des poèmes, attiré par le désir de les interpréter et surtout poussé par un besoin philosophique de connaître, de poser au poète la question suivante : « Ce que tu dis est-il vrai? » (p. 431). Or que découvre-t-il chez Rilke? « Un des individualistes les plus conséquents de l'époque moderne finissante » (p. 422), une langue, une grammaire et une syntaxe désarticulées, contre lesquelles il met en garde les jeunes poètes (p. 423), une individualité qui tend à une dissolution de la personnalité (p. 423), un descendant spirituel de Nietzsche qui tua Dieu pour faire de l'homme le maître de lui-même et de son destin (p. 421). Comment ne serait-il contraint par ses convictions profondes à repousser Rilke, à le reléguer dans les temps modernes pour lui périmés, pour lui qui dans *La fin des temps modernes* (trad. Ancelet-Hustache aux Editions du Seuil, 1950, 123 p.) annonçait la venue d'une ère nouvelle. Au cours d'un entretien que nous eûmes avec R. Guardini en 1946, il reprochait à Rilke d'avoir utilisé des termes traditionnels comme « Dieu » ou « l'Ange » en les emplissant d'un contenu strictement personnel, d'être ambigu, équivoque; l'épithète qu'il employait « zweideutig », implique même une certaine duplicité. Exagérons-nous en disant qu'il se sent obligé de mettre en garde contre une fausse idole? Nous lui sommes néanmoins profondément reconnaissant d'avoir abordé les *Elégies de Duino* avec tant de probité poétique et d'intelligence critique.

Pourquoi cet envoûtement des philosophes par certains poètes allemands? On a souvent dit qu'il y a deux langues allemandes :

celle de tous les jours, qui alimente la conversation courante, et une autre qui se situe à un niveau beaucoup plus élevé; c'est elle qui permet la grande poésie, comme elle permet l'hymne mystique; il faut reconnaître qu'elle est riche de sortilèges pour reprendre le titre d'un livre de Matila Ghyka, auquel nous avons en son temps consacré une chronique. De ce spécialiste du nombre d'or et du verbe poétique les lecteurs du « Mercure » ont pu lire dans le numéro de février 1954 des pages suggestives qui les auront aidés à comprendre pourquoi les poètes allemands disposent d'une langue également susceptible de charmer par sa valeur lyrique et de retenir l'attention des penseurs par sa densité philosophique.

J.-F. Angelloz.

Heidegger und die Dichtung. Hölderlin, Rilke, par *Else Buddeberg* (Metzler, Stuttgart, 1953, 68 p., 4 DM). — Ce petit volume ne se rattache qu'à demi à notre chronique, car il contient en fait deux études différentes publiées antérieurement dans la « Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte » (1952, n° 3 et 1953, n° 3). Mme Buddeberg, connue par deux ouvrages sur Rilke, semble moins se préoccuper de l'attitude du philosophe envers Hölderlin ou Rilke que vouloir interpréter à la lumière des deux poètes Heidegger lui-même. Son travail peut être utile, mais il est d'une lecture difficile.

Der Ruf der Stille. Rilkes Walliser Jahre, par *Maurice Zermatten* (Rascher, Zurich, 1954, 169 p., relié, 13 DM). — Il y a quelques années, M. Zermatten publiait un petit livre sur les « Années valaisannes de Rilke »; le voici en traduction allemande. Evocation d'un poète qui connaît le Valais et qui admire Rilke sans réserves, il nous apporta maints renseignements, parfois de seconde importance, sur Muzot et ses environs, sur les années qui virent l'achèvement des *Elégies de Duino* et conduisirent à la tombe de Rarogne. L'atmosphère de ce livre est faite d'une lumière sans ombres et d'un parfum de fleur des champs, du murmure des sources et du carillon des clochers; on le relit avec plaisir, en se demandant si une traduction s'imposait.

Hölderlin, par *Rudolf Leonhard* et *Robert Rovini* (Seghers, 1953, 221 p., 390 fr.). — Comme tous les volumes de la collection « Poètes d'aujourd'hui », celui-ci comporte deux parties : une étude, qui est de R. Leonhard, mais fut sans doute traduite, et des traductions qui sont de R. Rovini. Nous sommes plus satisfaits de la première, car elle révèle un commerce intime avec le poète, que de la seconde où nous trouvons trop de textes incompréhensibles ou prosaïquement traduits. Deux exemples : « Mais ce n'est encore le temps. Ils sont toujours déchaînés. Ceux qui n'y ont part, le divin ne les frappe » (Début des « Titans ») ou « Tel en un jour de fête part un paysan dès l'aube voir son champ, alors que de la nuit brûlante, décharges fraîches, l'éclair n'a cessé de tomber, et le tonnerre encore gronde au loin, le fleuve rentre dans son lit et vert le sol revit...» (Début de « Wie wenn am Feiertage... » qui d'ailleurs ne peut pas être intitulé « La Naissance du poème. »)

Universitas Litterarum (W. de Gruyter, Berlin, 1953). — Nous avons déjà recommandé cette publication monumentale qui est une mise au point unique pour tous les domaines de la science. Les fascicules 2 et 3 viennent de paraître; ils sont consacrés à la chimie, l'astronomie, la géologie, la minéralogie et pétrographie, la botanique, la zoologie, l'anthropologie et la médecine; ils sont dus aux professeurs Pleckenstein, Quiring, Heil, Lengerken, E. Fischer et Quecke; le responsable en est Werner Schuder, assisté de Willy Hoppe, Günther Ludwig et Wieland Schmidt. Chaque livraison compte 80 pages très denses et coûte 6.50 DM.

Deutsche Philologie im Aufriss (Erich Schmidt, Bielefeld, 1953). — Toujours aussi monumentale est la

grande œuvre à laquelle restera lié le nom de Wolfgang Stammler. Les fascicules 13-14 et 15 viennent de paraître et aboutissent à la page 672 du tome II. Nous y trouvons : 1° *Die deutschsprachige Lyrik des Mittelalters* (Richard Kienast); 2° *Das Drama des Mittelalters* (Eduard Hartl); 3° *Das deutsche Drama der Neuzeit* (Klaus Ziegler); 4° *Mittelalterliche Prosa in deutscher Sprache* (W. Stammler). La troisième étude est à elle seule l'équivalent d'un important volume sur l'histoire du drame allemand. Instrument de travail et de référence indispensable.

Gott in Frankreich? par *Friedrich Sieburg* (Societäts-Verlag, Francfort, 1954, 358 p.). — Le fameux livre de Sieburg n'existait plus, les bombes ayant détruit le stock et l'imprimerie. Il vient de reparaître, complété par une longue préface qui est une prise de position actuelle. L'auteur s'est éloigné de son œuvre et de Paris; plus encore, les événements l'en ont éloigné, l'ont fait considérer en France comme un nazi, un espion ou même un traître. Il en a souffert, sans comprendre, et il essaie de s'expliquer tout cela. Aussi cette préface ajoutée par l'homme mûr au livre qu'il écrivit étant jeune intéresse-t-elle vivement le lecteur, même s'il n'approuve pas toutes les opinions de Sieburg. Nous lui souhaitons de retrouver « sa » France et au public français de lire bientôt une nouvelle édition du livre qui le passionna jadis.

Die Betrogene, par *Thomas Mann* (S. Fischer, Francfort, 1953, 127 p.). — La dernière nouvelle de Thomas Mann choquera bien des admirateurs et surtout des admiratrices. Elle pose en effet le problème de la ménopause chez une femme de cinquante ans, qui revit physiquement lorsqu'elle devient amoureuse d'un jeune Américain; ce n'était qu'un leurre et un cancer l'emporte. Le talent de l'auteur, dont la nouvelle débute magistralement, ne lui permet pas de « faire passer » le sujet scabreux. Signalons cependant que dans un récent numéro d'*Allemagne d'aujourd'hui* (8, 1953), Louis Leibrich a pris sa défense dans un important article intitulé « Situation de Thomas Mann ».

Thomas Mann, par *Louis Leibrich* (Ed. Universitaires, Paris, 1954, 140 p.). — Les Editions universitaires ont été bien inspirées en demandant pour leur collection des Classiques du XX^e^ siècle un Thomas Mann à Louis Leibrich, car il le connaît mieux qu'homme de France et même d'Allemagne. Ce petit livre dense et solide fournit au public la meilleure étude qu'on ait publiée en France; elle est complétée par quelques extraits de l'œuvre du romancier et des bibliographies copieuses.

Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques, par *Winckelmann*, trad. de Leon Mis (Aubier, 1954, 213 p., 540 fr.). — A une époque où le livre se vend mal on est un peu surpris de voir paraître dans la collection bilingue bien connue ce petit texte de Winckelmann, qui est une des sources du classicisme allemand; mais nous nous en réjouissons, car il sera maintenant accessible à tous. La longue et consciencieuse introduction de M. Mis l'étouffe un peu.

Le cycle de Dietrich (Aubier, 1953, 268 p., 960 fr.). — La bibliothèque de philologie germanique, dirigée par A. Jolivet et F. Mosse, a déjà fourni aux philologues d'excellentes éditions commentées de textes du moyen âge, très appréciées même des germanistes allemands. L'ouvrage de Georges Zink est digne de la collection; les morceaux choisis extraits du « Cycle de Dietrich » y sont précédés d'une très bonne introduction et suivis d'un index et d'un glossaire qui en font un bon instrument de travail.

Le monde du silence, par *Max Picard*, trad. de J.-J. Anstett (P. U. F., Paris, 1953, 185 p., 600 fr.). — Dans la préface qu'il écrivit pour ce livre, G. Marcel a bien raison de célébrer Max Picard comme un des rares exemples d' « existence philosophique ». C'est pourquoi il est capable de nous donner, à une époque de bruit et de vacarme, une véritable phénoménologie du silence qui lui vaudra de nouveaux et fervents lecteurs. Il faut lire, relire et méditer cette œuvre pour comprendre toute la richesse enclose dans le silence; la parole est la marque de l'homme, mais le silence le rend à lui-même et à Dieu.

Ernst Jünger, Journal II, 1943-1945, trad. par Fred. de Towarnicki et Henri Plard (Julliard, 1953, 441 p., 900 fr.). — Lorsque parurent en allemand les célèbres *Strahlungen* d'Ernst Jünger, nous leur avons consacré une chronique qui n'allait pas sans réserve. Quand la première moitié fut publiée en France, nous avons exprimé le regret qu'une œuvre de cette am-

pleur et de cette importance ne soit pas traduite avec plus de soin. Pour la deuxième moitié, qui nous paraît meilleure, on nous donne les noms des traducteurs, mais nous sommes encore tenu de formuler une critique : pour quelles raisons laisse-t-on croire au lecteur qu'il possède *in extenso* le grand Journal de Jünger, alors qu'on a fait des coupures, sans les signaler bien entendu, parfois même en camouflant la suppression. C'est ainsi que p. 19 nous cherchons en vain la première moitié de la feuille du 17 mars 1943, la deuxième étant directement rattachée, sans aucun point de suspension, au journal du 14 mars. Il y a là un manque d'honnêteté indigne de l'auteur allemand et du public français.

Moscou, par *Theodor Plievier*, trad. de Max Roth (Flammarion, 1953, 314 p.). — Nous serons encore beaucoup plus sévère pour la traduction du *Moscou* de Plievier que pour celle du *Journal* de E. Jünger, car nous sommes obligé de lui appliquer la formule connue qui affirme que traduire, c'est trahir. Non seulement on a fait par-ci, par-là des coupures, sans doute pour ramener à 314 p. les 540 du texte allemand, mais on a « arrangé » le texte au point de le défigurer. Un exemple suffira : le livre allemand commence par une page imprimée en caractères gothiques, qui est extraite d'une espèce de rapport rédigé pour l'armée assiégeant Terbona. Dans le livre français elle est précédée de ces deux lignes qui émanent vraisemblablement du traducteur : « C'était une feuille jaunie, visiblement arrachée d'un registre et couverte de caractères gothiques tracés à la plume d'oie. » Or à la page suivante nous lisons chez Plievier : « Le lieutenant général von Beumelburg reposa le fac-similé du vieux document sur la table », ce qui devient dans la traduction : « D'un geste irrité il lança la feuille jaunie sur la table. » Le Général n'est pas irrité, comme l'imagine le traducteur; il est inquiet de l'analogie qui existe entre l'armée assiégeant Terbona et celle qu'Hitler va lancer à la conquête de Moscou. Plievier ne pratique pas l'écriture-artiste, il ne veut même pas être un styliste, il parle son roman et c'est le trahir que l'accommoder à une sauce qui n'est pas la sienne. Il existe en France plus qu'en aucun pays de fort bons traducteurs; existe-t-il un contrôle des traductions à paraître?

Le régiment des Deux Siciles, par *Alexandre Lernet-Holenia*, trad. de Bruno Weiss (Calmann-Lévy, 1953, 275 p., 630 fr.). — Né à Vienne en 1897, Lernet-Holenia est un des auteurs les plus féconds et les plus filmés. A-t-on été bien inspiré en publiant ce récit, où les officiers survivants du régiment des Deux Siciles succombent l'un après l'autre mystérieusement lorsqu'ils veulent établir des relations plus étroites avec la fille du colonel? C'est à la fois un roman policier et un conte fantastique avec de l'ironie, de la poésie et parfois un ton d'idylle; on le lit volontiers, car l'auteur a du talent, on ne le retiendra peut-être pas, car ce n'est pas une grande œuvre.

Visages oubliés de *Walter Jens*, trad. par Jacques de Nobecourt (Plon, 1953, 600 fr.). — Signalons une traduction alerte du roman de Jens dont nous avions déjà entretenu les lecteurs du « Mercure de France ».

Les cerises de la liberté, par *Alfred Andersch*, trad. de Jean Rousset (Ed. du Seuil, 1954, 139 p.). — On a fort bien fait de traduire ce petit livre, qui fit grand bruit en Allemagne, car il posa le problème de la désertion. Bon document sur la montée du national-socialisme, sur la fin de la guerre et sur l'évolution des esprits depuis 1945. C'est en même temps un témoignage, puisque l'auteur qui avait fait deux séjours dans les camps de concentration, puis fut mobilisé comme simple soldat d'infanterie, déserta.

Edith Stein (Ed. du Seuil, 1954, 222 p.). — Dans une modeste famille juive de Breslau une fillette naît qui devient un jour l'étudiante, puis l'assistante de Husserl, se convertit au catholicisme et entre au Carmel, quitte l'Allemagne pour fuir le national-socialisme, se réfugie dans un couvent de Hollande, en est arrachée un jour par la Gestapo et périt dans un crématoire. Quel drame bouleversant et que l'on a de peine à ne pas se laisser emporter par un sentiment d'indignation et de révolte! Edith Stein était une nature exceptionnelle, comme Simone Weil, qui fut elle aussi disciple d'un philosophe, Alain. Sa vie a été contée par la Révérende Mère Prieure du Carmel de Cologne, puis par une moniale qui s'est efforcée de recueillir tous les témoignages possibles. Elle n'a pas voulu faire œuvre littéraire, elle nous a donné un livre profondément émouvant dont l'héroïne est une servante du

Seigneur, humble et savante, guidée par un grand philosophe qui lui aussi a peut-être entrevu Dieu à l'heure de sa mort.

L'expansion économique allemande, par *Ludwig Erhard*, trad. de Jacques et Elfriede Boutin (Domat, Paris, 1953, 351 p., 975 fr.). — M. Erhard, ministre des affaires économiques du gouvernement de Bonn, est moins l'auteur de ce livre, qui porte son nom, que l'homme à qui revient le mérite de la renaissance économique de l'Allemagne au cours des cinq dernières années. On a parlé du « miracle allemand » ; le voici expliqué par l'équipe qui l'a rendu possible et ramené à trois composantes essentielles : organisation, libéralisme et dynamisme. C'est moins un miracle que le produit d'une vitalité dirigée et c'est un résultat remarquable, même si l'on ajoute des ombres au tableau, même si l'on se demande, comme le font certains, dans quelle mesure le colosse n'a pas des pieds d'argile. En tout cas, le livre est passionnément instructif et M. Erhard a écrit pour la traduction une préface spéciale qui est un appel à une collaboration économique de plus en plus étroite du peuple français et du peuple allemand.

Les 400 coups de Fritz Müller, par *Alexandre Spoerl*, trad. de Louis Mezeray (Editions de Flore, Paris, 1953, 252 p., 390 fr.). — — A. Spoerl est le fils de son père, humoriste célèbre en Allemagne, en attendant d'être le père de son fils, qui sera une fille. Que faire en attendant la naissance toute proche de cet enfant qu'il faudra élever, sinon évoquer sa propre enfance et son adolescence, c'est-à-dire les tours et les aventures d'un élève moyen, qui déploie beaucoup d'ingéniosité pour s'en tenir à cette heureuse moyenne, qui devra faire semblant d'être hitlérien, puis soldat et se tirera d'affaire avec le sourire! Cela nous vaut un livre drôle, traduit avec la vivacité qui convient.

Die neue Rundschau (S. Fischer, Francfort, 1953, 4, 158 p. 3,50 DM). — Excellent numéro où nous trouvons : *Der Bildungsauftrag des christlichen Dichters*, par R. Schneider; *Der Zauberer. Legende u. Deutung*, par R. Kassner; *Die verkindlichten Gatten*, par Max Kommerell; *Wolken über Paris, Impressionen aus dem Besatzungsjahr 1941*, par F. Hartlaub; *Valéry Proust Museum*, par Th. W. Adorno; *Die Freiheit der Wissenschaft*, par François Bondy; *Samuel Butler*, par R. Friedenthal; *Der Aufruf Kaiser Wilhelm II. beim Ausbruch des ersten Weltkrieges*, par A. von Harnack; *Joseph und der Zauberer*, par M. Beheim-Schwarzbach.

Merkur (Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, le numéro de 100 p. 2,50 DM). — Au sommaire du numéro de janvier 1954 : *Geheimnis der Poesie*, par R. Borchardt; *Zukunftsaspekte der industriellen Gesellschaft*, par Helmut Schelsky; *Ode*, par Paula Ludwig; *Aus dem Nachlass* par Fr. Baermann Steiner; *Epilog auf den deutschen Homme de lettres*, par Gustav Hillard; *Das Mucabbin. Erzählung*, par Curt Hohoff; *Zur Psychologie des Arbeiterpriesters*, par G. Venaissin; *Ein Publizist als Homme de lettres*, par G. Hillard; *Altes u. Neues von Thomas Mann*, par W. Boehlich; *Hadrian und die Wölfin*, par Ludwig Curtius; *Vagabundenphilosophie*, par K. A. Horst; *Jüdische Geschichte in Briefen*, H. G. Adler; *Der 3-D-Film*, par G. Anders.

Frankfurter Hefte (Francfort, le numéro 1,50 DM). — Le numéro de février 1954 est de nouveau varié et vivant. Nous y lisons : *Eine deutsche Magna Charta der Selbstbesinnung*, par R. Kreile; *Die Wirtschaft der Ostblock-Staaten setzt auf Frieden*, par Jacques Armel, *Kulturkampf in Polen* (1), par Tadeusz Poraj-Kobielski; *...so viel berauschende Vergänglichkeit*, Elisabeth Langgässer.

Documents (S. P. 81.528 — BCM « C » Paris). — Très varié, le numéro de février 1954 nous offre, outre ses notes diverses, les articles suivants : *Berlin, ou la conférence pour rien?* de A. Wiss-Verdier; *Fin de la guerre des notes?* de H. Bechtoldt et F. Noppert; *La politique arabe de l'Allemagne*, de Abdel Megid Amin; *Reconstruction et loyers*, de Bruno Niggl; *Le verdict* (nouvelle), de Hans Pille; *L'évolution de la langue allemande en zone soviétique*, de W. Richter.

Studium Generale (Springer-Verlag, Berlin, Göttingen, Heidelberg, le numéro 6,60 DM). — Le numéro de février est riche et actuel. Nous y trouvons : *Positivismus und Existenzphilosophie*, de K. Reidemeister; *Der Positivismus*, de V. Kraft; *Positivismus in der Rechtswissenschaft*, de H. Herrfahrdt; *Der Positivismus in der Rechtsphilosophie der Gegenwart*, de E. Neuy; *Diskussionsbeitrag zu dem Aufsatz « Die Symbolik als philosophisches Problem und philosophische Auf-*

gabe », *von M. Thiel*, de H. Looff; *Was kann Philosophie heute leisten und was darf man von ihr erwarten?* de M. Thiel; *Ueber die gegenwärtige Krise unserer Kultur*, de W. Gröbner.

Du (Conzett et Huber, Zurich, le N° 3, 20 fr. suisses). — La botanique vue de Zurich, tel est le thème du numéro de février. Rien de plus naturel que d'y trouver la Suisse, mais on nous conduit jusque dans le bassin de l'Amazone et ce tourisme floral nous enchante. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UN SPECTATEUR ANGLAIS DE NOTRE THEATRE. — Notre théâtre, est-ce bien dit? H. Hobson y est chez lui, s'y retrouve beaucoup mieux que ne le sauraient les Français qui n'y vont guère. Les scènes parisiennes, il les a pratiquées autant que courriériste de France. Les pièces, il les a vues, lues et méditées. Les auteurs et les interprètes, il les connaît, les classe et les juge avec la sûreté d'un vieil habitué.

D'un vieil ami. Voilà peut-être son premier titre à bien parler de ces choses dans son livre *The French Theatre of To-Day* (London, Harrap, 1953, 232 p., 12/6), et ce qui lui permet de les prendre d'un angle vaste. On s'attend sur la foi du titre à un répertoire qu'on espère utilisable et à un examen des œuvres, avec si possible quelques conclusions. Il y a beaucoup plus. En premier lieu une recherche raisonnée des caractères distinctifs du théâtre français en général, par opposition au théâtre anglais, et des événements ou circonstances qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui.

Cela commence par de petits détails vivants. Nous y suivrons l'auteur. A Paris (5 millions d'habitants), capitale et expression civique d'une grande nation, il y a deux mille places et dix théâtres de plus qu'à Londres malgré ses 8 millions d'âmes. On va donc au théâtre à Paris plus qu'à Londres, malgré tant de menus ennuis qu'on n'a pas ailleurs : contrôle, programmes sans prix fixe, pourboires à droite et à gauche. Hobson paraît exagérer ces complications. A moins d'avoir un billet de faveur, qu'a-t-on à faire au contrôle? Donne-t-on vraiment un pourboire au vendeur de programmes? Passons. Grâce à Hobson, je sais à présent qui sont, au bureau du contrôle, les trois juges d'enfer en habit. Avec lui nous trouverons que les places sont chères et inconfortables, les salles mal aérées, mais qu'elles sont décorées avec bon goût et que chacune a son caractère. Pourquoi, à l'entrée de nos théâtres, cette profusion de vestibules, immenses auprès de ce qu'ils sont à Londres? Ce serait grâce au bon marché relatif des loyers parisiens. Des gros loyers peut-être. Quand on n'en use

pas, on est surpris d'apprendre qu' « un des auteurs dramatiques contemporains les plus en vogue », nommé plus loin dans le livre et donc reconnaissable, habite avenue Foch un grand appartement qu'il paie, ou payait il y a peu, moins de 120.000 francs par an.

Continuant sa comparaison avec Londres, l'auteur observe qu'à part quelques monstres d'espace les salles parisiennes sont plus petites, dans l'ensemble, que celles de là-bas, et qu'il n'y a pas à Londres de ces très petits théâtres fréquents chez nous (il me semblait cependant me rappeler quelques exceptions). Le jeu, le port de voix, la mise en scène et jusqu'à la nature des pièces s'en ressentent par l'économie de moyens à laquelle invite une petite salle, et par l'encouragement à écrire des comédies trop peu ambitieuses pour emplir un grand vaisseau. C'est par les dimensions du théâtre que Hobson explique l'échec du *Complexe de Philémon* à New-York et, à Londres, d'*Ardèle*. Il est possible. Pareillement, si la troupe de Stratford a eu tant de peine à se faire entendre chez nous en janvier dernier, ne serait-ce pas qu'elle est accoutumée à une salle plus petite que celle des Champs-Elysées et à une scène qui déborde dans la salle?

Plus encore qu'à des causes matérielles, la dissemblance des théâtres anglais et français tiendrait à des conceptions différentes, et peut-être opposées, de l'œuvre dramatique. Hobson cite la belle page où Giraudoux soutient que le Français préfère entendre à regarder, qu'il ne croit pas au décor mais au mot qui ouvre les cœurs comme les coffres-forts, et que la vraie action dramatique est dans le dialogue. De là l'importance relative, en France, de l'auteur par rapport au metteur en scène; ce « relative » préviendra des objections. De là aussi le contraste entre le style français, osé jusqu'à choquer, et la retenue du jeu français dans des passages que le réalisme de la tradition anglaise rendrait peu supportables. Sur cette audace, qu'il nomme tantôt franchise, tantôt grossièreté, Hobson reviendra plusieurs fois au cours du livre. Il donne ici en exemple un passage de *La tête des autres*, très franc en effet. Surtout il nous aide à mesurer l'écart des tolérances nationales en citant le début de *Colombe* dans sa version anglaise : pour ne pas heurter la pudibonderie de son public, l'adaptateur n'hésite pas à changer le texte jusqu'à dénaturer les personnages. On n'oppose rien à un fait. Mais je ne crois pas que l'état d'esprit invoqué se trouve autre part que dans la très petite classe moyenne. Ces édulcorations ne tiendraient-elles pas plutôt à la crainte de la censure?

Voilà, si l'on veut, l'atmosphère du théâtre français actuel

recréée pour les Anglais dans un premier chapitre où le Français pourra prendre une conscience plus cohérente de phénomènes qu'il n'aurait fait qu'entrevoir. Il y a des causes plus immédiates à la « ricke moisson », aux « jours glorieux » de notre scène contemporaine. En premier lieu son rôle pendant l'occupation où, par des allusions transparentes, une *Antigone* ou des *Mouches* soutenaient le moral des spectateurs. Inutile d'insister là-dessus, sinon pour remercier Hobson de sa compréhension : Mme Dussane avait fort bien parlé de ces choses, et il la cite longuement.

En second lieu, le théâtre français d'aujourd'hui doit sa situation dominante à « beaucoup d'ouvriers dont le talent confine au génie ». Sur ce thème — la vue générale de nos auteurs, acteurs et metteurs en scène — intervient un chapitre de jugements et d'impressions qui ne déçoivent pas notre curiosité. Hobson fait ses réserves sur Fresnay et Brasseur, met très haut Barrault et sa troupe, Périer et quelques autres, mais surtout proclame son admiration pour Edwige Feuillère, « la plus grande actrice du monde ». Les vingt dernières pages du volume, petite bibliographie raisonnée, mentionnent le livre consacré par R. Kemp à cette grande artiste. J'apprends de cette analyse que Mme Feuillère a débuté sous le pseudonyme de Cora Lynn. Et ceci me rappelle l'affiche d'un obscur théâtre de quartier londonien d'avant-guerre où la liste des acteurs portait, si je me souviens bien, un nom étrange : Edwigo Feuilleroy. Masque, ou contrefaçon? Ou hasard?

Dans le même chapitre, Hobson « expédie » quelques auteurs qu'il goûte particulièrement et non sans éclectisme comme Aymé, Roussin, Bernanos, parle de Cocteau parce qu'il le faut, et pour ainsi dire pas de Gabriel Marcel auteur dramatique ni, chose surprenante, de Claudel sinon à propos du *Soulier de satin* et de *Partage de midi* — son plus haut souvenir de la scène française grâce, en partie du moins, à l'interprétation. Qu'on ne lui reproche pas de ne pas avoir dressé un catalogue. Son objet exprès est « moins de fournir une revue encyclopédique du théâtre français que de donner l'opinion d'un Anglais sur l'œuvre de ses maîtres principaux. Ce propos exclut, d'une part, les pièces amusantes d'écrivains comme Roger Ferdinand, et, de l'autre, les ouvrages du disparu Jean Giraudoux. » Tous ceux dont il parle — auteurs, acteurs, metteurs en scène —sont strictement vivants. Même pas sur-vivants (quand même, Claudel!). Une bonne moitié en est consacrée aux seuls Sartre, Salacrou, Montherlant, Anouilh.

Le premier et le dernier de ces quatre lui ont inspiré moins de réflexions originales que les autres. On avait beaucoup écrit

sur eux. Dussane, Dubech qui n'aurait peut-être pas aimé s'entendre traiter de Genevois, Kemp, Ambrière, Marcel, et Campbell et Radine et Gautier : Hobson les a lus et les cite. Mais encore il les discute, les corrige; souvent son interprétation des textes paraît la plus fine et la plus juste. Son goût et son jugement indépendants plaisent par le son neuf qu'ils rendent : une des raisons pour lesquelles on gagne à le lire. Sur ses choix et sur ses opinions, il y a bien entendu matière à discuter. Mais, s'ils sont décidés, ils ne sont pas autoritaires comme ceux que vous imposait un célèbre homonyme à lui dont Milton a fait l'épitaphe. La plupart de ses développements, si foisonnants soient-ils, s'organisent autour d'une idée-pivot. Aymé, ou la construction d'histoires ingénieuses. Roussin, ou l'esprit à la scène. Sartre, ou le désir de fonder et de répandre une nouvelle philosophie de l'existence. Anouilh, ou le refus du bonheur, le péché ingénu, Janus moral-immoral. Tout cela peut sembler assez établi, mais vaut par l'originalité de la présentation.

Me trompé-je en croyant moins frayées ses considérations sur Salacrou et Montherlant? Salacrou représenterait une réussite du théâtre expressionniste, un univers poétique et cohérent qui ne relève pas des exigences réalistes : Montherlant (ici Hobson s'appuie sur ce qu'en dit Laprade, mais pour le dépasser et l'amplifier) un certain nombre de mouvements de l'âme exposés avec une intensité concentrée et profonde, dans des histoires simples jusqu'à presque se passer d'action dramatique, et dans une atmosphère de christianisme bizarrement incomplet. Enfin, chose remarquable : le bilan de Salacrou, Montherlant et Anouilh est provisoire parce qu'on peut distinguer, dans leurs œuvres les plus récentes, l'annonce ou tout au moins l'espoir d'une évolution vers plus d'humanité (comme on dit).

Il y a bien plus dans ce livre que les compartiments successifs où l'on vient de jeter un coup d'œil. Sa plus grande valeur est, d'un bout à l'autre, de mener à une idée générale du théâtre français contemporain. Les auteurs qui sont pour Hobson nos « quatre grands » ont beau différer presque en tout : convictions politiques, croyance, technique, personnalité. Ils se ressemblent parce que leur œuvre pose toujours, exprimées ou implicites, les questions suprêmes qui ont obsédé le genre humain : qu'est-ce que le bien, la justice, le bonheur? comment l'homme peut-il trouver la vie, et plus abondante? L'un des traits saillants de ce théâtre est qu'il tente de changer les bases de la morale, non de nous être agréable en flattant notre confort intellectuel. Hobson prévoit et prévient à ce sujet la réaction de défense de ses compa-

triotes. Même si nous autres ne ressentons pas le besoin de cette « adaptation mentale » qu'il recommande, aurions-nous osé affirmer que Sartre, Salacrou, Montherlant ni Anouilh ne pourront être absents d'aucun tableau de la pensée en Europe occidentale au moment de l'histoire que nous vivons? Il y a de quoi être fiers. On le croira d'autant mieux que ce n'est pas nous qui l'aurons dit.

Jacques Vallette.

Théâtre, par *W. B. Yeats*, trad. Gibert (Paris, Denoël, 1954, 237 p., 480 fr.). — Bonne idée que d'avoir choisi pour les traduire six pièces réparties sur la longue production de Yeats, dont la première et la dernière. A bon vin point d'enseigne. Voilà un tort réparé.

Amour pour Lydia, par *H. E. Bates*, trad. Ferrare (Paris, Amiot-Dumont, 1954, 296 p.). — Sauf erreur, voici traduit le premier des meilleurs romans de Bates, romancier romanesque, non exactement des plus grands, mais bon écrivain et fort connu. Sans trop de souci des vraisemblances documentaires, c'est l'histoire très attachante d'un jeune amour et de ses traverses.

L'éléphant à la tour, par *R. C. Hutchinson*, trad. Fournier-Pargoire (Paris, Michel, 1954, 639 p., 990 fr.). — Peu gai, mais accueilli avec faveur par de bons juges : dans un milieu sordide, récit de l'échec d'une mésalliance qui finit par un assassinat.

Hommes en armes, par *E. Waugh*, trad. Dumas-Simart (Paris, Stock, 1954, 285 p., 600 fr.). — Un bon Waugh. La drôle de guerre de Guy Crouchback, patriote naïf, Gaspard Hauser chez les militaires. Des caractères et des épisodes comiques, de la satire implicite et pétrie d'humanité.

Géant, par *E. Ferber*, trad. Tranec (*Ib., Id.*, 1954, 395 p., 750 fr.). — Une jeune Virginienne épouse un propriétaire de ranch et doit s'habituer à vivre au Texas, dont le livre est un tableau quasi légendaire, à une énorme échelle, dans des contrastes de splendeur et de misère brutales. Malgré son immense popularité, Edna Ferber a des qualités très solides, notamment l'art des caractères et du dialogue.

Speak Better, Write Better English, by *H. Coon* (167 p., 25 c.). **The United States Political System**, by *D. C. Coyle* (152 p., 25 c.). **The Tattooed Heart**, by *T. Keogh* (144 p., 25 c.). **The Big Dry**, by *G. Garland* (144 p., 25 c.). **Coming of Age in Samoa**, by *M. Mead* (192 p., 35 c.). **Bhagavad-Gita**, transl. by *Swami Prabhavananda and C. Isherwood* (143 p., 35 c.). **Confessors of the Name**, by *G. Schmitt* (597 p., 50 c.). Chac. : N. Y., NAL, 1954. — 1) Guide familier du bon anglais. 2) Remarquable exposé du système politique américain. 3) L'alliance touchante de deux enfants face à un monde adulte égoïste. 4) Un chef indien trahi par un blanc : histoire sanglante au temps des guerres contre les Apaches. 5) Une anthropologue connue raconte l'organisation de la vie dans une communauté primitive et en donne les traits avantageux en exemple aux civilisés. 6) Cette traduction, par deux écrivains distingués, d'un livre sacré des Hindous met à notre portée une œuvre d'une grande beauté et d'une application fort actuelle. 7) Roman des premiers temps chrétiens, plus proche de *Ben Hur* que de *Quo Vadis*.

Titus Andronicus, by *W. Shakespeare*, ed. by J. C. Maxwell (London, Methuen, 1953, 175 p., 18/). — On l'a dit ici, l'édition Arden de Shakespeare, une des meilleures, vieillissait, et elle reparaît mise à jour. Voici le quatrième volume de la série, drame sanglant, ébauche presque caricaturale du Shakespeare ultérieur, mais qui porte sa marque et soulève des problèmes de tout ordre. Après la récente édition de J. D. Wilson, envers qui Maxwell reconnaît sa dette, il semble pourtant que tout n'était pas dit; rien ne l'est quand on a un avis informé à exprimer. Maxwell a fait un travail très personnel. Sans parler des notes en bas de pages (variantes et remarques de toute espèce), l'introduction examine successivement les raisons d'adopter (à la différence de Wilson) le texte du premier in-quarto; de conjecturer la date de 1589-90, de croire que Shakespeare a écrit toute la pièce, ou encore que Peele en a

fait une part, et laquelle; de présumer comme source Ovide plutôt que Sénèque. Enfin l'éditeur exprime son opinion que Titus est un vrai héros tragique, et qui en préfigure d'autres plus illustres; et que la relative faiblesse de ce drame tient à ce que l'auteur n'a pas su, comme plus tard, lier un ensemble bien construit et des épisodes réussis dans le détail.

The Queen's Scotland : Glasgow, Kyle and Galloway, by *T. Lang* (*Ib.*, Hodder and Stoughton, 1953, 405 p., 20/). — Dans un tableau de l'Ecosse en huit volumes, celui-ci se rapporte à Glasgow et aux comtés ou régions de Lanark, Renfrew, Ayr, Wigtown, Kirkcudbright. C'est un répertoire alphabétique où sont portés et commentés les paysages, monuments et souvenirs. Il ne paraît pas qu'on ait omis rien d'intéressant, ni dans le texte ni dans près de 110 figures hors texte bien venues et attrayantes. Deux cartes dans les pages de garde. Ensemble généreux et bon marché.

The Lamartine Ladies, by *L. M. Ragg* (*Ib.*, Macdonald, 1954, 288 p., 16/). — Il vaut la peine de s'informer ici de la mère, de la femme et de la nièce de Lamartine, femmes diverses et distinguées dont on nous parle avec distinction et agrément, avec des coups d'œil continuels sur le grand homme — leur centre — et sur l'époque. Neuf illustrations hors texte.

Everyman's Dictionary of Dates, by *C. Arnold-Baker* and *A. Dent* (*Ib.*, Dent, 1954, 428 p., 15/). — Mettre les dates utiles de l'histoire universelle à la portée du public : propos entre tous malaisé d'exécution, à cause des problèmes de choix et de présentation qu'il soulève. Ce livre, fait pour servir, servira. Les articles sont rangés alphabétiquement. Les uns se rapportent à un sujet particulier : il y en a environ 8.600, de longueurs très variées (régions arctiques et antarctiques, Bible, Bonaparte, électricité, droit de vote, bibliothèques, tsars, T. S. F., etc.). Les autres, environ 300, ont trait à des sujets d'ensemble (batailles, traités, académies, hymnes nationaux, tremblements de terre, hommes célèbres de tout ordre y compris les hérésiarques, etc.). Quand il faut répéter pour être commode, on répète : preuve de bon sens. On s'y retrouve facilement et vite, même s'il faut chercher Rod, Cherbuliez, de Coster, Rodenbach, Verhaeren dans la littérature française et Franck, J. des Prés, Jannequin, Dufay parmi les musiciens belges. La perspective historique et le choix des événements significatifs se discutent évidemment (voyez l'art. *France*). Ces possibles divergences n'entament ni l'efficace ni l'originalité de cet ingénieux répertoire.

The Dangers of Being Human, by *F. C. Palmer* (*Ib.*, Lane, 1954, 146 p., 7/6). — Il est dangereux d'être humain, surtout si l'on fait partie d'une communauté civilisée : on est assiégé de névroses et d'angoisses qui gâtent la vie. Voilà de quoi traite l'auteur, persuadé que presque tous les réputés et soi-disant normaux sont des anormaux qui s'ignorent. Adepte éclectique des différentes psychologies analytiques, il raconte pourquoi enfants et adultes se mouillent au lit, se rongent les ongles, sont sujets à l'alcoolisme, aux cauchemars, aux colères, etc. Son livre a la valeur d'une information, non d'une méthode curative. Il recommande le recours aux spécialistes, sans en dissimuler la dépense. De fait, combien de neurasthéniques ne se reconnaissent-ils pas tels parce qu'ils sont, au moins financièrement, à leur aise? Mais qui d'entre nous ne se sent plus ou moins intéressé par les sujets abordés ici?

Samuel Johnson, by *S. C. Roberts* (44 p.); **Pope,** by *I. Jack* (36 p.). Chac. : London, Brit. Council and Longmans, 1954, 2/. — Ces auteurs du XVIII[e] siècle ont été bien et différemment traités dans les numéros 47 et 48 de « Writers and their Work ». Johnson (1709-84), le célèbre héros de Boswell, est dépeint dans sa vie et son activité d'écrivain et d'homme sans guère de recours à Boswell, et dans sa grandeur propre, laquelle était admise de ses contemporains dès avant qu'il connût son biographe. Ce sont les éléments de cette grandeur et les aspects principaux d'un personnage complexe qu'on nous montre. En revanche, sur la biographie de Pope (1688-1744), pas grand-chose. Mais un essai qui contient beaucoup de neuf sur sa place dans la littérature anglaise, sur sa vraie grandeur niée au siècle dernier, son génie d'artiste, sa vision de la vie, ses mérites trop méconnus.

André Gide, by *E. Starkie* (63 p.); **Léon Bloy,** by *R. Heppenstall* (62 p.). Chac. : Cambridge, Bowes, 1953, 6/. — Etudes parues dans

l'excellente série « Studies in Modern European Literature and Thought ». Celle de E. Starkie expose de façon classique la vie et l'œuvre de Gide, leurs étapes dans le temps. Elle avoue ne pas avoir saisi l'homme évasif, qu'elle admire superlativement, sinon dans sa foncière préoccupation des problèmes moraux, et le défend contre toute accusation de fausseté. Elle connaît bien son sujet; le livre qu'elle annonce sur Gide sera sûrement intéressant. Intelligence vive, exigeante, opiniâtre jusqu'à la subtilité, claire et intègre, Heppenstall est sans doute l'Anglais le plus curieux et le plus compréhensif des variétés d'un catholicisme qu'il ne partage pas, et notamment des expressions littéraires du catholicisme français d'aujourd'hui. C'est à Bloy qu'il fait remonter presque tous, ou tous leurs auteurs. Son essai ne raconte pas Bloy, mais revêt la forme insolite et attachante du récit de l'expérience qu'il doit à ce phénomène furibond et isolé. Cet épisode spirituel commence par une « intoxication » dont il n'est pas sûr d'être à tout jamais sorti. On éprouve à lire son livre le plaisir d'être continuellement provoqué et stimulé par des idées générales.

Livres reçus. — *Je suis Jonathan Scrivener*, par C. Houghton, trad. Rosenthal (Paris, Corrêa, 1954, 318 p.). *Grève chez General Motors*, par H. Kraus, trad. Jacoub (Paris, Ed. ouvrières, 1954, 279 p., 600 fr.). *L'homme de Buridan*, par S. Bellow, trad. Deon (Paris, Plon, 1954, 259 p., 450 fr.).

The New Statesman and Nation, 27.2-27.3. — *Séries :* New Statesman-E.-U. (27.2-6.3). France et Union française; Arts et spectacles (27.2-27.3). Victimes (6-27.3). 27.2 *:* Résurrection Labour. Labour et défense. Kenya. Electrons esclaves. Prise de son en France. La pièce de Morgan. Le budget de la guerre en G.-B. L. Carroll. *6.3 :* Défaite d'Ike. Churchill-Egypte. Labour-armée allemande. La loi et le pari. Les A. T. S. Th. Cromwell. *13.3 :* Kenya. Ambitions aériennes de la G.-B. Démocratie indienne. Réflexions de Priestley. Livres de printemps. Le Long Parlement. *20.3 :* Stratégie E.-U. Morrison. Impressions de traversée. Tétouan. Maisons de refuge en Israël. Voyages illustrés. Eliot comique. *27.3 :* Bikini. Labour et C. E. D. Japon. Congo. Nouveau régime des prisons. Avenir des poteries anglaises. Tourguéniev.

The Listener, 25.2-25.3. — *Séries :* Australie (25.2-18.3). Musique; Romans; Télévision et B.B.C.; Tradition et expérience en Asie; Mémoires de G. Murray (25.2-25.3). Matériel de la physique moderne (4-18.3). *25.2 :* Russie et règlement européen. Terrorisme malais. Brésil. Usage et abus de la science. Loi anglaise et loi morale. Dessous de la politique victorienne. *4.3 :* Egypte-G.-B. Ouganda. Dunkerque. Expulsion des syndicats. Orwell jeune. Le romancier. Piranèse. *11.3 :* Les Français et Berlin. McCarthy. Stratégie atomique efficace? Universités chinoises. Protection de Venise. Elgar. Pensée indienne. Serajevo. Ingres. Livres de printemps. *18.3 :* Problème allemand. Einstein. Ethiopie. Trente ans de diplomatie. Etre vieux. Le parti libéral. *25.3 :* Vie internationale. G.-B. et Inter-Amérique. Templer en Malaisie. Guerre de Crimée. La Royal Society. Météo. Japon. Joyce. Lamennais.

Nine, Winter 54. — Eluard. Pouchkine. Pound. W. Lewis. L'opéra. Poèmes. Revues.

Britain To-Day, March 54. — Afrique. Education physique. Télévision. Sanctuaires américains en G.-B. La sculpture de H. Moore.

History Today, March 54. — Louis XIV. Les Hollandais au Brésil. Calvin. Attila. Koltchak. L'île de Pâques. Débuts du journalisme anglais.

Books Abroad, Winter 54. — Lettres allemandes contemporaines. Lettres autrichiennes depuis 1927. Lettres en Israël. Revues et livres.

J. V.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

L'ŒUVRE DE BALZAC. — Voici achevée la grande édition de *L'Œuvre de Balzac* que le *Mercure* a signalée au moment où le Club français du Livre venait de l'entreprendre (achevée et même recommencée, puisqu'on réimprime déjà les premiers

tomes). Ses vingt-trois mille pages, en seize volumes sur papier bible, occupent moins de soixante centimètres sur un rayon de bibliothèque. Or c'est l'édition la plus complète et la plus riche qui ait jamais paru; plus complète même (sauf pour le théâtre) que les quarante volumes de l'édition Bouteron-Longnon, enrichie de toutes sortes de commentaires et de documents, enrichie aussi d'une idée nouvelle.

L'idée nouvelle est l'ordre inusité dans lequel est présentée la *Comédie humaine*, laquelle remplit les douze premiers tomes. Albert Béguin, qui a conçu la publication et l'a dirigée avec l'aide de M. Jean A. Ducourneau (l'annotation est d'Henri Evans), a classé les romans et nouvelles dans l'ordre chronologique des faits qui y sont rapportés. Il a développé ainsi jusqu'à ses dernières conséquences la notion que Balzac s'était contenté d'indiquer en plaçant ses héros dans l'étroite dépendance des événements contemporains et en faisant reparaître les mêmes personnages d'une œuvre à l'autre. Il a rendu apparent et sensible le mouvement temporel qui porte et emporte tout l'ensemble de la société balzacienne.

Or Balzac lui-même n'a pas choisi ce parti; peut-être même l'a-t-il écarté délibérément. Il avait longtemps songé aux moyens d'imiter la démarche de l'histoire; et il a préféré à l'ordre chronologique un ordre philosophique. Il ne cesse pas de se présenter en historien du présent (et il prend toujours soin, la remarque est de Marcel Bouteron, de se donner au moins deux ou trois ans de recul par rapport aux événements qu'il met en scène); mais on croirait qu'il se défie de ce qu'il y a de contingent dans le successif; il ne s'attache qu'à l'absolu des vues de l'esprit. Or l'édition nouvelle néglige par système le plan que le romancier avait dressé — après beaucoup de tâtonnements, il est vrai, et non sans quelque incertitude dans le détail — en pleine maturité, en pleine conscience, en pleine puissance; dont il a expliqué comment il transposait sa philosophie et sa sociologie; qui traduisait enfin sa volonté explicite.

En fait, le fameux *Avant-Propos* de 1842 ne change pas de signification dans quelque ordre ou dans quelque désordre qu'on lise la *Comédie humaine*. Explication et commentaire d'un classement, il est aussi, et surtout, un essai du romancier sur son œuvre. La portée idéologique du classement balzacien apparaît à la réflexion; elle ne saurait ressortir d'une manière sensible du cours même d'une lecture. Plutôt qu'un ordre de lecture, l'auteur a proposé un ordre de méditation. Ainsi le nouveau classement, qui est bien, lui, un ordre de lecture, se superpose à l'autre

plutôt qu'il ne s'y substitue. Il ne le supprime pas; et il y ajoute quelque chose.

Il y ajoute pour le lecteur le sentiment du *temps balzacien*. On peut en former la notion sans doute mais on n'en éprouve pas le sentiment lorsqu'on lit la *Comédie humaine* soit au hasard, soit selon le classement du romancier. L'édition du Club français du Livre, c'est le puzzle assemblé. Il faut lire là-dessus les deux études qu'Albert Béguin a placées en tête des tomes I et XVI, pour présenter l'expérience et pour la conclure. N'objectons pas à l'auteur de *Balzac visionnaire* qu'il prête peut-être à Balzac une vision du temps que Balzac n'a pas reconnue formellement comme sienne. Plus on lit Balzac et plus on découvre en lui de richesses dont il n'avait pas pris conscience. La puissance créatrice l'a constamment emporté loin au delà de ce qu'il pensait être. L'œuvre aujourd'hui dit infiniment plus que n'eût confessé l'homme.

L'histoire de l'interprétation de Balzac, ce serait le sujet d'une thèse (à condition que la masse de documents n'étouffe pas l'interprétation de l'interprétation). On y verrait dès le départ le maximum de pénétration à côté du maximum d'incompréhension, — Baudelaire et Sainte-Beuve. Puis, avec Taine, Bourget, Bordeaux, le deuxième âge : honnêtement littéral, raisonnable et plat. Dans le troisième âge Balzac se distingue décidément de cette sorte de Zola antérieur, catholique et monarchiste, ou de cette sorte de Tocqueville romancier; les commémorations des années 1949-1950 favorisent l'épanouissement de cette vue nouvelle, qui a pour témoins les numéros spéciaux des revues, le *Livre du Centenaire* et principalement les études et préfaces accompagnant dans *L'Œuvre de Balzac* les œuvres elles-mêmes.

Ces commentaires ont été demandés à des écrivains et à des critiques contemporains, qu'on invitait non pas à faire acte d'érudits mais à décrire leurs propres réactions soit devant un aspect général de Balzac, soit devant un de ses ouvrages en particulier. Ces 9 études d'ensemble et ces 96 préfaces, signées de 52 noms, donnent une idée singulièrement vivante — et homogène plus singulièrement encore — de ce que Balzac devient pour nous. Beaucoup d'entre elles sans doute vieilliront vite, et mal; plusieurs aussi font bonne figure auprès des textes des illustres prédécesseurs, Baudelaire, Hugo, Sand, Gautier, etc., dont on a complété un ensemble documentaire auquel contribuent d'une manière charmante des illustrations reproduites d'après Daumier, Johannot, Doré, Gavarni, et divers autres.

Les quatre derniers volumes réunissent les écrits extérieurs à la *Comédie humaine*. D'abord les *Contes drolatiques*, ainsi que

l'ensemble déjà connu sous le nom d'*Œuvres diverses* (scènes et aspects de la vie contemporaine, récits, critique d'art et critique littéraire, politique); on y a repris des fragments ou ébauches récemment publiés, *La femme auteur*, *Un caractère de femme*, *Mademoiselle du Vissard*; on y a ajouté enfin *Le prêtre catholique* qui n'avait encore paru qu'en revue.

Restait une série de textes qui posaient des problèmes délicats. On ne pouvait ni les négliger, sous peine d'infidélité, ni les donner *in extenso*, sous peine d'étirer démesurément l'édition, qui qui n'y eût rien gagné; on voulait faire une place aux recherches actuelles de l'érudition balzacienne; et on voulait ne pas donner aux sommaires l'aspect d'une carte d'échantillons. On a donc limité le théâtre à deux pièces, *Vautrin*, dans la version découverte par Jean Richer, et *Le Faiseur*, et les romans de jeunesse — vigoureusement défendus par M. P.-G. Castex — à *Jean-Louis*, à *Argow-le-Pirate* et à *Wahn-Chlore*.

Les sacrifices — à vrai dire supportables — avaient déjà eu dès le tome XI une contre-partie avec l'édition critique des *Chouans* donnée à titre d'exemple et établie par M. Maurice Allem (2.507 notes et variantes). Autre contre-partie, et de première importance : les préfaces. Depuis Balzac lui-même on les écartait systématiquement de toutes les éditions collectives, pour économiser des pages (une seule exception : l'édition dite définitive de 1869-1876, où on les trouvait réunies, mais incomplètement, au tome XXII). M. Jean A. Ducourneau les a reprises, cette fois, sans lacunes; il en a établi et annoté le texte, qui occupe dans le tome XV 370 pages, précédées elles-mêmes d'une étude où M. Bernard Guyon ne manque pas de rappeler l'article publié sur elles dès 1950 par M. Jean Pommier dans la *Revue des Sciences humaines*.

Et la *Correspondance?* Il fallait donner des lettres, et on ne pouvait les donner toutes. Les éditeurs ont pensé qu'ils avaient mieux à faire que de se contenter d'un choix. Nous disposons actuellement de trois recueils bons ou excellents : les *Lettres à l'Etrangère*, dont quatre tomes ont paru sur cinq annoncés, les *Lettres à sa famille*, la *Correspondance avec Zulma Carraud*. D'autre part la *Correspondance* publiée en 1876 donne un texte faussé à dessein et sans valeur. Enfin, et sans parler des inédits, beaucoup de lettres sont dispersées dans des revues ou dans des livres variés. Plutôt que de revenir sur ce qui est fait et bien fait d'autre part, MM. Jean A. Ducourneau et Roger Pierrot, lequel prépare de son côté une édition de la *Correspondance générale* de Balzac, ont préféré apporter une contribution nouvelle : ils

ont, en somme, refait le scandaleux recueil de 1876. Ils ont vérifié les textes sur les originaux aussi souvent qu'ils ont pu le faire (50 lettres seulement n'ont pas été contrôlées), regroupé ce qui était dispersé, ajouté des inédits; au total, dans le tome XVI, 418 lettres adressées par Balzac à des destinataires divers de 1819 à 1850.

Trois grandes études documentaires terminent le tome XVI et l'édition : 260 pages de M. Patrice Boussel sur *Le Paris de Balzac*, un *Répertoire des personnages de la Comédie humaine* de M. Charles Lecour, une *Chronologie de la Comédie humaine*, en plus de 400 pages, du Dr Fernand Lotte. Au *Répertoire* de M. Charles Lecour — dont les 200 pages ne font pas double emploi avec les 600 à 700 pages du *Dictionnaire biographique des personnages fictifs* que le Dr Fernand Lotte a donné chez José Corti en 1952 — empruntons ces précisions : dans la *Comédie humaine* il y a 2.209 acteurs, 1.515 d'entre eux n'apparaissent qu'une fois, 179 sont des domestiques, 233 apparaissent deux fois; « il en reste donc 282 pour lesquels on peut parler d'un fréquent retour ».

S. de Sacy.

Revue d'histoire littéraire de la France. — *Juillet-septembre* 1953. Lester G. Crocker : « John Toland et le matérialisme de Diderot. » — E. Marcu : « Un Encyclopédiste oublié : Formey. » — Paul Viallaneix : « Deux inédits de Michelet. » — Georges Huard : « *Notre-Dame de Paris* et les Antiquaires de Normandie. » — J. Lagny : « Deux lettres inédites de Sainte-Beuve à propos de la querelle de *Phèdre*. » — Henriette Psichari : « La *Prière sur l'Acropole*. Etude des sources. » — Roger-A. Lhombreaud : « Verlaine et ses amis d'Angleterre. »

Octobre-décembre. Raymond Picart : « Un livre italien annoté par Racine. » — J. Nivat : « Quelques énigmes de la Correspondance de Voltaire »; R. Pomeau : « Deux lettres inédites et une lettre oubliée de Voltaire. » — Roger Pierrot : « Balzac et Hugo d'après leur correspondance »; les inédits ici publiés forment sans doute le noyau de la *Correspondance* Hugo-Balzac qu'on nous laisse espérer de M. Roger Pierrot, en attendant la *Correspondance générale* de Balzac dont il prépare une édition. — Jean Pommier : « Genèse du premier *Louis Lambert* »; étude fort importante. — Maurice Regard : « Balzac est-il l'auteur de *Gambara?* » Il n'aurait fait qu'y mettre la dernière main. — Moïse Le Yaouanc : « Notes balzaciennes » (sur le *Lys*, le *Médecin de Campagne*, la *Recherche de l'Absolu*, la *Physiologie du Mariage*). — Bernard Guyon : « Deux livres récents sur Balzac (le *Dictionnaire des personnages* du Dr Lotte et le *Louis Lambert* d'Henri Evans).

Revue des Sciences humaines. — *Avril-juin* 1953. C.-J. Bayer : « Montesquieu et la censure religieuse de *L'Esprit des Lois*. » — Gilbert Lely : « Répertoire des œuvres du marquis de Sade. » — J. Adhémar : « Balzac et la peinture. » — P.-G. Castex : « Victor Hugo et Auguste Jal », avec des lettres inédites. — Charles Chassé : « Les thèmes de la stérilité et de la virginité chez Mallarmé. »

Juillet-septembre. Maurice Cauchie : « Le dernier des Estienne. » — C.-E. Engel : « Le chevalier de Malte, type littéraire au XVIIIe siècle. » — J. Roger : « Un manuscrit perdu et retrouvé : *Les anecdotes de la nature*. » — P. Reboul : « Le voyage de Fiévée en Angleterre. » — M. Brunelle : « L'influence d'Usen sur Romain Rolland. » — Louis Lafuma : « *Port-scriptum* au *Discours sur les Passions de l'Amour*. » — A.-J. Axelrad : « La *Sophonisbe* de La Grange-Chancel. »

Octobre-décembre. W.-G. Moore : « La Rochefoucauld : une nouvelle Anthropologie. » — François Mi-

chel : « Les secrets d'Earline » ; à propos de l' « épisode Earline » dans la vie de Stendhal (1839-1840), voici une dissidence dans le Stendhal-Club (de cette étude, et du texte de Stendhal qui en est l'objet, il a été fait un tirage à part). — P. Capretz : « Cinq poèmes inconnus de Jules Laforgue. » — L. Guichard : « Notes sur quelques clefs du roman de Proust. »

Janvier-mars 1954. F. Deloffre : « Aspects inconnus de l'œuvre de Marivaux. » — E. Harpaz : « Mably et la postérité. » — M.-F. Guyard : « La genèse des *Maîtres-Sonneurs*. » — J.-H. Bornecque : « Le sous-marin ivre de Rimbaud. » — J.-C. Lapp : « Zola et Maurice de Fleury. »

Revue de littérature comparée. — *Avril-juin* 1953. Mme J. de Pange, sous le titre « Mme de Staël critique de Benjamin Constant », publie un texte inédit de Mme de Staël sur le *Walstein* de Constant, pages tirées du manuscrit du livre *De l'Allemagne;* les brouillons du livre, remarque Mme de Pange, recèlent ainsi beaucoup de pages écartées du texte définitif pour des raisons diverses, et dont l'exploration méthodique reste à faire. — L. Guichard : « *Autour des Contes d'Hoffmann.* » — S. Markiewicz : « Mérimée et la Pologne. » — J. Pérus : « Gorki et Nietzsche en France. » — Maurice Bémol : « Rilke et les influences » ; importante étude — notamment sur Rilke et Valéry — à propos du *Rilke* de J.-F. Angelloz.

Juillet-septembre. Un inédit de Michelet sur l'Italie, présenté par P. Viallaneix. — G. D. Henderson : « Un mouvement quiétiste en Ecosse. » — H. Tuzet : « Alfieri et Chateaubriand. » — Ch. Vachot : « James Thomson et l'Orient. » — G. Blanquis : « Hofmannsthal et la France. »

Octobre-décembre. W. Folkierski : « Du Fresnoy en Angleterre. » — R. Pageard : « Gœthe dans la vie littéraire espagnole (1812-1950). » — E. Legouis : « *La terre* de Zola et *Le Roi Lear.* » — M. Cazaux : « Zola en Suède. »

Janvier-mars 1954. M. Deanovic : « Le théâtre de Molière à Raguse au XVIII^e^ siècle. » — P. van Bever : « L'Italie du XVIII^e^ siècle et J.-J. Rousseau. » — H. Granjard : « Le Byronisme de Macha. ». — Claude Pichois : « Un ami de Renan et de Sainte-Beuve : Paul Grimblot » ; curieuse figure d'excentrique, et orientaliste à qui « il manquait peu de chose », disait Renan, mais « quelque chose d'essentiel (...) pour être un esprit scientifique de premier ordre »,

Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises, n° 3-4-5, juillet 1954. — Ce numéro triple, de 272 pages, est d'une importance particulière. On y trouve non seulement les communications des congrès de 1952, mais aussi celles des congrès précédents (1950 et 1951) qui n'avaient pas trouvé place dans les cahiers antérieurs. Puisqu'il n'est pas possible d'énumérer ces vingt-quatre textes, signalons du moins le dernier d'entre eux, « La genèse du *Cimetière marin* », de M. L. J. Austin, qui annonçait l'analyse exhaustive publiée le 1^er^ avril et le 1^er^ mai 1953 dans le *Mercure.*

L'information littéraire. — Michel Décaudin : « Etat présent des études sur Apollinaire » ; Guy Robert : « A propos d'inédits de Victor Hugo » (mai-juin 1953). — C. A. Mayer : « Réalisme et fantaisie dans l'œuvre de Rabelais » (septembre - octobre). — Bernard Guyon : « *Illusions perdues* » ; Jacques Nathan : « L'état actuel des problèmes proustiens » (janvier-février 1954).

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. — N° 4 de 1953. « Une édition inconnue de Clément Marot », par C. A. Mayer. — « Editions originales et éditions critiques des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe », par W. T. Bandy.

N° 5 de 1953. « L'édition originale du traité de Mme de Staël *De l'Influence des passions* et ses divers états », par René Bray. « Un roman retrouvé de Duranty », par Maurice Parturier. — « Une édition originale inconnue du Prince de Ligne », par Paul van der Perre.

Dans les deux numéros : « Notice sur deux poètes du règne de François I^er^ : Jacques Le Gros, Robert Cusson », par V.-L. Saulnier.

N° 6 de 1953. « Rabelais et Mellin de Saint-Gelais, pronostiqueurs. Une édition inconnue de *L'énigme en prophétie* », par V.-L. Saulnier. — « Une publication de Voltaire demeurée inconnue : *Le Médiateur d'une grande querelle* », par G. Vidal. — Et, de M. Jean Bonnerot, une étude d'une importance particulière sur « La bibliothèque S. de Lovenjoul et ses trésors romantiques ».

Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, *travaux et documents,* t. XV (1953) et XVI (1954) (Librairie Droz à Genève). — Signalons — puisqu'on ne peut pas tout signaler — une série d'études sur Rabelais qui occupe la plus grande

partie du fascicule 1 de 1954. Dans le même fascicule, sur « La pratique religieuse de Montaigne », une étude de M. H. Busson dont voici la conclusion : « Il est comme ces noirs que l'on croit convertis quand ils n'ont fait que changer de fétiches; comme ces juifs dont il descend (les maranes, comme on les appelait) qui se croient chrétiens parce qu'ils prennent de l'eau bénite, admirent les cathédrales et ont une Vierge ancienne dans leur salon. »

Numéros spéciaux. — *Europe* a donné deux importants numéros spéciaux sur Rabelais (novembre-décembre) et un Lamennais (février-mars). — *France-Asie* a consacré à « La vie et l'œuvre de René Grocesset » son numéro daté de septembre-octobre 1953.

Revue de l'Assistance publique à Paris. — Il faut signaler aux verlainiens le numéro de novembre-décembre de cette revue où M. Jean Richer et Marcel Candille apportent d'importantes précisions d'ordre chonologique sur les séjours de Verlaine à l'hôpital.

TEXTES

Maistre Pierre Pathelin, reproduction en fac-similé de l'édition publiée en 1489 par Pierre Levet; in-16, x, 86 p. (coll. « Textes littéraires français », Droz à Genève, Giard à Lille). — L'édition imprimée par Levet en 1489 est la plus ancienne édition complète de *Pathelin;* on n'en connaît qu'un exemplaire, conservé à la Réserve de la Nationale. Cette précieuse reproduction, présentée par M. Richard T. Holbrook, vient s'ajouter à celles qu'ont données, d'une part, en 1905, la Société des Anciens Textes Français d'un texte imprimé entre 1495 et 1499 et, d'autre part, en 1907, par la Société des Textes Français Modernes d'un texte incomplet imprimé en 1485 ou 1486 — l'un et l'autre connus également par des exemplaires uniques.

Textes choisis d'Ambroise Paré, présentés et commentés par *Louis Delaruelle* et *Marcel Sendrail;* 13 × 20 cm, 296 p. (coll. « Les Textes français », Société les Belles Lettres). — Bien que ce livre se présente sous la couverture de la collection patronnée par l'Association Guillaume Budé, il s'écarte sensiblement des principes qui y ont été toujours suivis jusqu'ici : il réunit des extraits et non l'ensemble d'une œuvre, l'orthographe en est modernisée, l'édition prise comme base (celle de 1633) a été choisie pour des raisons de commodité et non, semble-t-il, pour les garanties qu'elle pourrait ou devrait offrir à l'érudition.

Il est vrai qu'on ne pouvait guère songer à rééditer Ambroise Paré tout entier. Si savoureux que soient ses écrits, et riches en renseignements de toutes sortes, il y a des tâches plus urgentes. Ce volume-ci a été conçu « pour un public étendu » et, « plus précisément, pour un public médical »; ce qui explique ses caractères particuliers. Les extraits s'insèrent entre une introduction de 70 pages environ et une centaine de pages d'éclaircissements; pour le texte proprement dit il ne reste pas 120 pages; ce ne serait pas assez si on avait voulu donner une idée d'ensemble d'un esprit curieux, d'un homme d'expérience et de l'une des premières œuvres de notre littérature qui se soient développées à l'écart de la littérature.

Théâtre de Racine, texte établi et annoté par *Pierre Mélèse,* gravures sur bois de Valentin Le Campion; 14 × 18,5 cm, 5 vol. de 376, 376, 328, 360 et 390 p. (Imprimerie Nationale). — Professeur à l'Université de Toronto, auteur d'une thèse sur *Le Théâtre et le Public à Paris sous Louis XIV,* M. Pierre Mélèse était qualifié pour établir une édition qui vise à remplacer, sur une moindre échelle, celle de Paul Mesnard, publiée de 1865 à 1873 dans la collection des Grands Ecrivains de la France, et aujourd'hui dépassée. En tête du tome I, on trouve une étude sur Racine, une bibliographie générale, une iconographie, un avertissement sur les principes de l'édition (le texte pris comme base est celui de 1697); à la fin du tome V, les notes et variantes groupées, un index grammatical, un lexique. Avec chaque pièce, une notice, une bibliographie particulière, des documents contemporains. Il s'agit donc d'un travail fort important de critique et de synthèse. L'édition est composée avec le magnifique et fameux caractère Grandjean de 1692 — mais la mise en pages et le choix des différents corps s'écartent parfois, semble-t-il, et d'une manière assez déroutante, des traditions de l'Imprimerie Nationale.

Saint-Simon par lui-même, images et textes présentés par *François-Régis Bastide;* 11 × 18 cm, 192 p., 300 fr. (coll. « Ecrivains de toujours », Ed. du Seuil). — L'ex-

traordinaire brillant de ce petit livre lui a valu un des prix littéraires les plus estimés; et sa belle fortune lui a valu en retour quelques critiques. Il est vrai que François-Régis Bastide — sans aller, comme on l'a dit, jusqu'à prendre en grippe son héros — ne dissimule guère ses défauts. Il eût été difficile qu'il le fît. Et dans les dernières pages de l'essai il montre justement comment se surmonte cette première répugnance. Les extraits qui suivent l'essai ne sont pas de ceux qui traînent partout; ils conviennent admirablement à l'objet du livre.

Abbé Prévost : Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut, édition critique, introduction, notes et index par *Georges Matoré;* in-16, XLII, 238 p. (Droz à Genève, Giard à Lille). — Contrairement à l'usage, M. G. Matoré a retenu comme texte de base celui de l'édition originale de 1731 et non celui de l'édition définitive de 1753. Selon lui, les variantes de 1753 (qu'il donne en note) ne représentent que des affaiblissements et des concessions. Ce ne serait pas assez peut-être pour justifier l'abandon du sage principe qui veut qu'un éditeur donne le pas à la dernière édition revue par l'auteur. Mais M. Matoré regarde aussi *Manon Lescaut* comme une expression caractéristique de la génération de 1725 : à ce titre la version de 1731 (qui d'ailleurs ne devait être remaniée que sur des détails) est plus significative. L'introduction du nouvel éditeur est une étude d'*histoire littéraire* véritable, fort approfondie, et neuve; son auteur néanmoins ne s'interdit pas d'éclairer les données de l'érudition à l'aide de certaines recherches d'essayistes contemporains, notamment de celles de G. Poulet sur le « temps humain ».

Diderot : Textes choisis, préface et commentaires de Jean Varloot, t. II; 13 × 17,5 cm, 168 p., 240 fr. (coll. « Les classiques du peuple », Éditions sociales). — Un premier tome concernait les *Pensées philosophiques*, la *Lettre sur les aveugles*, etc.; on trouvera dans celui-ci des pensées de l'*Interprétation de la nature* et des articles extraits des sept premiers tomes de l'*Encyclopédie*. Dès les premières lignes de sa préface, M. J. Varloot que les richesses encore secrètes de Diderot « font comprendre pourquoi le prolétariat peut et doit le revendiquer comme un des plus grands penseurs matérialistes prémarxistes ». C'est donner beau jeu au parti adverse; mais le parti adverse lui-même aurait-il la conscience tout à fait pure?

Laclos par lui-même, images et textes présentés par *Roger-Vailland;* 11 × 18 cm, 192 p., 300 fr. (coll. « Écrivains de toujours », Éd. du Seuil). — Deux « paradoxes » renouvellent l'éclairage du sujet : Laclos comme représentant de la lutte de classes au XVIIIe siècle, les *Liaisons* comme roman réaliste. Ils doivent évidemment susciter une résistance vive; mais de sa résistance même la tradition ne peut plus sortir intacte. Il en faudrait d'ailleurs davantage pour éclaircir l'énigme des *Liaisons* et les autres énigmes de Laclos; de telles analyses, lorsqu'il s'agit des ouvrages de l'esprit, c'est-à-dire de la solitude, ne peuvent concerner que les infrastructures. Toute la partie centrale du livre est occupée par une description vigoureuse du libertinage.

Marquis de Sade : Cahiers personnels (1803-1804), textes inédits établis, préfacés et annotés par *Gilbert Lely;* in-16, 132 p., 450 fr. (Corréa). — Le texte, à vrai dire, n'est pas intégral; mais on peut faire confiance à M. Gilbert Lely et être assuré qu'il n'a rien écarté d'essentiel. Indications parfois fort importantes sur les pensées de Sade et sur ses projets littéraires à soixante-trois ans. En appendice, le conte *Séide* que le *Mercure* a publié, et une note inédite du médecin qui en 1814 avait assisté à Charenton aux derniers jours de Sade.

Alfred de Musset : Textes dramatiques inédits présentés par *Jean Richer;* in-16, XIV-202 p. (Nizet). — Jean Richer réunit ici les versions inédites, conservées aux Archives nationales, d'*André del Sarto*, des *Caprices de Marianne* et de *Bettine*, ainsi que des fragments d'une version inconnue de *Carmosine* et des variantes de *Fantasio* et d'*On ne badine pas avec l'amour*. Ce volume apporte donc contribution capitale à l'établissement de textes dont une véritable édition critique finira bien par se faire.

Mérimée : Nouvelles; in-16, 320 p., relié (« Collection du Flambeau », Hachette). — Dix nouvelles — *Carmen* ou *Colomba*, considérées sans doute comme romans, ne figurant pas dans le volume. Le texte est celui de la dernière édition revue par l'auteur. Une introduction de Marc Blancpain sur Mérimée nouvelliste, des notices et notes de M. J. Pieri complète ce nouveau

titre d'une collection qui, à la fois soignée et peu coûteuse, rend certainement de grands services.

Baudelaire. A Study of his Poetry, by *Martin Turnel;* 15 × 22 cm, 328 p., 21 s. (Hamish Hamilton, London). — Le vrai titre de cet ouvrage paraît être celui du chapitre v : « The Interpretation of the *Fleurs du Mal* ». Division après division, « cycle » après « cycle », poème après poème, l'auteur se penche sur les secrets de la poésie de Baudelaire, qui, pour n'avoir pas recherché l'obscurité, n'en est pas moins une des plus chargées de mystère qui soient. M. Turnel a longtemps pratiqué les *Fleurs* avant d'en écrire; il connaît les exégètes les plus avertis de l'œuvre de Baudelaire, et si son interprétation ne peut se passer de celles qu'ont donnée J. Crépet et G. Blin dans leur édition critique, il sait recourir aussi aux travaux de J. Pommier, R. Vivier, A. Feuillerat et même au tout récent *Baudelaire* de Prévost. C'est donc la meilleure introduction que les lecteurs *anglais* aient actuellement aux *Fleurs du Mal* et même un livre qu'ils devront avoir ouvert sur leur bureau s'ils veulent en saisir toute la profondeur, comme toute la portée de leur influence. Ce point de vue est le seul auquel on puisse et veuille se placer ici. — C. P.

Victor Hugo : Carnets intimes, 1870-1871, publiés et présentés par Henri Guillemin; 14 × 23 cm, 304 p., 620 fr. (Gallimard). — Des fameux *Carnets* de Hugo, voici le texte intégral de ceux qui, au nombre de quatre, couvrent « l'année terrible » : du 16 juillet 1870 au 25 septembre 1871 (avec des « fragments épars » relatifs à la même période). Intégral : non pas tout à fait, puisque M. Henri Guillemin a jugé inutile de reproduire les indications de dépenses courantes — mais celles-là seulement. S'agissant d'un tel homme, et dont ces notes assouplissent et vérifient tellement l'ouvrage, cette publication en quelque sorte expérimentale suffit à montrer l'urgente nécessité d'une publication complète.

Paul Verlaine, par *Jean Richer;* 13,5 × 16 cm, 240 p. (coll. « Poètes d'aujourd'hui », Pierre Seghers). — Quatorze lettres, 85 pages de poèmes, une vingtaine d'illustrations accompagnent une longue étude de Jean Richer. Celle-ci, riche en précisions tout à fait nouvelles et même en documents inédits, représente le tout dernier état des problèmes verlainiens (biographiques en particulier); au même titre que le récent petit livre de M. Antoine Adam dont elle s'écarte sur plusieurs points, elle est désormais indispensable.

Vers les temps meilleurs : **Trente ans de vie sociale**, par *Anatole France*, commentaire de Claude Aveline, t. II, 1905-1908; 14 × 23 cm, 316 p., 600 fr. (Emile-Paul). **Anatole France** : *Pages choisies*, avec une notice biographique, des notices littéraires et des notes explicatives par *Jean Levaillant;* 12 × 18 cm, 96 p. (coll. « Classiques illustrés Vaubourdolle », Hachette). — 1905-1908 : époque d'une intense activité politique et sociale; aussi ce deuxième volume des discours et écrits « engagés » d'Anatole France, préparé avec un soin, un scrupule et un dévouement extrêmes par Claude Aveline, est-il d'une importance particulière. C'est un recueil de documents historiques; c'est une contribution capitale à la connaissance d'un écrivain que les sectateurs des idées reçues n'ont pas renoncé à déformer.

Anatole France fait en même temps son apparition dans une collection scolaire où figurent déjà Loti, Péguy, Proust et Valéry. Mince livret, mais où semblent respectés les traits essentiels.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADEMIE FRANÇAISE : RECEPTION DU DUC DE LEVIS-MIREPOIX. — L'Académie française, qui fait de moins en moins parler d'elle entre deux réceptions d'élus, se rattrape et se surpasse dans ces occasions solennelles. L'annonce de l'éloge du maréchal Pétain par M. François-Poncet, l'année dernière, avait suscité des appréhensions et nécessité de fortes concentrations

policières, qui n'eurent pas à intervenir, du reste. Le discours du maréchal Juin, dont l'objet n'était pas une demi-réhabilitation, provoqua un tapage, mais après la séance, et dans la presse surtout. Celui de M. Jacques de Lacretelle, répondant à M. de Lévis-Mirepoix, déchaîna un chahut concerté et prolongé, sous la Coupole même, fait sans précédent, qui marquera dans les annales de la doyenne des académies, et c'est pourquoi nous en parlons ici.

Le danger d'un éloge public et quasi officiel de Charles Maurras était bien apparu aux plus obstinés, qui n'avaient pas voulu pour lui du silence observé à l'égard de deux autres exclus : Abel Bonnard et Abel Hermant; mais ce danger, ils ne l'attendaient pas d'où il est venu. On louchait du côté de l'Ecole des Beaux-Arts voisine, dont les rapins passent pour turbulents; or ce furent des fanatiques recuits, introduits dans son sein par l'Académie elle-même, qui provoquèrent l'inconvenant tumulte!

Et pourtant, comme pour le conjurer, M. de Lévis-Mirepoix avait dit au début de son discours : « J'aborde une haute et redoutable tâche sans forfanterie et dans la sérénité : la sérénité, Messieurs, c'en est ici le temple. » Quand M. de Lacretelle, à la fin de sa réponse, s'avisa, non sans précautions, d'accentuer ce qu'avait dit M. de Lévis-Mirepoix sur Charles Maurras polémiste, le temple de la sérénité retentit pendant *dix minutes* des imprécations d'un personnage à figure butée, s'efforçant de provoquer le désordre en essayant de couvrir la voix du directeur en exercice de l'Académie, qui poursuivait imperturbable son discours. Après son départ au milieu d'une file de policiers en civil et d'allure débonnaire, les interruptions fusèrent de divers côtés et la séance s'acheva sous une pluie de tracts où la justification de Maurras était tirée de documents allemands. Dans l'hémicycle réservé aux membres de l'Institut il y avait des sourires pénibles. Dans le reste de la salle on se demandait si l'on devait s'étonner le plus de l'extraordinaire imprévision des organisateurs de la séance, ou de leur surprenante passivité pendant un laps de temps aussi long.

Interrompu, M. de Lacretelle qui aurait pu lever la séance ou la suspendre, ne se sentant pas soutenu, préféra faire tête sans user de la formule : « Messieurs, la séance continue. »

UN AMBASSADEUR ASSEZ EXTRAORDINAIRE. — On ne saurait concevoir de nos jours qu'une grande puissance puisse se faire représenter, même auprès d'un pays ami, par un ambas-

sadeur qui ne serait pas un de ses nationaux. Mais il n'en allait pas toujours ainsi autrefois. Nous avons eu l'occasion de voir, dans une précédente chronique, que le nonce Philippe Antoine Gualterio, nommé à Paris en 1700, qui « était tout français » et n'hésita pas à se faire naturaliser quand il quitta son poste en 1706, faillit recevoir du Régent un archevêché français, et qu'on pensa à lui comme ambassadeur de France à Rome, ce qui était bien le comble de la confiance!

M. Robert de Courcel, qui s'est fait une sorte de spécialité de l'histoire des ambassades étrangères dans notre pays, dans une étude donnée à la Société d'histoire de Paris et de l'Ile-de-France sur l'ambassade de Suède en France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, a rappelé un exemple de confiance égal et plus retentissant passé, lui, dans la réalité, celui d'Hugo de Groot, ambassadeur de Suède à Paris, de 1635 à 1645.

La Suède formait alors, avec la Pologne et la Turquie, contrepoids à l'est de l'Europe à la puissance germanique menaçante, et elle était liée à la France par des engagements confirmés en 1631 par le traité de Berwald. Au moment où la France allait s'engager directement dans la Guerre de Trente ans, le chancelier Oxenstiern « sentant le besoin d'envoyer en France un ambassadeur de poids », offrit le poste à un étranger, Hugo de Groot, plus connu sous son nom latinisé Grotius.

Mais à vrai dire, étranger, Grotius ne l'était que du point de vue juridique, car il connaissait parfaitement notre pays où il était fort avantageusement connu. Humaniste, jurisconsulte et diplomate, né à Delft, mais ayant fait ses études à l'Université de Leyde, il était venu en France tout jeune, attaché à une ambassade que les Pays-Bas avaient envoyée à Henri IV.

A la suite de la persécution des Arminiens, adversaires des calvinistes, d'un emprisonnement au château de Lœwenstein et après une extraordinaire évasion dans un coffre à livres organisée par sa femme, il était revenu en 1621 à Paris, où il avait successivement habité rue Hautefeuille, puis rue de Condé, vis-à-vis l'hôtel du prince de Condé, c'est-à-dire vers le numéro 20 actuel, à deux pas de l'hôtel actuel du *Mercure de France*.

Pendant le séjour de dix années qu'il fit alors en France, Grotius jouissant d'une pension de 3.000 livres accordée par Louis XIII, entreprit le *De Jure belli ac pacis*, œuvre qui le classa parmi les maîtres du droit international, et qu'il dédia au roi de France. Il retourna dans son pays natal en 1631, mais pour des raisons confessionnelles ne put y rester et se rendit à Hambourg, où Benedict Oxenstiern, chancelier de Suède, lui confia l'ambassade

de la reine Christine en France. Il fit le 3 mars 1635 une entrée solennelle à Paris, relatée dans ces termes par la *Gazette de France* : « Le sieur Grotius, l'un des plus doctes hommes de ce temps, ambassadeur ordinaire de Suède en cette Cour, ayant fait son entrée en cette ville le 3 de ce mois, accompagné de seize carrosses, en l'un desquels était le maréchal d'Estrées, qui l'alla recevoir de la part du Roi jusqu'à Saint-Denis, fut, le 7, conduit par le duc de Mercœur à l'audience de Sa Majesté, à Senlis. »

Grotius habita provisoirement à l'auberge de l'Aigle Noir, située selon les uns rue de Bucy, selon d'autres rue du Colombier, devenue rue Jacob, et qui avait une clientèle de protestants et notamment de Suédois. Il fixa ensuite sa résidence au numéro 7 actuel du quai Malaquais, dans une maison où avaient logé des diplomates importants. Il occupa enfin le bel hôtel de style Louis XIV, connu sous le nom d'hôtel Cavoye, ou de Brancas-Villars, au numéro 52 actuel de la rue des Saints-Pères, hôtel dont Maurice Dumolin a écrit l'histoire en 1927, et qui était assez voisin du cimetière protestant (numéro 30 actuel de la rue des Saints-Pères) où était inhumée Marie de Groot, fille du diplomate, morte au début de son ambassade. (Notons qu'après avoir attribué cet hôtel à Daniel Gittard, Maurice Dumolin avait été pris de doutes.)

M. Robert de Courcel a cité dans son étude un extrait particulièrement intéressant des *Mémoires* de Nicolas Sainctot, introducteur des ambassadeurs, sur la mission de Grotius; le voici : « Pendant tout son séjour en France, qui fut de douze ans (*sic*), il ne vit point le cardinal de Richelieu, sous prétexte qu'il ne donnait point la main aux ambassadeurs, disant que quoique les princes catholiques souffrirent cet orgueil par la déférence qu'ils avaient pour la cour de Rome, la couronne de Suède, qui en était indépendante, ne devait pas souffrir un traitement si préjudiciable à sa dignité. »

On serait tenté d'admirer une constance dans la dignité qui dura dix ou douze ans, et porta l'ambassadeur de Suède à traiter les affaires de sa charge non avec le premier ministre, mais avec les secrétaires d'Etat aux Affaires étrangères en fonction, si Sainctot ne terminait son paragraphe par cette phrase : « Ce ministre [Grotius] ne voulait point se réconcilier avec le Cardinal, parce qu'il lui avait ôté une pension de mille écus qu'il avait de la cour dans le temps qu'il s'était réfugié à Paris après son évasion du château de Lœwenstein. »

Robert Laulan.

LINGUISTIQUE

POUVOIRS DES MOTS. — Ce n'est sans doute pas un effet du hasard si paraissent à peu près en même temps les deux thèses que M. P. Guiraud a soutenues naguère en Sorbonne et l'ouvrage de M. G. Matoré sur la méthode en lexicologie. Aucune rencontre concertée, d'ailleurs, dans cette concurrence, mais plutôt l'heureux indice d'un regain de vitalité dans un domaine de la linguistique où l'on vit depuis longtemps sur des idées reçues (1).

En phonétique, en grammaire, les linguistes savent en général où ils vont, ce qu'ils cherchent et par quelles voies ils peuvent atteindre un aspect nouveau de cette forme complexe qu'est la langue. Mais alors qu'on parle pour communiquer, pour être compris, si déjà quelqu'un de curieux cherche à se renseigner sur l'acte au terme duquel tel signifié qu'on voudra rencontre un signifiant, un mot approprié qui l'exprime, il ne trouvera rien, ou bien peu de chose. Ni l'étymologie ni la phonétique historique n'ont pour objet d'expliquer comment et pourquoi ce signifiant a été choisi de préférence à un autre. Ce serait le rôle de la sémantique. Or les sémanticiens ont presque exclusivement dirigé leurs recherches sur les changements de sens à partir d'une valeur de signification primaire admise comme donnée de fait. Cependant, tous les jours des signifiants nouveaux sont créés. Le problème posé par l'acte de sémantisation n'est donc pas un de ceux dont l'histoire du passé donne la clef, puisqu'il se reproduit à chaque instant. S'il n'est pas plus avancé, c'est que sans l'aide des psychologues les linguistes ne pouvaient pas en proposer une analyse satisfaisante. Encore fallait-il que la psychologie s'appuyât ici, comme elle commence à le faire, sur une connaissance des mécanismes secrets de la vie mentale. Or leur étude, qui comporte celle des accidents de langage, en est encore à son début. Voilà donc un problème dont le sens n'apparaît pas encore et dont la solution est remise à plus tard. Il faut du temps pour qu'une science se fasse. C'est d'ailleurs bien l'impres-

(1) G. Matoré, *La méthode en lexicologie*, Domaine français, Paris, Didier, 1954, 1 vol. 126 p. — P. Guiraud, *Les caractères statistiques du vocabulaire, Essai de méthodologie*, Paris, P. U. F., 1954, 1 vol. 116 p. — *Langage et versification d'après l'œuvre de Paul Valéry*, Paris, Klincksieck, 1953, 1 vol. 236 p. — *Index du vocabulaire du symbolisme*, Paris, Klincksieck, 1953. I. *Index des mots d'Alcools d'Apollinaire;* II. *Index des Poésies de P. Valéry;* III. *Index des Poésies de St. Mallarmé.* A propos du premier de ces index, il y aura lieu de rectifier les fautes dues à un dépouillement fait d'après l'édition courante d'*Alcools* chez Gallimard.

sion qu'on retire de la lecture du précieux ouvrage de M. G. Matoré. L'auteur y a très justement mis en lumière cette notion de *convergence*. Ainsi, tant que les philosophes persévéraient à n'étudier les concepts que sur le plan de la logique formelle, que pouvaient faire d'autre les linguistes si ce n'est illustrer par des exemples la manière dont s'étendent ou se restreignent corrélativement l'extension et la compréhension des signes qui les expriment dans la langue... et pour le reste limiter la lexicologie à des relevés de mots, qui n'ont par eux-mêmes aucune valeur enseignante? C'est *parce que* les philosophes et les sociologues, abandonnant un point de vue stérile, ont mis de plus en plus en lumière le caractère représentatif et symbolique du mot, que la linguistique a vu s'ouvrir un nouveau champ de recherches dont M. G. Matoré montre justement toute l'ampleur. Dans l'existence d'une société comme dans la vie mentale d'un individu des *mots-témoins* dessinent comme de vastes champs d'associations. Ce réseau de liens, la seconde partie de l'ouvrage enseigne par des exemples, des tableaux, des graphiques comment l'atteindre et le mettre à jour. On aperçoit alors qu'il s'organise autour de notions fondamentales que peut parfois symboliser un *mot-clé*. En adoptant un point de vue sociologique, le lexicologue se donne ainsi un moyen de discerner des *valeurs* que l'étude purement historique du vocabulaire ne permet pas toujours d'apercevoir. Dans le monde des signes, en effet, une *valeur* se définit toujours par opposition, comme l'a montré F. de Saussure. Si je cherche à suivre les valeurs de sens qu'un mot tel que *âme*, *cœur* ou *raison* a prises successivement en français depuis le X^e^ siècle, il est très probable que le tableau que je dresserai ne dégagera pas du tout leur véritable caractère; et cela pour la raison que, me fixant sur *ce* mot, je n'aurai pas saisi, époque par époque, toutes les connexions imprévisibles *a priori*, qui l'auront opposé à d'autres termes et qui auront ainsi provoqué un renouvellement de sa valeur. D'où la nécessité, dans cette étude, de procéder à des *coupes*; et non pas, bien entendu, selon les événements politiques ou militaires que l'histoire nationale prend en général pour repères, mais à des coupes bien plus nombreuses correspondant aux « générations », celles-ci permettant de mieux tenir compte de tous les faits économiques, sociaux qui modifient l'équilibre d'une société. Cette méthode a l'avantage de concilier deux faits : l'un que *hic et nunc* un terme entrant dans des associations nouvelles est susceptible de voir son sens s'infléchir dans une direction que ses emplois antérieurs ne laissaient pas prévoir; l'autre, non moins réel, que jamais, au fond, les valeurs antérieures

d'un mot ne s'abolissent complètement lors même qu'il en assume une nouvelle. Et sous les « mots », il faut entendre ici ceux qui les emploient, les hommes, toujours situés à l'intersection d'une histoire qui *s'est faite* et d'une histoire qui *se fait* en eux et par eux.

●

Il reste que le point de vue sociologique n'est pas le seul auquel on puisse se placer pour définir des valeurs de lexique. Est-il besoin de revenir sur le cas de la poésie, dont l'exercice suppose toujours une certaine déviation du jeu commun des signes de langue? Prendre, pour étudier le vocabulaire d'un poète, la position que nous venons de voir serait évidemment absurde. Toutefois, même dans le domaine de l'art, il faut compter avec ce *fait de mémoire* qui limite la valeur sémantique d'un mot. Venant à examiner les aptitudes acquises des sons et des mots utilisés par les poètes, M. P. Guiraud remarque avec raison qu'en général elles doivent s'appuyer sur des sens. Mais, ajoute-t-il, il semble bien qu'un certain nombre de ces relations se soient cristallisées dans la langue; cela est vrai pour les phonèmes qui s'installent ainsi dans une certaine fonction poétique. Cela est vrai aussi de quelques mots. « *Ivre*, écrit encore M. P. Guiraud, est poétique en français par l'emploi qu'en ont fait des générations de poètes, mais il est impossible de traduire [terme pour terme] *le bateau ivre* en anglais. »

Nous avons trop souvent évoqué ici même, J.-F. Angelloz et moi, la pénurie désolante des instruments de travail qui permettraient d'asseoir sur une solide documentation l'étude des formes poétiques, pour que je ne me réjouisse pas de signaler en passant les *Index* publiés par P. Guiraud ainsi que le volume, d'une très grande richesse, où il montre tout ce qu'une analyse patiente peut tirer d'inventaires statistiques opérés sur le vocabulaire d'un poète. Un tel ouvrage ne se décrit pas, il faut le lire pour mesurer le nombre et la diversité des aperçus qu'il ouvre, laissant toujours d'ailleurs au goût le soin d'interpréter les faits qui se dégagent de cette méthode. Je ne m'arrêterai qu'à deux points. Il ressort clairement des analyses de Guiraud qu'un principe constant d'erreur dans les appréciations portées sur la qualité poétique du vers français est d'avoir voulu réduire celle-ci à *un* élément essentiel. Or en français ni la quantité syllabique, ni l'intensité, ni le timbre des voyelles n'ont de valeur phonologique mar-

quée. Le vers y repose sur l'élément le plus neutre, le plus indifférent qui soit, le *nombre*. Sa qualité poétique est donc chaque fois *à créer*, à faire par la libre intervention d'éléments secondaires. Certains sont donnés par la langue et varient d'ailleurs selon les époques avec le système que celle-ci présente : telle la *modulation* vocalique dont les effets changeront du tout au tout selon la prédominance respective des voyelles claires et des voyelles sombres, des voyelles orales et des voyelles nasalisées. D'autres sont laissées, *ad libitum* au choix du récitant (et ce n'est pas un des moindres mérites de Guiraud, que de ramener le problème de la poésie à son plan, celui de l'oreille). Tel vers, *Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons*, déjà soutenu par la modulation vocalique et des allitérations, ne prendra son *volume* qu'au moment où la voix allongera très arbitrairement, bien au delà du temps qu'elles requièrent dans la diction familière, certaines syllabes et pas forcément les mêmes.

Enfin, et je rejoins par là mon propos, cette analyse quantitative (mais qui n'a de sens que parce qu'elle dépasse chaque fois la quantité pour ouvrir sur la qualité) aide à comprendre pourquoi, au terme de quelles connexions secrètes quelques centaines de mots en sont venus peu à peu à constituer un vocabulaire poétique; mais aussi comment dans la poésie moderne presque tout mot, au fond, peut se poétiser dans un contexte. Les lecteurs curieux de savoir à quelles formules recourir pour tirer des relevés analytiques ces constantes et ces variables iront s'instruire dans *Les Caractères statistiques du vocabulaire*. Au cours de la première partie P. Guiraud établit celles qui conviennent le mieux pour intégrer des faits dont la distribution comporte une grande part d'aléa. Dans la seconde il les applique aux cas que lui proposent les vocabulaires de Baudelaire, de Rimbaud, de Mallarmé, d'Apollinaire, de Valéry et de Claudel. C'est là, après avoir défini ce qu'il faut entendre par *l'étendue* d'un vocabulaire et montré ce qu'implique cette notion, qu'il pose les listes de *mots-thèmes* qui se dénotent par leur fréquence absolue et celles des *mots-clés* dont l'importance ressort d'un écart de fréquence remarquable par rapport à une moyenne. Comment utiliser ces notions, en particulier la dernière? On ne lui conférera évidemment pas une valeur autre que celle qui convient à un *indice*. Un *mot-clé*, qui se caractérise par un fort écart réduit positif ou négatif, pourra très bien tirer sa valeur poétique d'une circonstance biographique (par exemple *automne* chez Apollinaire); un autre, ayant même fréquence, de caractères intrinsèques de structure. Et leur interprétation n'exclura pas, on s'en doute, l'étude des

hafax, des termes utilisés *une* fois par un poète et dont la valeur est dans certains cas inversement proportionnelle à leur fréquence. On méconnaîtrait du tout au tout le sens du travail de P. Guiraud si l'on prenait ses ouvrages pour une série de recettes épargnant les réflexions ou l'intervention du sentiment. Ils sont faits, au contraire, pour activer l'intuition, mais ils ont la vertu de la garantir et de la préserver des pièges auxquels exposent toujours les sondages. Et c'est pour cela que la publication simultanée du livre de M. Matoré et de ceux-ci est significative. Une recherche menée au hasard condamne celui qui s'y livre à ne pas observer et à laisser perdre beaucoup de choses. Une méthode restreint en apparence le champ des découvertes, mais cette limitation est toujours compensée par un approfondissement des connaissances et par quantité d'ouvertures sur de l'inédit.

On étudiait jusqu'ici le lexique un peu au hasard. Voilà que dans deux domaines l'hypothèse de travail définie par M. Matoré et la méthode d'enquête proposée par M. Guiraud permettent d'entrevoir le moment où nous comprendrons mieux deux fonctions importantes du mot. Or le mot en a d'autres, quand on songe à tout ce qui se dépose peu à peu dans un seul vocable d'expérience collective et d'expériences individuelles. Encore ne savons-nous pas si, dans la langue, la structure des mots à partir des phonèmes n'est pas conditionnée au départ et si leur longueur n'est pas réglée par certaines constantes. C'est du moins ce que laisse à penser Guiraud quelque part. Qu'en conclure? Que le jour n'est pas proche où les traités de sémantique auront un contenu plus riche que ceux dont nous disposons aujourd'hui. Mais ce jour viendra. La linguistique est une science jeune, en somme.

R.-L. Wagner.

Méthodologie grammaticale, Etude psychologique des structures, par *G. Galichet*. Paris, Presses Universitaires de France, 1953, 1 vol. XII, 230 p. [Bibliothèque de philosophie contemporaine]. — La contradiction, entre gens de bonne foi, est une source de plaisir. Il y a peu de chances que, de M. G. Galichet et de moi, l'un amène jamais l'autre à embrasser sa thèse. Et comme celles-ci portent moins sur des *faits* que sur l'*interprétation* de ces faits, comme notre opposition est d'ordre doctrinal, elle risque de se poursuivre autant que nous. Au fait, quel en est l'objet? C'est la langue qui le pose et la nécessité de trouver un point de vue (ou un plan) qui confère à la description d'un état de grammaire le plus grand pouvoir d'intégration possible. La grammaire scolaire, qui est normative (et qui, à mon humble avis, ne doit être *que* cela au moins dans les basses classes) formule des règles et aussitôt après mentionne des exceptions dont le nombre est souvent trop élevé pour qu'on puisse faire jouer à leur profit ce principe qu'*une exception confirme la règle*. La grammaire tout court doit, dans le tableau qu'elle dessine d'un état de langue, ménager une « profondeur » où ces apparentes anomalies perdent leur caractère exceptionnel, et aussi fournir la raison des rapports que

ces faits de langue entretiennent réciproquement. Pour moi (comme pour un certain nombre de linguistes) cette *raison* est d'ordre morphologique. Les valeurs de sens, les significations, les nuances ne sont jamais que des *effets*, des valeurs d'emploi qui découlent d'une valeur première, celle-ci se déterminant pour chaque morphème du fait des oppositions que celui-ci contracte avec d'autres morphèmes à une époque donnée. Pour M. G. Galichet (comme pour d'autres linguistes), cette valeur primaire ne se laisse saisir que sur le plan de la psychologie. Soit, par exemple, ces deux phrases : *l'hirondelle vole rapidement — le vol de l'hirondelle est rapide :* « [le sujet parlant], écrit M. Galichet, choisira le verbe s'il considère l'action de voler comme un fait qui prend place dans le temps, dans la suite des événements. Il choisira le nom s'il considère cette même action en quelque sorte comme une chose, « en soi », en dehors du temps et de la durée. Le nom est donc un mot... qui prend cette dernière valeur. La valeur nominale est celle qui exprime une notion du point de vue de l' « être ». » Ce n'est pas le lieu de dire ici en quoi cette manière de voir me paraît discutable et pourquoi je considère, dans le cas présent, que toute notion sur l'être ou du point de vue de l'être est précisément aussi un effet, une conséquence de certains caractères morphologiques. Il suffisait de poser un débat, très actuel, entre les grammairiens et d'indiquer sur quel versant se situe l'auteur de ce livre. Car il *faut* avoir lu cet ouvrage — je parle pour ceux qui se font de la grammaire une idée noble — qui est certainement le meilleur de tous ceux que M. Galichet a donnés jusqu'ici. Pourquoi le meilleur? Parce que, dans toute la première partie (la seconde étant consacrée à des applications pédagogiques), l'auteur au lieu de formuler une doctrine dans l'abstrait discute sur des exemples, les analyse, aborde le problème dans les *faits;* et que sa critique de certaines habitudes traditionnelles d'analyse est aussi utile pour les gens de mon bord que pour ceux du sien. J'ajoute qu'écrit dans un style alerte, ce livre nourri d'idées, de vues originales et suggestives, est tout propre à conduire des esprits qui, jusque-là, n'avaient pas vu la nature exacte des problèmes de grammaire, à s'intéresser à eux. — R.-L. WAGNER.

TEXTES ANCIENS

L'Anthologie des Troubadours (Paris, E. de Boccard, 1954, 1 vol. 183 p.) que nous envoie M. J. Anglade, professeur à l'Université de Toulouse, rappellera opportunément que les limites du français ne coïncident pas avec celles de la langue d'oïl; et de surcroît elle fournira au grand public l'occasion de se familiariser avec une poésie originale que les trouvères de langue d'oïl n'ont fait qu'imiter, en l'humanisant d'ailleurs. Le nom de M. J. Anglade garantit assez que les pièces ici retenues sont présentées dans leur forme la meilleure. Ce que je voudrais ajouter c'est que, au delà de la science, il fallait beaucoup de goût pour choisir les poèmes les meilleurs, les plus émouvants, et beaucoup de délicatesse encore pour les traduire dans leurs nuances. Toutes ces qualités donnent du prix à un recueil que chaque lettré devrait avoir dans sa bibliothèque.

On est heureux, chaque fois qu'un spécialiste dévoue ses connaissances au public et remet en circulation des œuvres qui appartiennent à ce que notre patrimoine littéraire a de plus précieux. Il faut savoir qu'on peut maintenant relire le *Roman de Renart*, relire le roman d'*Erec et Enide* de Chrétien de Troyes dont M. Mario Roques a procuré le texte dans la Collection des *Classiques français du Moyen Age*, Paris, Champion. Et pour les amateurs de chroniques et d'histoire, je signale que les 47.000 vers de la *Chronique des Ducs de Normandie* par Benoît sont maintenant publiés en Suède, chez Glecrup, par les soins de Mme Carin Fahlin, professeur à l'Université d'Upsal. Un troisième volume, à paraître, contiendra les notes et le glossaire. — R.-L. WAGNER.

L'Universel, langue auxiliaire universelle scientifique la plus facile du monde. Prolégomènes à une grammaire, par *A. J. Decornis*. Regain, Monte-Carlo, 1 vol. 60 p. — Il y a longtemps que les linguistes ne sont plus sensibles au rêve d'une langue dont tous les signifiants seraient *motivés* et je crains que M. Decornis n'arrive trop tard dans un monde trop vieux. C'est dommage, car on aimerait, par exemple, au lieu de *cerisier* ou de *cerise*, de *pommier* ou de *pomme*, épeler *cosor* (ou *cosora*), *cwsor* (ou *cwsora*), mots dans lesquels *c* rappelle la rondeur du fruit, *os* le fruit à noyau, *ws* le fruit à pépin, étant entendu que le suffixe *or* connote tous les noms d'*arbre*. Et voyez le charme de

l'Universel, où *enugifalig'etens* signifie *je vais aller faire boire mon chien*, et où (« exemple tout pratique du juste emploi des temps » (p. 35) : *je travaille dix heures par jour, je travaillais donc quand vous avez frappé à ma porte* se dit : *Ergem kin ôcianas diôt gian, tiergem dëoz quian ékit' upitw a mil tukla*. Si c'est une plaisanterie, elle est bonne. L'Universel est sûrement plus pittoresque que l'espéranto. Sinon, il faut dire à M. Decornis qu'une bonne langue vivante, fût-ce le français, vaut encore mieux que l'Universel. — R.-L. WAGNER.

Annales de l'Institut d'études occitanes, Revue de synthèse des sciences de langue d'oc, fasc. 14, 15, 16, avril, juillet et octobre 1953. — A mentionner, J. Mouzat, *Guilhem Peire de Cazals, le troubadour et ses poèmes*. Brève introduction critique. Texte des poèmes, traduction et commentaires peu étoffés (s'étend sur les trois fascicules). Fasc. 14, p. 33-39, une très belle lettre de M. H. Lefebvre, maître de Recherches au C.N.R.S. sur le contenu réel et sur le contenu virtuel de la notion d'*occitanisme*. — Fasc. 15, p. 24-28, A.-J. Boussac, *La langue d'Augier Galhard* (poète occitan du XVI^e siècle) ; p. 61-63, P. Bec, comptes rendus clairs, et dont l'intérêt fait regretter le peu d'ampleur, des travaux de M. J. Seguy sur *les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales*, XXV-444 p., Barcelone, 1953, et sur l'état des consonnes palatales et du -d- romans en occitan au XII^e siècle (cf. Annales p. p. la Faculté des Lettres de Toulouse, février 1953, p. 170-220).

VARIÉTÉS

LA FAMILLE D'APOLLINAIRE. — Le grand-père du poète, Michel Kostrowicki, ayant émigré après l'insurrection de 1863, perdit tout contact avec son pays. Les nouvelles de la petite famille établie à Rome arrivaient rarement aux parents de Pologne. Epoque lointaine que je ne connais que par des récits : je n'étais pas encore de ce monde.

Le nom de Guillaume Apollinaire me fut révélé par l'écrivain Stéphane Zeromski. C'est dans son livre *Le Snobisme et le Progrès* que j'ai lu pour la première fois une critique enthousiaste de la poésie d'Apollinaire. Je demandai à mon père s'il s'agissait d'un parent à nous : « Oui, me répondit-il ; la tante Salomé préférait ne pas en parler. Une histoire à scandale... » Mais la tante Salomé ne vivait plus. Je me suis donc tournée vers une autre tante, « la chronique » de la famille, pour apprendre que « les vers de ce poète sont immoraux ». Et « s'il est fils d'une Kostrowicka établie à l'étranger, c'est une raison suffisante pour qu'une jeune demoiselle ne s'y intéresse pas ». Ce fut tout ce que j'appris sur le vif.

J'estimais que c'était trop peu. Aussi, pendant plusieurs années, me suis-je uniquement intéressée à cette poésie.

Mais c'est seulement après la dernière guerre, lorsque je vivais déjà en émigration, d'abord à Rome, ensuite à Paris, que je connus plus que les poèmes — le visage du poète. Dans ce

visage fixé sur des photographies me regardèrent nos yeux, les yeux Kostrowicki.

Emue, je pensais que celui avec lequel me liait le même nom était ce poète, penseur, artiste et soldat. Je savais par ses biographies qu'il possédait plusieurs traits de caractère de notre famille. En effet, ce ne fut pas seulement l'ombre d'un grand poète qui m'apparut, mais aussi celle d'un courageux soldat d'artillerie. Elle évoqua le souvenir de mes deux frères morts à l'ennemi : Nicolas, adolescent tombé à Ostroleka, en 1920, et Alexandre, jeune officier d'artillerie, tué pendant la défense de Varsovie en 1939.

Ce ne fut donc pas la curiosité, mais plutôt la prise de conscience de ces liens de famille qui, lors de mon séjour en France, me décida à entrer en relations avec sa veuve, Mme Apollinaire. Invitée chez elle en automne 1949, je lui dois plusieurs journées charmantes passées en sa compagnie. Nous parlions longuement du poète. Je l'interrogeais sur ses traits de caractère, ses réactions, sur l'Apollinaire de tous les jours. Je l'interrogeais sur Apollinaire soldat. Et alors je me suis dit : « Oui, c'était notre sang, le sang Kostrowicki. »

●

La famille Kostrowicki tire son origine et son nom du hameau de Kostrowicze situé à 20 km de Slonim et à 120 km de Grodno. Selon la tradition orale, elle fut anoblie au temps du roi Jagellon. Son blason — « *Baybousa* », appelé aussi « *La Flèche* » — représentait une flèche entourée d'un serpent à la tête tournée vers le bas, avec trois champignons au-dessous. D'après la vieille légende, notre aïeul tua d'un flèche le serpent qui allait mordre un prince lituanien. Celui-ci, en récompense de sa vie sauve, attribua ce blason à notre ancêtre qui s'appelait alors Hrybun-Bakunowicz (Hrybun veut dire « champignon » en blanc-russien).

La chevalière portant ces armoiries m'avait été arrachée du doigt à Varsovie par un soldat allemand.

Dans les textes imprimés, le nom de Kostrowicki n'apparaît qu'au milieu du XVI[e] siècle. Pour les siècles précédents, des titres de propriété et de succession existent certainement dans les archives de la chancellerie de Lituanie à Moscou, ainsi que dans les Archives judiciaires des différents palatinats du Grand-Duché de Lituanie, rassemblées ensuite aux Archives de Wilno. Aujourd'hui, tous ces documents sont inaccessibles.

Dans la littérature, le nom de Kostrowicki émerge pour la première fois en 1647. Il figure notamment sur un petit écrit de quatre pages conservé à la Bibliothèque Bodléiene à Oxford. Son auteur, Nicolas-Dadzbog Kostrowicki, maître ès sciences libérales et docteur en philosophie, avait étudié la théologie et le droit canonique à l'Université de Cracovie. L'ouvrage, versifié, porte ce titre : « La Flèche indiquant le but de l'existence humaine. » Le sieur Nicolas entreprit, comme il le dit lui-même, de « présenter les trois buts à atteindre par la Flèche du noble lignage des seigneurs Kostrowicki pour la prospérité perpétuelle de leurs armoiries familiales ». Il dédia son œuvre au « Lignage du blason de la Flèche, mes Frères et Amis ». Les trois buts sont : Dieu, Sagesse et Gloire.

Le chapitre consacré à Dieu contient l'éloge de la dignité monacale, plus grande encore que celle de sénateur. L'auteur rappelle que le roi de Pologne Stéphane Batory († 1586) disait, prétend-on, que s'il n'avait pas été roi, il eût aimé être moine. Batory, qui tint tête au tzar Ivan le Terrible, était un grand guerrier, mais aussi un roi résolument tolérant; il complimentait ainsi les moines pour les encourager à travailler avec zèle.

Le second chapitre fait l'éloge des études. Le troisième célèbre le courage au service « de la République et de l'aimable Patrie, pour laquelle tout membre du lignage Kostrowicki doit sacrifier sa vie ».

L'ouvrage, publié à Cracovie à l'imprimerie de Stanislas Bertutowic, indique qu'à cette époque les Kostrowicki, d'origine blanc-russienne et primitivement de religion orthodoxe, étaient déjà catholiques romains.

On en trouve confirmation dans un autre écrit, paru en 1682, dont l'auteur est Grégoire de Kostrowicze Kostrowicki, lequel par cet énoncé complet du nom voulait mettre en valeur son origine noble. En effet, il remplissait la fonction de bourgmestre de Wilno, capitale de la Lituanie. Fonction très honorable réservée à la noblesse de religion catholique, alors que les échevins pouvaient être orthodoxes ou protestants. Ce Grégoire Kostrowicki, fier de ses prédécesseurs à l'Hôtel de Ville de Wilno, désirait perpétuer leur souvenir. L'intitulé de l'ouvrage en témoigne :

« A la mémoire des nobles personnes qui ont avec bonheur régné et jugé dans la ville de Wilno, accru la gloire de Dieu, conservé la fidélité aux rois, leurs aimables seigneurs, maintenu les lois et le respect du bien public et gagné une célébrité infaillible. »

Le plus ancien écrit poétique qui se rattache à la famille

Kostrowicki est dû à la plume d'un anonyme. Consacré à la mémoire de Daniel Kostrowicki, porte-glaive du district de Lida, il avait pour titre : « La voix du Cygne exprimée d'une plume poétique aux obsèques de Daniel Kostrowicki. » L'ouvrage parut en 1675. L'unique exemplaire connu fut détruit par les flammes avec toute la bibliothèque des comtes Krasinski, incendiée par les Allemands en octobre 1944.

A partir de 1674, date de l'élection du roi Jean Sobieski, on a conservé les listes des électeurs, c'est-à-dire des représentants de la noblesse qui se rassemblaient à Wola, près de Varsovie, pour apporter leurs suffrages à l'un des candidats au trône. La première liste comporte les noms de quatre Kostrowicki : Gabriel, Jean-Raphaël, hérault de Mscislaw, Samuel, écuyer tranchant de Nowogrodek, et Stéphane, trésorier de Mscislaw. Ce n'étaient guère de hautes fonctions. Les seigneurs hérault et trésorier de Mscislaw s'enorgueillissaient des titres *in partibus infidelium* : ce palatinat n'appartenait plus à la République, ayant été cédé à la Moscovie. Seul, messire Samuel, aïeul de la ligne dont descend mon père, portait un titre un tantinet plus réel. Jean-Raphaël, son cousin germain, serait l'ancêtre de Guillaume Apollinaire. Ces deux lignes étaient toujours considérées dans ma famille comme cousines germaines, bien qu'elles fussent séparées par ramification deux fois et demie séculaire. En dehors d'elles, il y avait encore d'autres branches.

Depuis 1808, on a tenu dans notre famille un livre de chronique. On y inscrivait toutes les personnes et leur histoire succincte. Ce livre, hérité par mon père de Mlle Salomé Kostrowicka, parente en ligne directe de G. Apollinaire, décédée en 1919, appartint ensuite à mon frère Alexandre, qui le déposa chez moi. La vieille chronique ne survécut pas aux incendies qui rasèrent Varsovie lors de l'insurrection de 1944.

Les faits et informations qu'elle contenait étaient d'ailleurs souvent cités par mon père et des parents. Je me rappelle plusieurs détails que je complète par les notes puisées dans les ouvrages héraldiques (*Les Armoriaux de Niesiecki*, 1734, de Wolff, de Uruski et Boniecki; *Le Dictionnaire géographique* et la *Bibliographie* de Charles Estreicher).

On peut établir avec précision le tableau généalogique des ancêtres de Guillaume Apollinaire depuis presque trois cents ans. Issus de Kostrowicze, dans le palatinat de Nowogrodek, ils furent, à partir du milieu du XVII[e] siècle, à la suite de mariages, établis dans le palatinat de Minsk.

L'aîné, considéré comme chef de la lignée, Jean-Raphaël le

même qui avait pris part à l'élection de Jean Sobieski (1674), monta les échelons des fonctions dans son palatinat : greffier de Minsk, il devient ensuite juge adjoint. Il était seigneur du village de Wolma, dans les environs de Kojdanow.

Son fils Antoine participe, en 1697, à l'élection du roi Auguste II. Il devient plus tard bailli de Minski, puis vice-écuyer tranchant de cette ville.

Le fils d'Antoine, Stéphane, est député de son palatinat à la Diète, en 1733.

Le fils de ce dernier, Michel, arrive à la situation la plus brillante dans cette famille, modeste jusqu'ici : vice-palatin de Polock, en 1780, chambellan du roi Stanislas-Auguste, en 1790. Il détient deux grandes propriétés familiales : Doroszkowicze, dans le district de Dzisna, où se trouvait la chapelle funéraire de Kostrowicki, et Orniany, dans le district de Wilno. Une vraie fortune seigneuriale : six fermes et vingt hameaux, en outre la moitié du village de Podbrodzie. Les terres d'Orniany s'étendaient sur la rivière Ornianka se jetant dans le lac Spiahla. Il y avait en tout trente-deux lacs dans cette propriété. Deux rivières — Zejmianka, affluent de Wilia, et Dubinka — traversaient des forêts immenses, pleines de gibier et de tortillères. Un vieux château, entouré d'un parc à l'anglaise, dominait vingt dépendances en bois et huit en maçonnerie. Il y avait une église catholique datant de la fin du XV^{e} siècle et les ruines d'un temple protestant. Michel Kostrowicki avait également en métairie le hameau de Grzybiany, appartenant à la couronne, d'où lui venait le titre de « staroste » de Grzybiany. Il fut marié, en premières noces, avec Mlle Chrapowicka, d'une famille de sénateurs, et, en secondes noces, avec Jelska.

La lignée germaine rivalisait avec lui en splendeur. Samuel, greffier et, plus tard, veneur de Lida (1765), seigneur de la vieille propriété familiale Papiernia, dans le district de Lida, destinait ses deux fils à une brillante carrière : Onufry, en 1789 chambellan du roi, homme aisé, constitua un legs permettant à dix jeunes gentilshommes pauvres d'étudier à l'école de Slonim (1804). Son frère, Ignace (mon arrière-grand-père en ligne directe), fut aide de camp du roi, avec le grade de général.

Le fils de Michel, Caïetan, eut du premier lit Alexandre (parrain de mon grand-père, également Alexandre) qui épousa une riche héritière — Maria Hornowska, fille d'un officier de Napoléon I^{er}; de celle-ci il eut trois enfants : Stanislas, Salomé (marraine de ma sœur, décédée en 1919) et Casimir.

Le fils de Michel et de Jelska, propriétaire de Doroszkowicze,

mort en 1861, laissa une nombreuse progéniture, dont les aînés étaient : Joseph, Adam, Michel (grand-père de G. Apollinaire) et Guillaume.

L'année 1863 fut fatale aux Kostrowicki. Pour avoir pris part à l'insurrection, Maria Kostrowicka, avec sa fille Salomé et son fils Casimir, fut déportée en Sibérie. Elle vendit Orniany à la famille Tyszkiewicz pour éviter ainsi la confiscation de la propriété par le gouvernement russe. Celui-ci pourtant mit la main sur Doroszkowicze et Horki qu'il attribua au Russe Serge Karpow. Le premier geste du nouveau propriétaire fut d'abolir la chapelle funéraire des Kostrowicki.

Joseph et Adam, également du fait de l'insurrection, furent envoyés en Sibérie. Michel, marié avec une Italienne, échappa de peu à la déportation en se sauvant en Italie.

Je dois évoquer ici Mlle Salomé Kostrowicka, doyenne d'âge de notre famille. Tout Wilno connaissait la belle dame racée, célèbre par sa bienfaisance, son grand cœur et son ardent patriotisme. Pendant de longues années, elle présidait l'Association des Dames de Saint-Vincent-de-Paul et était religieuse secrète de l'ordre des Dames Visiteuses. Car le gouvernement russe avait supprimé cet ordre et placé dans le couvent des nonnes orthodoxes. Salomé Kostrowicka n'y rentra plus, elle mourut en 1919, avant le retour du couvent à l'Eglise catholique.

Lors de ma visite chez Mme Guillaume Apollinaire, je lui demandai si elle avait connaissance d'un trait particulier concernant le courage militaire de son mari, s'il n'y avait pas en lui quelque chose qui frisât l'inconscience du danger. Elle me répondit que c'était précisément le cas. Apollinaire fut blessé à la tête, au moment où il lisait tranquillement un livre. Ce trait est caractéristique pour les hommes de ma famille, type essentiellement polonais, formé à travers l'histoire de notre peuple. C'est le sourire aux lèvres que mon frère d'à peine seize ans tombait en 1920 d'une balle bolchévique, à Ostroleka. En 1939, lors de la défense de Varsovie, fut tué mon second frère. Pendant la dernière guerre, mes deux cousins Kostrowicki périrent en héros. Les hommes de notre famille ont toujours été prêts à prendre les armes lorsque leur pays était menacé. Ce que fit aussi Guillaume Apollinaire pour sa patrie d'adoption.

Mon père, Joseph-Hippolyte-Apollinaire (mort en 1942, dans la région de Wilno), encore lycéen, fut, pour avoir participé à l'activité clandestine polonaise, chassé du lycée avec le « billet de non-inscription » qui lui fermait tous les établissements scolaires

du pays. C'est uniquement grâce à l'intervention de Jean Baudouin de Courtenay, alors professeur à l'Université allemande de Dorpat, éminent linguiste, dont l'avis comptait, que cette mesure fut rapportée. Cependant, Joseph Kostrowicki ne put retourner dans son lycée; il termina ses études à Dorpat. Pour avoir ensuite pris part à la révolution de 1905 il subit une année de prison à Orel.

Mon père se servait habituellement de son premier prénom, Joseph, fréquent dans notre famille, à côté d'autres tels que Apollinaire, Michel, Samuel, Nicolas, Daniel et Alexandre.

Un mot sur le physique des Kostrowicki. Il me semble que chez Guillaume Apollinaire il était très prononcé. A voir certaines de ses photographies, on est frappé par quelque attitude caractéristique, un port de tête, même la manière d'être assis, tellement semblable à celle de mon père. Il avait également la même coupe du visage, plutôt ovale, aux joues allongées, sans une trace de mélange mongol. Ce détail apparaissait plus nettement encore chez sa mère, comme on peut en juger sur la photographie. Elle a également un mouvement de tête propre aux femmes de notre famille.

Les Kostrowicki sont en général de taille moyenne, souvent élancés, bien bâtis. Tous, et surtout les hommes, présentent une grande ressemblance dans les gestes, la mimique, la façon de se mouvoir. Cela m'a toujours frappée et les membres plus âgés de ma famille le confirmaient également.

Parmi les lecteurs polonais de la fin du XIX^{e} siècle, le nom de Kostrowicki fit populariser Maria Kostrowicka, traductrice des romans français qui n'étaient pas toujours les plus faibles. Ils paraissaient dans les suppléments littéraires des revues *Klosy*, *Slowo* et surtout *Bluszcz* (revue féminine). Elle traduisit entre autres : *Le beau Solignac* de Jules Claretie; *La main sanglante* de Cauvain; *Dora* de H. Greville; *Une folie* de Jeanne Mairet; *L'Amie* de H. Rabusson.

Maria Kostrowicka-Dabrowa.

GAZETTE

Une Exposition Alain à la Nationale. — Nous apprenons que la Bibliothèque Nationale prépare pour le début de juin une Exposition Alain.

Paul Claudel et « L'Echange ». — *La « version nouvelle » de* L'Echange *que publie le Mercure paraît en librairie quelques jours après les riches* Mémoires improvisés *que Jean Amrouche a recueillis de la bouche de Claudel, — non seulement recueillis mais astucieusement suscités. Et il se trouve que les* Mémoires *traitent fort largement de* L'Echange : *vingt-cinq pages environ (y compris les digressions, il est vrai). N'essayons pas d'analyser ces vingt-cinq pages : il faut lire le livre lui-même. Mais tirons-en, un peu au hasard, quelques jugements et quelques faits.*

Paul Claudel a écrit la version originale de la pièce durant son premier séjour aux Etats-Unis, en 1893 *et* 1894. *Et l'impression du dépaysement ne peut pas n'avoir pas marqué l'œuvre « J'étais, dit-il, comme un poisson hors de l'eau. L'Europe était beaucoup plus l'Europe, ou la France beaucoup plus la France, et l'Amérique beaucoup plus l'Amérique, à ce moment-là, qu'elles ne le sont maintenant. Les relations sont devenues maintenant beaucoup plus rapprochées; il y a beaucoup plus de contacts entre les deux pays, tandis qu'à ce moment-là l'impression de dépaysement, à tous points de vue, aussi bien celui de la famille où je vivais et de la complète solitude où j'étais réduit, de la nourriture, des relations, de la langue même qui n'était pas la mienne, de la religion qui était différente, l'impression a été extrêmement cruelle, surtout que j'avais très peu d'argent et que la vie d'un homme qui n'a pas beaucoup d'argent en Amérique n'a rien de précisément agréable. « Et encore : « ...Je tombais de ma vie de famille, de ma petite vie bourgeoise, dans une vie de liberté, et en somme de gêne, parce que je ne gagnais pas beaucoup d'argent. Alors je souffrais plutôt. Je vivais dans un* boarding-house *à douze dollars par semaine; ce n'étaient pas des conditions de luxe extraordinaires.*

Alors, c'est à la fois une œuvre de nostalgie, puisque je pensais à la France que j'avais quittée, et une œuvre d'assimilation, puisque j'essayais de comprendre ce nouveau pays qui tout de même m'intéressait. De même, les idées de liberté, d'indépendance conquise. On ne passe pas d'une vie à une autre, même de la restriction à l'indépendance, sans une certaine souffrance. Cela a été écrit à la fois dans la souffrance et dans l'intérêt. »

A ce moment-là Paul Claudel n'était pas encore « entré carrément » dans sa « carrière de voyageur ». Ce qu'y enfoncera, c'est, au prochain retour en France, le sentiment du voyageur « qui s'aperçoit qu'on l'a parfaitement oublié et qu'on se passera très bien de lui, qu'il y a une cassure qui s'est faite, que jamais plus il ne redeviendra l'homme ancien, qu'une fissure s'est faite entre le passé et le présent ». Sentiment que traduit sur le mode du poème un des textes de l'admirable Connaissance de l'Est : « *...Amère entrevue! comme s'il était permis à quelqu'un d'étreindre son passé. C'est ce qui rend le retour plus triste qu'un départ. Le voyageur rentre chez lui comme un hôte; il est étranger à tout, et tout lui est étrange. Servante, suspends seulement le manteau de voyage et ne l'emporte point. De nouveau, il faudra partir! A la table de famille le voici qui se rassied, convive suspect et précaire. Mais, parents, non! Ce passant que nous avez accueilli, les oreilles pleines du fracas des trains et de la clameur de la mer, oscillant, comme un homme qui rêve, du profond mouvement qu'il sent encore sous ses pieds et qui va le remporter, n'est plus le même homme que vous conduisîtes au quai fatal. La séparation a eu lieu, et l'exil où il est entré le suit.* »

« *...Et une œuvre d'assimilation.* » *Car, déclare Claudel à Jean Amrouche,* « *j'ai toujours eu, dans ma carrière, soit littéraire ou diplomatique ou positive, de l'intérêt à ce qui arrive. Je me suis essayé de plus en plus, à mesure que je vivais, à me dégager de ce sentiment de tristesse ou de mécontentement qui ne tient à rien ou qui n'est pas viril; j'ai essayé, au contraire, de comprendre tous les pays qui m'étaient amenés du fond du futur, ce qu'ils pouvaient avoir de nouveau, la leçon qu'ils ne donnaient, les connaissances nouvelles qu'ils me procuraient; ce côté-là est devenu de plus en plus important à mesure que je vivais, tandis que dans* L'Echange *je me montre encore sensible à cette nostalgie, à ce regret du passé qui ne mènent à rien* ».

Mais L'Echange? *Hé bien (c'est toujours Claudel qui parle) :*

« *Echanger signifie, en général, se priver d'une certaine chose pour en obtenir une autre; par exemple nous avons une valeur, nous la vendons pour en acheter une autre. Mais dans ce drame, je ne vois pas qu'aucun des personnages se prive de quelque chose qui lui appartient, afin d'en obtenir une autre qu'il ne possédait pas. Plutôt que d'un échange, il me semble qu'il s'agit d'un concert. Des âmes très différentes par leurs points de vue, par le but qu'elles poursuivent, trouvent cependant qu'elles ont, en leur possession,*

dans ce que la scolastique appele un habitus, le moyen de concerter avec d'autres et de provoquer leur possession, leur habitude, à une richesse qu'ils ne possédaient pas, de sorte que sans se priver, sans se priver d'un bien qu'il possèdent, ils acquièrent, ils mettent cependant en exploitation, si l'on peut dire, ce bien qu'ils avaient, de manière à lui faire donner des conséquences plus riches; chacun acquiert une valeur en somme de provocation. De même que dans un concerto la valeur du violon ou de l'alto est provoquée, poussée à son plein exercice, par le dialogue de l'autre violon et du violoncelle. Et le mot Echange aurait plutôt dans ce drame une valeur musicale.»

Avant d'en venir à commenter tour à tour chacun des personnages de la pièce (on notera, à cette occasion, de curieuses remarques sur la signification du dollar), Paul Claudel insiste sur l'ensemble indissoluble qu'ils forment : « Les quatre personnages sont inséparables l'un de l'autre, aucun des personnages n'a été conçu séparément, il était conçu en fonction d'autres personnages; par lui-même il serait difficile de savoir ce qu'il est et ce qu'il vaut. Il ne vaut et il n'existe que par comparaison aux trois autres... Il y a une accentuation de la volonté concertante dans L'Echange; *cela ne se trouvait pas dans la* Ville *ou dans* Tête d'Or.»

Jean Amrouche alors cite Racine; mais Claudel — détail à remarquer — : « Il y a eu un moment de ma vie, cela semble curieux, c'est très ancien, cela remonte à mes années de lycée, où j'étais impressionné par Marivaux, non pas par Racine, mais par Marivaux, au point de vue de la composition. Dieu sait que je n'aime pas spécialement Marivaux actuellement, mais les pièces de Marivaux m'avaient spécialement intéressé par leur construction, par leur composition, encore plus serrée, je crois, que celle de Racine. Tout l'intérêt même, à mon avis, réside dans cette composition très serrée de Marivaux.»

Autre trait piquant : le nom de Thomas Pollock Nageoire. Pourquoi, demande Jean Amrouche, ce singulier « Nageoire »? parce que, répond Claudel, « je cherchais un nom pour mon personnage, j'ai vu une affiche à New-York : Thomas Pollock Fin. Fin, en anglais, c'est nageoire. Thomas Pollock Fin, au point de vue de l'euphonie, c'était mauvais, alors j'ai préféré mettre « nageoire », qui remplaçait Fin... C'est simplement une raison d'euphonie qui me l'a fait accepter.» — H. G.

LOr de Naples. — *Tandis qu'achève de s'imprimer la traduction du roman de Marotta donnée par Michel Arnaud au* Mercure *(le volume doit sortir avant la fin du printemps), — le bulletin hebdomadaire de l'Agence italienne d'Information nous apporte périodiquement de nouveaux détails sur le film que Vittorio de Sica est en train d'en tirer.*

Le 1er mars :

« Un vieux clerc d'un avocat napolitain, un personnage très connu dans le barreau de Naples, sera le principal interprète du film L'Or de Naples. *C'est De Sica qui l'a découvert à la suite des recherches que le metteur en scène a faites dans la ville entière, dans ses ruelles et ses quartiers les plus caractéristiques, des « types » qui devront jouer dans son film. Il s'est, en outre, préoccupé de trouver l'habillement de ses personnages; à Résina, village situé près du Vésuve, il a découvert un marché de surplus américains qui lui conviendront parfaitement.*

« De Sica vient de donner le premier tour de manivelle dans les rues de Naples de ce film tiré de cinq chapitres de Giuseppe Marotta. »

Le 29 mars :

« Après avoir terminé le premier sketch de L'Or de Naples, *Vittorio De Sica est en train d'achever le deuxième, intitulé « Il conte giocatore » (Le comte joueur), qu'interprète De Sica lui-même. Il a comme partenaire une dame de l'aristocratie napolitaine, la comtesse de Pontaldo.*

« Suivront les épisodes suivants : « Don Ersilio » qui sera interprété par Edoardo De Filippo; « Il succube », « Teresa » (Silvana Mangano), « Il funeralino ». Le premier sketch « Il pizzaiolo » a été interprété par Vittorio De Sica, Toto, Sophia Loren, Giacomo Furia, Alberto Farnese et Paolo Stoppa. L'Or de Naples *est produit par la Ponti-De Laurentiis. Organisateur général : Marcello Girosi; directeur de production : Nino Misiano; opérateur : Carlo Montuori. »*

En marge de « Un Homme d'Ouessant ». — *Avec un goût très sûr, Henri Queffélec a su créer le climat historique de son dernier ouvrage. Aucun rappel d'érudition ne vient alourdir le caractère tout à la fois poétique et profondément humain de son récit. Pourtant l'action est parfaitement située dans le temps par l'emploi de touches très fines qui ajoutent à la véracité des personnages. Nous n'en voulons pour preuve que le rappel de quelques faits de l'histoire locale bretonne qui, ayant servi d'étais à certains passages du roman, pourront intéresser, du moins nous le pensons, les lecteurs d'*Un Homme d'Ouessant.

Aux activités de l'île préside l'ombre lointaine de Jean-François, évêque de Léon, dont « le souffle de Dieu animait les lettres pastorales ». Ce fut, assurément, une grande figure épiscopale que Jean-François de La Marche, dernier évêque de Léon (1). *Il alliait aux qualités du pasteur résident celles de l'administrateur, tout entier*

(1) Abbé Louis Kerbiriou : Jean-François de La Marche, évêque-comte de Léon (1729-1806), Paris, 1924.

dévoué au bien public — il présidait, en effet, la commission des finances aux Etats de Bretagne —, et si la région de Saint-Pol connait la prospérité grâce à ses cultures maraîchères, c'est bien à celui qu'on désigne encore aujourd'hui sous le nom d'Eskop ar Patates, qu'elle le doit, par suite des mesures qu'il prit en faveur de cette nouvelle culture : distribuant aux paysans des semences provenant de sa propriété transformée en terrain d'expériences, demandant à sou clergé de se faire l'agent de cette innovation et, surtout, en faisant exempter de la dîme les primeurs, actuel trésor de la région. Son œuvre d'assistance et de secours fut, certes, plus importante et, dès 1774, répondant au vœu du Turgot, il se livra à une enquête sur la mendicité dans son diocèse. Le recteur d'Ouessant, touché par la circulaire épiscopale, donna de son île une vue que les pages de Queffélec nous ont rendu familière : « Il y a cent cinquante-deux pauvres mendiants sur l'île, écrit-il, mais le nombre des pauvres honteux, plus dignes ici d'aumône que partout ailleurs, est d'environ 300, qui ensemble composent un bon quart de la paroisse vis-à-vis des habitants aisés, si tant est qu'on puisse appeler aisés des gens qui ne peuvent se nourrir que de pain d'orge cuit sur le foyer dans la cendre de mottes brûlées, qui n'ont d'autre chose pour faire chauffer leur soupe que du fumier détrempé et séché au soleil ou du goëmon sec, au défaut de toute espèce de bois. Voilà quels sont les habitants les plus aisés de l'île. » Et plus loin, il ajoute : « La source de la mendicité vient de la situation même du pays qui ne permet aucun commerce de lucre avec le continent. D'ailleurs l'île ne produit presque autre chose que du blé, mais nécessaire à nourrir ses habitants. Il y a, il est vrai, des moutons, mais dont les échappés font tous les ans plus de dégâts qu'ils ne valent tous à la fois. Il y a à Ouessant une espèce de mendiants réellement dignes d'aumônes. Ce sont les veuves, et on en compte cent six qui on perdu leur mari au service de Sa Majesté sur les vaisseaux. A la plupart de ces veuves il est resté des orphelins jeunes et hors d'état de travailler, et il faut que tout cela mendie de nécessité. » Le cri de détresse de Molène est pire encore; on y voit des enfants presque nus manger des poissons pourris et des choux crus, ne trouvant aucune autre nourriture. « Plus d'une fois, avoue le recteur, je leur ai donné le seul pain qui se trouvait sur ma table. »

Ce ne fut pas en vain que l'on fit appel à la sollicitude de Monseigneur. Certes Ouessant disposait d'un revenu de 120 livres sur les Etats pour l'entretien des nécessiteux; toutefois, au reçu du rapport du recteur, Mgr de La Marche intervint auprès de l'Intendant en faveur de l'île, puis obtint, par la suite, qu'on livrât aux habitants deux pipes d'eau-de-vie et vingt barriques de vin en franchise. L'évêque eut soin, cependant, de réglementer la juste répartition de ces boissons; il ne serait pas distribué gratuitement de vin aux pauvres, mais, lors de la vente, on fixerait une part du prix dont le produit serait remis au recteur pour leur être distribué.

Qiunze ans plus tard, au moment de la rédaction de leur cahier

de doléances, les Ouessantins se souvinrent de cette mesure, à laquelle ils avaient été particulièrement sensibles. Après avoir rappelé que leur paroisse était, peut-être, celle qui avait versé le plus de sang au cours des dernières guerres, qu'au moins le tiers des hommes avaient payé de leur vie leur dévouement au pays, ils prièrent humblement ces Messieurs des Etats généraux de poursuivre l'œuvre entreprise en leur faveur par les Etats de Bretagne sous l'impulsion de leur bienveillant pasteur. — LOÏC DE LA LONDE.

Au Mercure de France. — *Vient de paraître :* L'Echange, *de Paul Claudel, version nouvelle. Il a été tiré* 50 *exemplaires numérotés sur vélin de Rives, constituant l'édition originale de cette version, laquelle avait paru en « préoriginale » dans les numéros d'avril, mai et juin* 1952 *de notre revue. (Publication annoncée le* 8 *avril* 1954 *dans la* Bibliographie de la France.)

★

Vient de paraître : Œuvres complètes *de Louis Pergaud, réunies en un seul volume de plus de* 1.000 *pages, tiré sur papier bible, relié en plein cuir souple rouge et illustré de* 65 *bois originaux (dont* 16 *hors-textes en six couleurs) de Paul Lemagny, de l'Institut.*

Précédé d'une introduction d'Eugène Chatot, le volume contient : De Goupil à Margot, La Revanche du Corbeau, Le Miracle de Saint Hubert, le Roman de Miraut, Dernières Histoires de Bêtes, La Guerre des Boutons, Lebrac Bûcheron, Les petits Gars des Champs, Les Rustiques, Nouvelles Villageoises posthumes, La Vie des Bêtes, *deux études sur* La Fontaine et la psychologie animale *et sur* Léon Deubel, *des* Ebauches, *enfin* un Choix de Poèmes.

(Bibliographie de la France, 8 *avril* 1954.)

★

Prochaines publications :

En Miroir, *« journal sans date », par Pierre Jean Jouve (on a pu lire des pages de cet ouvrage dans les numéros du* 1er *février* 1954 *des* Lettres Nouvelles, *de la* Table ronde *et, on s'en souvient, du* Mercure) ;

Le Solitaire enchanté *de Marie Mauron, qui a consacré ce livre à la mémoire du poète-paysan provençal Charloun Rieu;*

L'Or de Naples *du Giuseppe Marotta, traduit de l'italien par Michel Arnaud (plusieurs chapitres ont paru le* 1er *avril dans* Hommes et Mondes *et dans le* Mercure, *d'autres doivent être publiés incessamment par divers périodiques);*

Contes *d'Andersen, traduits par P. G. La Chesnais, tome deuxième (rappelons que cette édition, la seule intégrale en France, sera complète en quatre volumes, dont les deux derniers sont prévus pour la fin de l'année* 1954).

★

Erratum : *M. de Bouillane de Lacoste* nous signale, dans son *étude intitulée* La première navigation de Pantagruel (Mercure *du 1er avril), cinq fautes d'impression qu'il y a lieu de corriger :*

P. 610, *ligne* 17, *au lieu de* « *l'Inde* » *lire* « *l'Indie* ».
P. 613, *ligne* 23, *au lieu de* « *donneront* » *lire* « *donnèrent* ».
P. 617, *ligne* 32, *au lieu de* « *nord-africains* » *lire* « *sud-africains* ».
P. 620, *ligne* 9, *au lieu de* « *directivement* » *lire* « *directement* ».
P. 620, *ligne* 19, *au lieu de* « *l'déal* » *lire* « *l'Idéal* ».

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 749
Dépôt légal : 2e trimestre 1954.

ENT DE PARAITRE

MAURICE GENEVOIX

de l'Académie française

FATOU CISSÉ

Roman — Un vol. **425** fr.

GABRIELLE ROY

ALEXANDRE CHENEVERT

CAISSIER

Roman — Un vol. **525** fr.

PASTEUR-VALLERY-RADOT

de l'Académie française

PASTEUR INCONNU

Un vol. **450** fr.

PAPINI

LE DIABLE

Traduit de l'italien par RENÉ PATRIS

Un vol. **550** fr.

COLLECTION " VISAGES DE L'HISTOIRE "

LA VARENDE

ANNE D'AUTRICHE

Un vol. **450** fr.

COLLECTION " L'AVENTURE VÉCUE "

JACQUES WEYGAND

GOUMIER DE L'ATLAS

Un vol. ill. **600** fr.

FLAMMARION

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

OUVRAGES DISPONIBLES DE

LAFCADIO HEARN

Au Japon spectral, in-16. . . . . **300 fr.**

Esquisses japonaises, in-16. . . . . **300 fr.**

Études bouddhistes et Rêveries exotiques, in-16. . . . **300 fr.**

Fantaisies créoles, *suivies de* **Rêveries floridiennes,** in-16. . . . . **300 fr.**

Feuilles éparses de Littératures étranges *(Feuilles éparses, Histoires redites d'après la littérature hindoue et bouddhiste, Les runes du Kalewala, Contes du pays musulman, Traditions redites d'après le Talmud),* in-16 . . . . . **300 fr.**

Lettres japonaises (1890-1893), in-16. . . . . **300 fr.**

Pèlerinages japonais, in-16 . . . . . **300 fr.**

Le roman de la Voie lactée, in-16. . . . . **300 fr.**

Trois fois bel conte, *avec le texte original en créole antillais, et une préface de Charles-Marie Garnier,* in-16. . **300 fr.**

Un voyage d'Été aux Tropiques, in-16. . . . . **300 fr.**

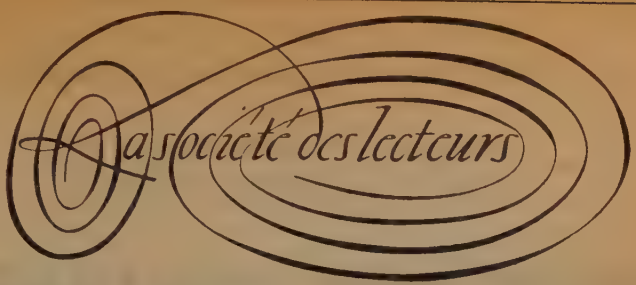
Voyage au Pays des Dieux, *Fêtes, temples et coutumes du Japon,* in-16. . . . . **300 fr.**

Youma, *roman martiniquais,* in-16 . . . . . **300 fr.**

Tous ces ouvrages ont été traduits par

Marc Logé

sauf *Trois fois bel conte*, traduit par Serge Denis



présente ici son choix mensuel :
— le LIVRE DU MOIS que tout "honnête homme" se doit d'avoir lu.
— les ouvrages dignes de l'attention de tout lecteur cultivé.

LIVRE DU MOIS

JULES ROY

Le Navigateur

LIVRES RECOMMANDÉS

HEINRICH BÖLL *Rentrez chez vous, Bogner!*
Le Train était à l'heure

RAY BRADBURY *Chroniques martiennes*

ALBERT CAMUS *L'Été*

CLAUDE HOUGHTON *Je suis Jonathan Scrivener*

LIVRES SIGNALÉS

ALFRED ANDERSCH *Les Cerises de la Liberté*

M. RAGON et R. GIRAUD *Les Parisiens tels qu'ils sont*
Photographies de R. Doisneau

ANDRÉ MAUROIS *Olympio ou la vie de Victor Hugo*

TIBOR MENDE *Regards sur l'histoire de demain*

MAURICE SACHS *Tableau des mœurs de ce temps*

AHMED SEFRIOUI *La Boîte à merveilles*

RÉIMPRESSION IMPORTANTE

R.L. STEVENSON *Les Nouvelles mille et une nuits*

CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

RAPPEL :

Henri QUEFFÉLEC

TEMPÊTE SUR DOUARNENEZ

***ROMAN* (480 fr.)**

Un authentique chef-d'œuvre (*Le Télégramme de Brest*). Emouvante histoire d'amour... puissant documentaire (*Nouvelles Littéraires*). D'une santé vigoureuse (*Dernières Nouvelles d'Alsace*). La poésie se joint à la vérité (*Education Nationale*). Langue vigoureuse et imagée (*Etudes*). Beau récit empoignant (*Ici Paris*). Tout est juste et vivant (*France-Dimanche*). Un ouvrage de grande classe (*Reflets*, Lyon). Une peinture vigoureuse et savante (*Liberté de Normandie*). La plus passionnante expression du salubre (*Ce Matin*). Beau roman, dense (*Modes de Paris*). Magnifiquement salubre (*La Croix*). Un des rares livres bretons qu'un breton puisse lire sans rougir (*Rivarol*). Style vert et vif (*Nord Industriel*). Comme nous voilà loin des titillements cérébraux qui occupent toute une littérature (*France-Asie*). Un âpre, net et généreux documentaire (*La Voix du Nord*). Le titre est sans duperie (*Ouest-France*). Pages inimitables sur les tempêtes de l'Océan (*Feuillets bibliographiques*, Belgique). Cette mer dont Queffélec a peint les fascinantes violences (*Les Œuvres Libres*). Ses tempêtes valent celles de Joseph Conrad (*Réalités*). Toujours Queffélec a le mot, le ton juste (*La Nouvelle République de Tours*). Un véritable chef-d'œuvre (*Maroc-Monde*). D'une grandeur fruste mais salubre (*Dépêche du Midi*). Un roman « vrai » (*Journal des Maires et des Conseils Municipaux*). Essai sociologique (*Nouvelles de Bretagne*). Document saisissant (*Mercure de France*). Evocation épique (*L'Ecole et la Vie*). Langue si pleine, si savoureuse, si belle (*Vie Intellectuelle*). Roman d'une âpre poésie (*Action Sociale des Forces Armées*). Documentaire extrêmement vivant, coloré (*Aux Ecoutes*). Goût de ce qui est droit, sain, humain (*Nord-Eclair*). Des personnages d'une franche saveur (*Le Populaire de l'Ouest*). Un maître-livre (*L'Equateur*). Chef-d'œuvre d'observation, de composition et de style (*La Bretagne à Paris*). Humble épopée gravée d'un burin sûr (*Dauphiné Libéré*). Le meilleur roman paru cette saison (*Massalia*). Œuvre saine et constructive... vigoureuse vérité... un romancier solide qui a compris que sa mission n'est pas de dissoudre mais d'édifier (*Notre Métier*). Un roman passionnant, bien charpenté (*L'Effort Algérien*). Ecrivain de grande classe (*Quarante-Quatre*, Agen). Authentique romancier (*Contacts*). Queffélec a gagné la partie (*Bulletin des Lettres*, Lyon).

DU MEME AUTEUR :

PAS TROP VITE, S. V. P. (*nouvelles*)..... 300 fr.
AU BOUT DU MONDE, *roman (Prix du Renouveau français)*..... 300 »
FRANÇOIS MALGORN, SEMINARISTE, *récits*..... 360 »

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

Henri QUEFFÉLEC

UN HOMME D'OUESSANT

ROMAN

1 volume in-16 double-couronne de 216 pages. . . . . **360** fr.
Il a été tiré 50 *exemplaires sur vélin de Rives*. . . . . **900** fr.

On croit y être et on est pris. (Emile Henriot, *Le Monde.*)

(Ce n'est pas le premier roman qu'ait inspiré Ouessant (...) Pour la rudesse, le mystère, la poésie, celui Henri Queffélec l'emporte incontestablement. (André lly, *Le Figaro.*)

...Après les étincellements précieux ou les fièvres romantiques de la génération précédente, son écriture marque l'amour du romancier pour les choses simples et rudes, pour la vie quotidienne, pour le visage dénudé de l'homme. (Paul-André Lesort, *Combat.*)

Une source véhémence habite le roman. Les passions sont en même temps simples et furieuses. On voit monter brume, on entend la pluie tomber sur les maisons basses l'on sent frémir les maigres arbustes du creux de Lamoul. C'est un pays vraiment rude et solitaire qu'Henri ueffélec pousse au delà de son livre avec sa force, sa ésie, sa précision (Kléber Haedens, *Paris-Presse.*)

« Un homme d'Ouessant » est un beau livre et, probablement, le beau sujet d'un prochain film. (Alain Palante, *La France catholique.*)

...L'écriture serrée soutient ce drame des forces païennes chrétiennes qui s'affrontent et qui doit remporter beaup de succès. (*Carrefour.*)

Le livre tout entier est excellent, mais il faut y signaler un des plus beaux récits de tempête de la littérature maritime — qui en compte pourtant plusieurs de premier ordre (...) Le meilleur de ses romans (Claude Roy, *Libération.*)

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

LÉON BLOY

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS

PREMIÈRE SÉRIE ET SECONDE SÉRIE
RÉUNIES EN UN VOLUME

Un volume in-16, de 400 pages, broché : **570** francs

... Un bon exemple de ce vigoureux redressement expressif nous est donné dans *Exégèse des Lieux communs*, qu'on vient de rééditer. Léon Bloy y renverse, avec la force d'une vérité intraitable, tous les consentements à la fausse sagesse, toutes les formules bien-disantes dont on fleurit le désert des lâchetés et des omissions.

ANDRÉ ROUSSEAUX, *le Figaro littéraire.*

DU MÊME AUTEUR :

LE DÉSESPÉRÉ	**480 fr.**
LA FEMME PAUVRE	**360 fr.**
LE SALUT PAR LES JUIFS	**300 fr.**
LE MENDIANT INGRAT, 2 volumes. Chaque volume	**300 fr.**
CELLE QUI PLEURE (N.-D. DE LA SALETTE)	**300 fr.**
PAGES CHOISIES, par R. MARITAIN	**480 fr.**

Le voyage de Montaigne

FIGARO LITTÉRAIRE

Les éditions du Club Français du Livre nous offrent dans une remarquable présentation le « Journal de voyage en Italie » de Montaigne, accompagné de tout un appareil documentaire qui ne nuit nullement à la beauté du livre. M. de Sacy en a écrit l'introduction; elle est digne de l'ensemble.

André BILLY

COMBAT

Désormais l'on ne saurait se prévaloir de bien connaître Montaigne sans le pratiquer dans ces éditions, celle des « Essais » et celle du « Voyage » du Club Français du Livre. La probité et l'information restituent la teneur propre et les études liminaires de M. de Sacy accompagnant chaque ouvrage constituent des chefs-d'œuvre de mise au point lucide et souple. Ceux qui lurent le Journal dans les éditions précédentes le savoureront comme une primeur.

Gaëtan SANVOISIN

COMŒDIA

Cette nouvelle édition se recommande par sa présentation, sa riche illustration (documents d'époque) et ses annexes. Ce manque d'apprêt et la liberté font tout le prix du Journal; comme le notait déjà Sainte-Beuve, « moralement et pour la connaissance de l'homme, il est plein d'intérêt ».

Jacques PEUCHMAURD

OBSERVATEUR

C'est un document irremplaçable, fort différent de ton des « Essais », qui fut publié pour la première fois en 1774 après avoir dormi deux siècles dans un coffre. La présente édition est enrichie d'illustrations d'époque et d'une préface, savante et sensible, de S. de Sacy.

LE MONDE

L'essai de M. de Sacy (préfaçant l'édition du « Journal de voyage en Italie ») compte parmi les pages les plus amicalement pénétrantes que Montaigne ait suscitées.

Yves FLORENNE

Journal de voyage en Italie

Michel de Montaigne

Édition intégrale établie, présentée et annotée par S. de Sacy. Reliure pleine peau. Impression soignée en 2 couleurs sur offset sirène filigrané. 60 reproductions et fac-similés.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS ÉCRIRE AU :

CLUB FRANÇAIS DU LIVRE

8, rue de la Paix — PARIS (2e)

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

CONTES D'ANDERSEN

Édition intégrale. Tome I^er

Traduction de P.-G. LA CHESNAIS

Un volume 14×22 cm de 312 pages, imprimé en Bodoni corps 10 sur un magnifique vélin blanc épais, broché, couverture deux couleurs.

Prix : **600** fr.

★

Le tome II paraîtra en mai

Prix : **600** fr.

★

La seule édition française des *Contes d'Andersen* qui donne, en quatre volumes, la collection complète de 156 contes.

ECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES

psychologie - sociologie - ethnologie

ROBERT K. MERTON

éléments de méthode sociologique

l'analyse fonctionnelle

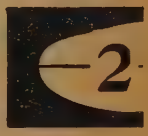
600 F.

F. A. VON HAYEK

scientisme et sciences sociales

essai sur le mauvais usage de la raison

495 F.

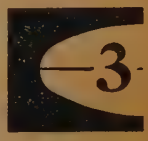


JEAN STOETZEL

jeunesse sans chrysanthème ni sabre

la jeunesse japonaise d'après-guerre

600 F.

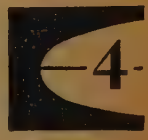


DENISE PAULME

les gens du riz

kissi de la haute-guinée française

795 F.

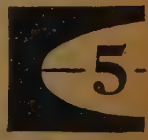


LEO STRAUSS

droit naturel et histoire

des lois injustes

A PARAITRE A PAQUES



plon

Si le XIX^e^ siècle a été le siècle de l'histoire le XX^e^ siècle sera le siècle des sciences sociales

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

YVES BONNEFOY
du mouvement et de l'immobilité de douve

nouv
édit
tr
ce
frai

S'il faut tout de suite le situer, dès son premier livr
à égale distance de Rimbaud et de Valéry, il y a en l
du Maurice Scève, du Nerval, du Maurice de Guérin. Dif
cile à première vue, et même en y regardant de plus pré
il a pour lui une très belle langue, des vers réguliers d'u
densité, d'une concentration de diamant, un don admirab
d'images... On n'a pas envie de le quitter; ou plutôt il n
a pas moyen de le quitter; car c'est déjà lui qui vous tie
avec un étrange pouvoir. (EMILE HENRIOT, *Le Monde.*)

**Au premier mot on rompt avec le banal, et l'on sent bi
que ce n'est pas par vanité littéraire, mais par un acte d'authe
tique élévation... La poésie très dense d'Yves Bonnefoy
laisse pas éteindre sa résonance en quelques vibrations. Pl
on la relit, plus on éprouve une richesse interne dont
rayonnement ne finit pas de se développer... Chaque fois qu'
rouvre son livre pour y entrer davantage, on prend mieux
mesure de sa grandeur peu commune.** (ANDRÉ ROUSSEAU
Le Figaro littéraire.)

**Il faudra se souvenir de ce que, cette année, a paru le p
mier recueil d'un grand poète : Yves Bonnefoy... On n'oublie
plus cette voix qui, du premier coup, s'est imposée... Il fa
marquer d'une pierre blanche l'avènement d'Yves Bonnefoy
le nouveau départ qu'il a fait prendre à la poésie moder**
(MAURICE NADEAU, ***L'observateur d'aujourd'hui.)***

Depuis *La Jeune Parque,* il n'est sans doute pas d'ouvra
de poésie qui témoigne d'une ambition plus vaste et mie
fondée que le livre d'Yves Bonnefoy... (MAURICE SAILL
Les Lettres Nouvelles.)

**Au tout premier rang des nouveaux poètes, on place
M. Yves Bonnefoy... Nul amateur de poèmes, aujourd'hui,
peut se dispenser de faire la connaissance de « Douve » et
M. Bonnefoy.** (ROBERT KANTERS, ***Samedi-Soir.)***

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

RENÉ BRAY
Professeur à l'Université de Lausanne

MOLIÈRE

HOMME DE THÉATRE

volume in-16 double-couronne de 400 pages, broché. Prix. **660** francs
Il a été tiré 25 exemplaires numérotés sur Rives à **1.800** *francs*

Molière était un homme de théâtre et non pas un homme de lettres.

Pour la première fois, un critique s'attache à tirer toutes les conséquences de ce fait.

Il renouvelle ainsi profondément l'interprétation de notre plus grand dramaturge.

DANS LA MÊME COLLECTION :

AN PRÉVOST. — **LA CRÉATION CHEZ STENDHAL.** **480 fr.**
" Une date dans les annales du Stendhalisme. " (**Émile Henriot**)

AN PRÉVOST. — **BAUDELAIRE.** . . . . . **600 fr.**
" Un guide désormais indispensable. " (**R. Kanters**, *Samedi-Soir*)

F. ANGELLOZ. — **GOETHE.** . . . . . **360 fr.**
" Un chef-d'œuvre, par la clarté, la pertinence, la densité de l'exposé. " (*La Tribune de Genève*)

F. ANGELLOZ. — **RILKE.** . . . . . **540 fr.**
" Nous disposons donc, désormais, d'un beau et bon livre français sur Rilke. " (**R. Kemp**, *Les Nouvelles Littéraires*)

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

PIERRE JEAN JOUVE

LANGUE

POÈME

Un volume 14 × 19 cm. de 76 pages, couverture deux couleurs. **360 f**

IL A ÉTÉ TIRÉ 50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE LANA, SOUS COUVERTURE REMPLIÉE, A 2.000 FRANCS

l'édition ordinaire n'est pas numérotée

Extrait du catalogue

YVES BONNEFOY : **DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUV** Nouvelle édition (300 fr.).

ALBERT HENRY : **LANGAGE ET POÉSIE CHEZ PAUL VALÉRY** (360 fr.

HOLDERLIN : **HYMNES, ÉLÉGIES ET AUTRES POÈMES,** trad. Armel Guern (360 fr.).

ALFRED JARRY : **LA REVANCHE DE LA NUIT** (360 fr.). — **L'AMOU ABSOLU,** suivi de *L'autre Alceste* (360 fr.). — Préfaces de Mauric Saillet.

HENRI MICHAUX : **NOUVELLES DE L'ÉTRANGER** (450 fr.).

PERICLE PATOCCHI : **L'ENNUI DU BONHEUR** (330 fr.).

HENRI PICHETTE : **ROND-POINT** (300 fr.). — **LE POINT VÉLIQU** (360 fr.). — **APOÈMES** (150 fr.). — **LES EPIPHANIES** (450 fr.).

PIERRE REVERDY : **MAIN-D'ŒUVRE** (540 fr.). — **LE LIVRE DE MO BORD** (300 fr.).

MAURICE SAILLET : **SAINT-JOHN PERSE** (360 fr.).

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

Vient de paraître :

LOUIS PERGAUD

ŒUVRES

E GOUPIL A MARGOT. LA REVANCHE DU CORBEAU. LE MIRACLE E SAINT-HUBERT. LE ROMAN DE MIRAUT. DERNIÈRES HIS-OIRES DE BÊTES. LA GUERRE DES BOUTONS. LEBRAC, BUCHE-ON. LES PETITS GARS DES CHAMPS. LES RUSTIQUES. LA VIE DES BÊTES. LÉON DEUBEL. ÉBAUCHES. POÈMES

n un volume sur papier bible, au format 15 × 21 cm., de 1.025 pages, relié plein cuir rouge, fer à froid sur le premier plat, étui. Avec 65 illustrations *gravées sur bois*, dont 16 hors texte en six couleurs, dessinées spécialement pour cette édition par :

PAUL LEMAGNY

mpression luxueuse des ateliers du Maître-Imprimeur COULOUMA, à Paris, composition en Garamond corps 10. *Le tirage réservé au Mercure de France est limité à 2.000 exemplaires numérotés*..... **5.940 fr.**

●

Ouvrages disponibles de Louis PERGAUD :

Volumes ordinaires in-16, brochés

e **Goupil à Margot** (*Prix Goncourt* 1911)..... **300 fr.**
a **revanche du Corbeau**..... **360 fr.**
e **roman de Miraut**..... **300 fr.**
a **guerre des Boutons**..... **360 fr.**

Ouvrages sur Louis PERGAUD :

n. LÉGER : **L. PERGAUD,** *sa vie, son œuvre*..... **300 fr.**
d. ROCHER : **L. PERGAUD,** *conteur rustique*..... **210 fr.**

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

Vient de paraître

PAUL CLAUDEL

de l'Académie française

L'ECHANGE

PIÈCE EN TROIS ACTES. NOUVELLE VERSION

Un volume in-16 double-couronne, de 160 pages, tiré sur très beau vélin blanc, broché, sous couverture deux couleurs ..... 360 fr

Il a été tiré 50 exemplaires sur vélin de Rives (**1.200** francs).

●

Du même auteur

Connaissance de l'Est ..... 300 fr

Art poétique ..... 300 fr

Théâtre. I, *Tête d'Or* (1re et 2e versions) ..... 300 fr

— **II,** *La Ville* (1re et 2e versions) ..... 300 fr

— **III,** *La Jeune Fille Violaine, L'Échange* (1re version) ..... 300 fr

— **IV,** *Le Repos du Septième Jour, L'Agamemnon d'Eschyle, Vers d'Exil* ..... 300 fr

P. ANGERS : **Commentaire à l'art poétique de Claudel** .... 360 fr

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). — 1954